

LE ROMAN CANADIEN.

Bois-

MME. A. B. LACERTE

Sinistre



ROMAN
CANADIEN
INÉDIT
25c

TOURNIER 201

ÉDITEUR DOUARD GARAND, MONTRÉAL

~~\$843.00~~
~~9.14 lbs~~



Rien
n'est meilleur

à servir

que

Dow

Old Stock Ale

mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité

Beauceville

MAI 1929

Montréal

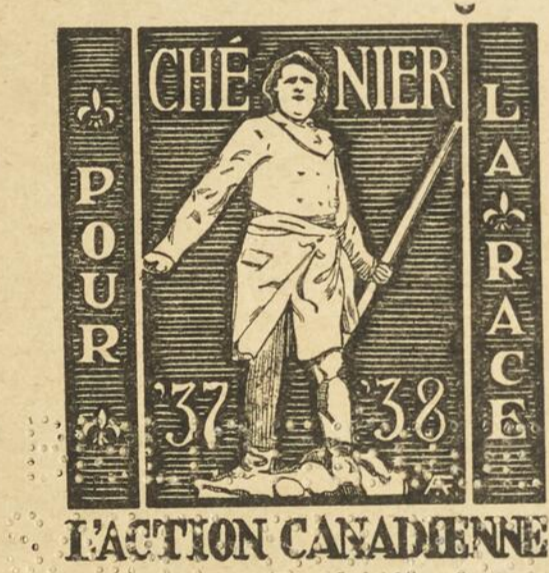
Bois-Sinistre

Roman canadien inédit

PAR

Mme A. B. LACERTE

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la même librairie

Le Spectre du Ravin, roman.....	25c
Roxane, roman.....	25c
L'Ombre du Beffroi, roman.....	25c
Le Bracelet de Fer, roman.....	25c
Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle.....	25c
Bois-Sinistre, roman.....	25c

Ps

9319

Rb

V.54

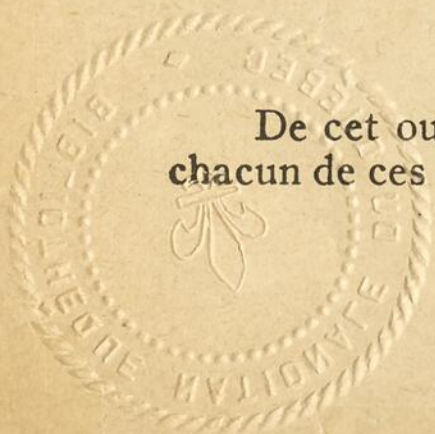
Rs

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1929

Copyright by Edouard Garand, 1929

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



MME A.B.LACERTE



BOIS-SINISTRE



Illustrations d'Albert Fournier

(Mémoires)

Bois-Sinistre, Février, 18...

I

MON COUSIN ARTHUR

Quelques amis m'ont demandé d'écrire mes "mémoires".

La première fois que pareille chose me fut suggérée, je ris jusqu'aux larmes. *Moi*, écrire quelque chose qui serait digne d'être publié!... Cela me paraissait ridicule, pour deux raisons: la première étant qu'il n'y a jamais eu rien de bien remarquable dans ma vie; la seconde, je suis loin me semble-t-il, de posséder les talents et aptitudes requises pour écrire.

Mais j'ai toujours ambitionné le titre d'auteur; c'est le plus beau, le plus enviable qui soit au monde, selon moi, et comme c'est entendu que "qui ne risque rien n'a rien", je me mets au travail.

D'ailleurs, parler de ma vie si ordinaire, raconter mes expériences non moins banales, parmi lesquelles un drame se détache si étrangement, intéressera probablement les lecteurs de romans à sensation...

Dans ce court récit, je me propose de me servir du "moi" le moins possible. Cependant, ami lecteur, puisqu'il s'agit de *mes* mémoires, je vais être obligée de vous entretenir de faits me concernant... Je commence donc:

Etant devenue orpheline dès l'âge de douze ans, je fus adoptée par tante Marguerite (Madame Tudor) l'unique soeur de ma mère.

Tante Marguerite n'avait qu'un enfant, un fils, nommé Arthur. Mon cousin était âgé de dix-neuf ans, lorsque je devins l'un des membres de la famille.

Arthur était encadreur d'images et de portraits. Son atelier s'étendait en aile, du côté est de la maison. C'était une grande pièce, contenant des mouleurs de toutes couleurs et de toutes descriptions, ainsi que des vitres taillées de différentes grandeurs et formes. Au centre, était une longue table, à laquelle Arthur travaillait. Combien d'heures heureuses je passais dans l'atelier de mon cousin et quel intérêt je prenais à son ouvrage, quoique je fusse encore si jeune! Et quelle joie j'éprouvais quand Arthur me donnait des restes de mouleurs en me disant:

—Tiens, petite cousine, tu peux te fabriquer un cadre avec ces restes, et voici une jolie image que tu aimeras peut-être à mettre dans le cadre ensuite.

—Oh! Merci, cousin Arthur! répondais-je. Que j'aime à encadrer des images, et que je voudrais pouvoir travailler avec autant de perfection que vous!

—Cela viendra, enfant! me répondait-il, avec ce sourire si doux, qui avait le don de me charmer.

(Pour moi, le sourire d'Arthur, c'était un poème)!

Je me mettais à l'oeuvre, essayant d'encadrer l'image que mon cousin m'avait donnée. Souvent, Arthur m'appelait à ses côtés et il me montrait comment surmonter telle ou telle difficulté.

—Tu deviendras certainement très-capable bientôt dans l'art d'encadrer, petite fille, me dit-il un jour.

—Le croyez-vous vraiment? demandai-je, suprêmement flattée de ce compliment.

En ce temps dont je parle, ma plus grande ambition était de suivre les traces de mon cousin Arthur; je deviendrais, un jour, me disais-je, une parfaite encadreuse d'images. Quelle gloire! Quel triomphe!

II

LA BAGUE

Je venais d'atteindre mes dix-sept ans, quand tante Marguerite mourut, me laissant, pour la deuxième fois dans ma courte vie, seule au monde. Cette fois pourtant, si j'étais seule, je n'étais pas tout à fait dépourvue de moyens de subsistance, car j'avais appris le métier de mon cousin et j'étais devenue fort compétente dans cet art; conséquemment, je pourrais gagner ma vie facilement. Ayant eu Arthur pour maître, j'avais fait des progrès merveilleux, et il n'hésitait pas à me confier son ouvrage le plus délicat.

Durant la dernière maladie de tante Marguerite, une de ses vieilles amies, Mme Duverney, était venue demeurer avec nous. Etant veuve, Mme Duverney pouvait disposer de son temps à sa guise; elle avait donc offert de venir m'aider à prendre soin de notre malade. Et de quel secours elle avait été, m'aidant auprès de ma tante et aussi dans la maison.

Après les funérailles de tante Marguerite, nous nous installâmes tous trois, Mme Duverney, Arthur et moi, dans la salle à manger afin de discuter sur certains sujets.

—Ma chère, me dit Mme Duverney, je me propose de passer encore un mois ici... si Arthur n'y a pas d'objections, s'entend.

—Des objections, chère Mme Duverney! s'écria Arthur. Comment pouvez-vous penser même à pareille chose, quand vous savez très bien comme vous êtes la bienvenue ici?... D'ailleurs, pourrais-je oublier jamais tout ce que vous avez fait pour ma pauvre mère... et pour nous, ma cousine et moi?

—C'est bien, mon garçon, je vais rester encore quelque temps... Quand je partirai, j'emmènerai Marita avec moi, c'est entendu, répondit-elle, en me désignant.

—Emmener ma cousine avec vous! s'ex-

clama Arthur. Pas avec mon consentement, dans tous les cas! Marita va continuer à demeurer ici!

—Mais, mon cher enfant, protesta Mme Duverney, tu t'imagines bien que ta cousine ne peut rester ici, seule avec toi! Mme Tudor, ta mère, n'est plus et...

Mme Duverney disait vrai!... Je n'avais pas songé à cela!... Je ne pouvais pas continuer à rester avec mon cousin, à présent que tante Marguerite était morte... A la pensée de quitter Arthur, pour toujours peut-être, mon coeur se brisait; c'est que mon cousin était devenu, et depuis longtemps, le héros de mes rêves... je l'aimais éperduement.

Et lui?... M'aimait-il?... Il ne me l'avait certainement jamais dit; mais, si l'on doit juger par les actions plutôt que par les paroles, j'étais en lieu de croire que je ne lui étais pas indifférente, car il me traitait toujours et en toutes circonstances, avec grande tendresse et considération.

—Marita ne partira pas d'ici, Mme Duverney, répéta Arthur. Dans deux ou trois mois maintenant, il y aura une jeune Mme Tudor ici...

—Ah! fit Mme Duverney. Ah!

—Je sais, reprit-il, c'est tôt, trop tôt peut-être, pour parler mariage, quand ma mère vient de mourir; mais il faut que Marita ait un chez elle... Qu'en pense ma cousine? demanda-t-il, en m'entourant de ses bras et me souriant tendrement, oh! si tendrement!

Je rougis, tandis que mon coeur semblait trop petit pour contenir toute ma joie. Combien je me serais méprisée moi-même si, aimant mon cousin comme je l'aimais, il ne m'eut pas aimée en retour!... Dans deux mois... trois, au plus... Ainsi que l'avait dit Arthur, c'était bien vite après le décès de sa mère pour faire des noces; mais les circonstances étaient telles qu'on ne saurait vraiment faire autrement. Je le répète, je ne pouvais pas continuer à demeurer avec mon cousin, et puis, pauvre tante Marguerite, si elle vivait, elle serait contente de ce qui arrivait... de ce qui allait arriver, du moins; car elle m'avait aimée comme si j'eusse été sa fille.

Dès le lendemain de la conversation ci-haut mentionnée, chacun de nous reprit ses occupations journalières et notre manière de vivre redevint telle qu'avant le dé-

cès de tante Marguerite. Arthur fut plus tendre, plus prévenant que jamais pour moi. Parfois, alors que nous travaillions ensemble dans son atelier, il laissait là son ouvrage et s'approchant de moi, il murmurait, en me pressant sur son cœur :

—Pauvre petite Marita! As-tu cru, même pour un moment, que je te laisserais partir?

—J'espérais bien que vous vous y opposeriez, répondais-je, aussi heureuse qu'il est permis de l'être ici-bas.

Nos veillées se passaient très-agréablement, surtout lorsqu'Arthur veillait avec nous. Nous n'avions pas fermé le piano; mon cousin et moi nous chantions des duos ensemble, ce qui suscitait les applaudissements de Mme Duverney, formant, à elle seule, notre auditoire. D'autres de nos veillées se passaient à jouer aux cartes avec Mme Duverney jusque vers les neuf heures, heure à laquelle elle se couchait d'habitude.

Lorsqu'Arthur s'absentait, ce n'était pas aussi gai, car je tenais compagnie à Mme Duverney, tout en travaillant à quelque ouvrage de fantaisie, puis, à neuf heures sonnant, chacune de nous se retirait dans sa chambre à coucher, pour la nuit.

Quatre ou cinq fois, durant les deux mois et demi que Mme Duverney passa avec nous, après le décès de ma tante, mon cousin s'absenta pour quelques jours; alors, le temps me paraissait s'écouler bien lentement... Mais, ô ciel! quelle joie pour moi lorsqu'il nous revenait.

Lorsqu'il revint de sa troisième promenade... je ne sais où... il nous apporta un cadeau, à chacune: à Mme Duverney il donna un magnifique porte-monnaie; à moi, il donna une riche bague surmontée de diamants, brillants comme des soleils.

C'est Arthur lui-même qui passa la splendide bague à mon doigt, et quoiqu'il ne dit rien à cet effet, je compris parfaitement: le cadeau qu'il me faisait, c'était ma bague de fiançailles... Dans mon cœur, ce soir-là, je fis le serment de lui être fidèle jusqu'à la mort.

III

“QUAND JE REVIENDRAI...”

—Mes enfants, dit Mme Duverney un soir, je me propose de retourner chez moi dans huit jours.

—Si tôt!

—Mais! Voilà au-delà de trois mois que je suis avec vous; deux mois et demi depuis la mort de ta mère, Arthur.

—Chère Mme Duverney, n'êtes-vous pas heureuse ici? Pourquoi nous quitter? demanda Arthur.

—Je suis, certes, très heureuse ici, mon garçon, répondit-elle; mais, vois-tu, j'ai un petit chez moi, à J..., et je crois que je commence à m'en ennuyer un peu, car j'éprouve le besoin d'y retourner... Je te conseille donc de hâter les préparatifs pour ton mariage, Arthur; je resterai pour cela, ajouta-t-elle en souriant.

—Très bien, acquiesça Arthur, souriant, lui aussi. Qu'en dit Marita? demanda-t-il, en me pressant la main.

Je ne répondis rien, étant trop émue. Mme Duverney répondit pour moi:

—Oh! Marita est toujours de ton opinion, Arthur; c'est entendu! Elle dit “Oui”, je sais... Je ne peux pas la laisser seule ici avec toi; donc le mariage devra se faire en dedans de huit jours; sans quoi, j'emmènerai ta cousine avec moi, lorsque je partirai, fit Mme Duverney, en riant d'un grand cœur.

—Ce n'est guère probable que vous m'enleviez Marita! répondit mon cousin, riant, lui aussi. Je partirai pour la ville demain matin, ajouta-t-il. Mme Duverney, vous voudrez bien vous occuper des préparatifs... pour le grand événement, n'est-ce pas? Vous vous chargerez bien de voir à ce que tout soit prêt à temps?

—Certainement.

—Voyez à ce que Marita soit mise convenablement, pour l'occasion, et faites préparer le repas de noces. Si vous avez besoin d'une femme pour aider à Espérance, dans la cuisine, engagez-en une... deux, s'il le faut. Bref, je laisse tout entre vos mains, sachant bien que je ne pourrais mieux faire; n'est-ce pas ton opinion, à toi aussi, Marita chérie?

—Ni Mme Duverney, ni moi, nous ne ferons la paresse, durant votre absence, Arthur, répondis-je, en souriant; nous allons avoir beaucoup d'occupations, et vous trouverez tout à votre goût, à votre retour, j'en suis sûre.

—Ainsi, tu vas partir demain matin? demanda Mme Duverney à mon cousin.

—Oui, répondit-il. Je serai absent pour

trois ou quatre jours... Quand je reviendrai...

Il n'en dit pas davantage; mais son sourire était infiniment tendre lorsqu'il se posa sur moi. Je ne pus m'empêcher de rougir timidement. Oh! Comme je l'aimais mon cher fiancé! J'aurais volontiers donné ma vie pour lui, me semblait-il.

Le lendemain matin, j'étais debout de bien bonne heure. Arthur partait par le train de neuf heures; je voulais verser son café et aussi lui faire mes adieux... ou plutôt, lui dire "au revoir".

Je n'avais pas demandé à mon cousin pourquoi il s'absentait pour trois ou quatre longs jours; je devinais bien qu'il devait avoir des affaires à arranger et un habit à acheter, en vue de notre mariage. L... n'était qu'une toute petite ville, presque un village, et il était impossible de s'y procurer des marchandises un peu hors de l'ordinaire, tandis qu'à la Ville... Je savais bien une chose par exemple; c'était que je compterais les jours, les heures, les minutes, les instants même, jusqu'au retour de mon bien-aimé!

Comme je passais près du salon, après le déjeuner, Arthur m'appela et j'allai docilement le trouver. Il était prêt à partir, car il avait endossé son pardessus et il tenait à la main sa canne, son chapeau et ses gants.

—Marita chérie, dit-il en souriant, veux-tu me rendre un service?

—Ah! Vous savez bien que oui, Arthur! répondis-je, avec un regard qui devait être rempli d'amour et de dévouement.

Du petit doigt de sa main droite il enleva un anneau qu'il portait toujours et le passa à l'annulaire de ma main gauche.

—Il fait exactement! s'écria-t-il. Merci, mon aimée, ajouta-t-il en remettant l'anneau à son doigt. Au revoir, petite cousine; je serai de retour dans quatre jours, au plus.

Il m'embrassa tendrement... puis il partit...

IV

CADEAUX DE NOCES

—Sûrement, tu ne pleures pas, Marita! s'écria Mme Duverney, qui venait de me surprendre en larmes.

—Arthur... Il est parti! sanglotai-je.

—Ce n'est pas une raison pour pleurer, ma petite, dit Mme Duverney; de plus, nous avons beaucoup à faire avant le retour de ton fiancé. Nous allons être si occupées que tu t'apercevras à peine de l'absence d'Arthur. Viens avec moi, Marita.

Elle m'emmena dans le salon et me dit :

—Tu ne te merieras pas en noir, inutile de le dire; tu n'aimerais pas cela... Arthur non plus, je crois. Tu vas mettre ton deuil pour ta tante de côté, pour quelque temps du moins, et... regarde!

Elle ouvrit une boîte en carton, puis elle étendit sur le canapé du salon plusieurs verges de satin blanc et de dentelle, celle-ci fine comme de la toile d'araignée.

—Voici mon cadeau de nocces, petite, dit la bonne dame. Je ferai la robe moi-même, et je prédis que tu seras la plus belle et la plus chic mariée imaginable. Ton voile arrivera après-demain et je crois que tu l'aimeras; c'est le plus beau que j'aie pu trouver d'ailleurs.

—Merci! Oh! merci! m'écriai-je, en me suspendant au cou de ma bonne vieille amie.

Quand la robe eut été faite, trois jours plus tard, je la trouvai fort belle. Me regardant dans une glace, je me reconnus à peine... Était-ce bien là Marita, la jeune encadreuse d'images?... Ce n'était presque pas croyable... Mais oui, la personne svelte, élégante que j'apercevais, c'était bien moi!

Jamais je n'avais eu aucune prétention à la beauté; jamais non plus je ne m'étais fait la moindre illusion sur mon physique. Je savais, même lorsque j'étais très jeune, que je pouvais passer parmi la foule tout simplement, sans attirer l'attention sur moi. Cela ne me tracassait guère d'ailleurs. A l'âge de dix-sept ans donc, j'étais un spécimen bien ordinaire de l'humanité, en ce qui concerne la beauté, s'entend. Une de mes amies m'avait dit un jour:

—Je donnerais... je donnerais tout au monde pour être belle, jolie, du moins! Rien ne vaut la véritable beauté, me semble-t-il.

Quant à moi, je n'y pensais seulement pas, et je ne me souviens pas même d'avoir jamais envié la beauté d'autrui. J'étais telle que Dieu m'avait créée, et, du moment qu'Arthur m'aimait telle que j'étais que

m'importait l'opinion du reste de l'univers?

Tout de même, je n'étais pas fâchée de paraître si bien dans ma robe de mariée. Je voulais faire honneur à Arthur, voyez-vous!

Une femme avait été engagée pour aider à notre unique servante, et la maison avait été nettoyée de la cave au grenier. Des mets, en quantité, se confectionnaient, dans la cuisine et une odeur d'épices se répandait dans toute la maison. Lorsqu'Arthur arriverait, tout serait prêt pour le recevoir... Il reviendrait mardi, et je supposais bien que notre mariage aurait lieu deux jours plus tard; c'est-à-dire le jeudi suivant, car Mme Duverney était résolue, plus que jamais, de retourner chez elle le samedi, dans l'après-midi.

Le lundi matin, arriva le gâteau de nocces; Mme Duverney l'avait fait venir de chez le meilleur confiseur de la Ville. Il était tout simplement splendide ce gâteau, décoré qu'il était de gentils Cupidons et de fleurs d'oranger. Ce chef-d'oeuvre, qui était de trois étages, fit tout de suite ma joie et mon bonheur, et qu'il me tardait que mon fiancé le vit!

Chère bonne Mme Duverney! Elle se donnait tant de mal pour moi! Dans ses moments de loisir, elle travaillait à confectionner mon trousseau. De mignons souliers en chevreau blancs avaient été commandés pour moi, aussi des bas de soie blancs. Mes gants étaient un véritable... poème, blancs, eux aussi et allant jusqu'au coude. Une guirlande de fleurs d'oranger qui serait disposée en demi-couronne sur mon voile compléterait ma toilette. Oh! ce voile de mariée! Jamais je n'avais imaginé rien d'aussi beau; il était magnifique je pleurai, de joie lorsqu'il arriva et je donnai à la généreuse donatrice (Mme Duverney, inutile de le dire) cinq ou six résonnants baisers pour la remercier de son extraordinaire bonté envers moi. J'étais orpheline et c'est cette bonne dame qui me tiendrait lieu de mère... jeudi... le jour le plus important, le plus solennel de ma vie.

—Que je suis heureuse, chère Mme Duverney! m'écriai-je, à travers mes larmes. Et Arthur qui nous revient ce soir!... Oh! comment peut-on être si parfaitement heureuse, et vivre!... Qui donc a dit que le vrai bonheur n'est pas de ce monde?...

—Puisses-tu être toujours aussi heureuse que tu l'es en ce moment, Marita! dit gravement Mme Duverney. Ton bonheur est assuré d'ailleurs, je crois, car ton futur mari est un des meilleurs garçons que je connaisse.

A cinq heures de l'après-midi, je montai dans ma chambre afin de m'habiller de mon mieux, en l'honneur du retour d'Arthur. Le train entra en gare à six heures précises et je voulais être prête à temps. Je voulais aussi être parfaitement mise, afin que la première impression de mon fiancé fut une de contentement et de satisfaction. Arthur devait connaître tant de jeunes filles beaucoup plus attrayantes que moi... même que j'étais parfois toute étonnée de son choix. Non que je fusse humble et modeste au point d'en être ridicule... Je connaissais fort bien mes *bons points*; mais, je l'aimais tant celui que j'allais épouser, qu'il me paraissait bien au-dessus de tout autre, et, je le répète, j'étais toute fière d'avoir été choisie pour la compagne de sa vie, de préférence à une autre.

Ce jour-là, j'endossai une toilette mauve, faisant partie de mon trousseau. Cette robe avait été achetée toute faite et elle me seyait à merveille. Je passai à mon doigt l'anneau qu'Arthur m'avait donné; mon anneau de fiançailles. Je me coiffai de mon mieux; puis, satisfaite, en somme, de mon apparence, je descendis dans la salle d'entrée et j'attendis... Le coeur battant si fort que j'en étais à moitié assourdie, je fixai les yeux sur le cadran... Que les instants étaient lents à passer!... O ciel! Qu'il me tardait de le revoir mon bien-aimé!

Tout à coup, je me levai d'un bond et j'accourus dans la salle à manger, où Mme Duverney était à mettre la dernière main aux décorations de la table.

—Mme Duverney! Mme Duverney! m'écriai-je. Je viens d'entendre le sifflet de la locomotive! Arthur est arrivé!

V

LES DEMOISELLES BRASIER

Oui, le train de six heures était entré en gare... Mais Arthur n'était pas arrivé!

Je l'attendis en vain... J'écoutai... espérant entendre son pas sur la véranda... dans le corridor... Je ne l'enten-

dis pas... Il n'était pas encore arrivé... Quelle déception, grand Dieu! Quelle affreuse déception!...

Mais peut-être qu'il avait seulement manqué le train... Peut-être aussi... Oh! quelque chose d'extraordinaire était arrivé, bien sûr!... Un accident?... Il me sembla le voir, étendu à côté d'un trottoir, dans quelque rue obscure de la ville, blessé... saignant à mort peut-être...

—Arthur a dû manquer le train, Marita, dit soudain la voix de Mme Duverney.

—Un accident peut-être... murmurai-je. Arthur! Arthur!

—Un accident! Allons donc! Je le répète, il a dû manquer le train; mais nous ne devons pas l'attendre maintenant avant le train de nuit.

—Il y a un train à sept heures moins le quart, vous savez, répondis-je; mais il n'arrête ici que rarement... Il est arrivé quelque chose, un accident à mon fiancé, Mme Duverney, j'en suis sûre!

—Voyons, Marita, ma fille, ne te mets donc pas martel en tête ainsi!... Je voulais te demander d'aller au magasin pour moi; iras-tu?

—Assurément oui, j'irai! Que désirez-vous que je vous apporte?

—Il me faudrait une verge de soutache en soie blanche, pour terminer un de tes sous-vêtements de noce...

—J'y vais à l'instant! En même temps, je me rendrai chez les demoiselles Brasier; il y a longtemps que je ne les ai vues ces bonnes vieilles demoiselles... Si vous n'y avez pas d'objections, Mme Duverney, je leur apporterai une des tartes et l'un des gâteaux que vous avez faits aujourd'hui.

—Très bien, ma petite... Et ne te fais pas de bile à propos d'Arthur; il ne peut manquer d'arriver soit par le train de nuit, soit par celui de demain matin, tu sais.

Je partis. Ayant acheté la soutache de soie blanche, je pris la direction de la maison des demoiselles Brasier.

A L..., quand les gens parlaient des demoiselles Brasier, ils les appelaient: "les deux vieilles filles qui demeurent dans une cabane, à l'autre bout de la ville". Cependant, les demoiselles Brasier n'étaient pas bien âgées: l'aînée n'avait que quarante ans, la cadette, Mlle Agathe, n'avait que trente quatre ans. Mais, comme elles n'avaient pas les moyens de s'habiller à la mode du jour et qu'elles ne portaient

que des robes rapiécées et usées, ces pauvres filles paraissaient plus âgées qu'elles ne l'étaient, surtout à ceux qui ne prenaient pas la peine de les observer de près.

La "cabane" des demoiselles Brasier était, en réalité, une petite maisonnette, que la plus âgée de ces demoiselles tenait toujours excessivement propre. Elles étaient très pauvres.

Mlle Agathe était une invalide, depuis plusieurs années; depuis qu'elle avait été frappée et jetée par terre par un lourd camion, un jour et qu'il lui en était restée une déviation de l'épine d'orsal. La Compagnie à laquelle avait appartenu le camion payait une petite pension à Mlle Agathe, depuis l'accident, et cette pension était le seul revenu des deux soeurs.

Je fus reçue fort cordialement et affectueusement par les demoiselles Brasier.

—Voilà bien longtemps que nous ne vous avons vue, chère enfant! s'écria Mlle Agathe en m'apercevant.

—J'ai été si occupée, Mlle Agathe! répondis-je, en m'approchant du canapé sur lequel elle restait étendue, nuit et jour. Je viendrai vous voir plus souvent dorénavant, je le promets... Comment va la santé, de ce temps-ci?

—Assez bien, je vous remercie, Mlle Marita.

—Voyez, je vous ai apporté une belle grappe de raisins bleus; ils sont délicieux, je crois.

—Merci! Merci, chère enfant, fit Mlle Agathe. J'ai toujours si soif et rien ne me désaltère comme le raisin.

—Mlle Brasier repris-je, en m'adressant à l'aînée de ces demoiselles, voici un cadeau que Mme Duverney vous envoie. Elle a confectionné tartes et gâteaux aujourd'hui; voilà un échantillon de chacun.

—Cette bonne Mme Duverney! dit Mlle Brasier. Vous voudrez bien lui transmettre mes sincères remerciements, Mlle Marita, n'est-ce pas?

—Mme Duverney va-t-elle passer encore quelque temps avec vous? demanda Mlle Agathe.

—Hélas! non. Mme Duverney retourne chez elle samedi.

—Et vous allez partir avec elle, sans doute, Mlle Marita? demanda Mlle Brasier.

—Bien... non... Je reste... ici...

—Impossible, chère enfant, s'écrièrent-elles toutes deux.

—Vous ne pourrez pas demeurer seule avec votre cousin! ajouta Mlle Brasier.

—A moins que... commença Mlle Agathe.

—Vous allez épouser votre cousin, n'est-ce pas, Mlle Marita? C'est la seule solution possible.

—Oui, Mlle Brasier, répondis-je. Nous nous marierons, Arthur et moi, avant le départ de Mme Duverney.

—Cette semaine alors! Quel jour?

Quel jour?... Ma foi, je ne le savais pas moi-même!...

—Jeudi, dis-je, à tout hasard. Et, Oh! Il faut que je vous dise comme cette bonne Mme Duverney a été généreuse pour moi!

Je parlai aux deux vieilles demoiselles de ma belle robe de noces, de mon magnifique voile de mariée, de ma guirlande de fleurs d'oranger, de mes gants montant jusqu'au coude, de mes bas de soie blancs et de mes mignons souliers de chevreau, blancs, eux aussi.

—Mais! C'est splendide! s'écrièrent ensemble les demoiselles Brasier.

—J'espère, de tout mon coeur, que vous serez heureuse, Mlle Marita! fit Mlle Agathe. Soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être, chère enfant; je ne saurais dire plus, ni mieux, je crois.

—Merci, Mlle Agathe, répondis-je, d'une voix émue. Oh! ajoutai-je, en me levant pour partir, que je voudrais que vous puissiez voir le magnifique gâteau de noces, que Mme Duverney a fait venir de chez le meilleur confiseur de la Ville! Il est à trois étages, et tout décoré de Cupidons et de fleurs d'oranger... Je vous en apporterai, à chacune, un gros, morceau, aussitôt que je le pourrai.

—Vous partez déjà, Mlle Marita? dit Mlle Agathe.

—Il le faut... Si je retardais davantage, Mme Duverney serait peut-être inquiète à mon sujet... D'ailleurs, nous attendons un peu mon fiancé, par le train de sept heures et...

—Au revoir, alors, chère, chère enfant! fit Mlle Brasier. Que le bon Dieu sème le bonheur sur votre route, toujours!

—Merci! Merci! répondis-je, en donnant aux deux vieilles demoiselles un tendre baiser.

Ayant prolongé ma visite chez les demoi-

selles Brasier, je marchai rapidement; mais, en apercevant notre maison, de loin, je me mis à courir, car je vis que la salle à manger était vivement éclairée: Arthur, mon cher fiancé, était de retour!

VI

CRUELS MOMENTS

Une large véranda entourait notre maison, et chaque pièce du premier palier ouvrait sur cette véranda, au moyen de portes-fenêtres. Donc, au lieu de pénétrer dans la maison par la porte d'entrée, ce soir-là, je résolus de passer par l'une des portes-fenêtres de la salle à manger et de surprendre Arthur. Et c'est pourquoi Mme Duverney, qui était occupée dans la cuisine, n'eut pas connaissance de mon arrivée.

Oui, mon cousin était de retour... Je le vis, à travers les vitres; assis près de la table, il lisait un journal.

Frappant légèrement à l'une des portes-fenêtres, j'entrai dans la salle à manger. Aussitôt, mon cousin jeta par terre le journal qu'il était à lire et il vint à ma rencontre.

—Marita! Ma chérie! fit-il, en me pressant sur son coeur.

—Arthur! O Arthur! m'écriai-je, éclatant en sanglots.

—Pourquoi ces larmes, Marita chérie? me demanda-t-il en souriant. Ne pleure pas ainsi, pauvre petite je te prie!

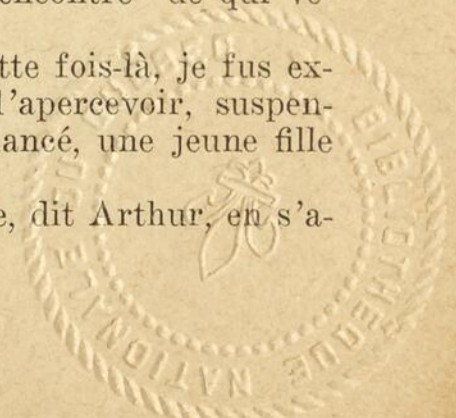
—J'ai... J'ai cru que... que vous ne reviendriez jamais... balbutiai-je, un peu honteuse tout à coup d'avoir montré tant d'émotion.

—Me voilà de retour, et pour tout de bon! m'assura-t-il en riant.

Je venais justement de m'asseoir auprès de mon cousin, quand la porte de la salle à manger s'ouvrit. Je crus que c'était notre domestique et je ne pris pas la peine de tourner la tête, étant trop intéressée en ce qu'Arthur me disait. Mais voici que celui-ci cessa soudain de parler, et s'étant levé, il s'élança à la rencontre de qui venait d'entrer.

Tournant la tête, cette fois-là, je fus excessivement étonnée d'apercevoir, suspendue au bras de mon fiancé, une jeune fille d'une rare beauté.

—Yvonne, ma chérie, dit Arthur, en s'a-



dressant à l'étrangère et en me désignant, voici Marita, ma petite cousine... Marita, ajouta-t-il, voici Yvonne, ma femme... Nous sommes mariés depuis avant-hier... J'espère que vous serez d'excellentes amies, toutes deux.

Sa femme!... Je crus que j'allais m'évanouir... Tout devint obscur autour de moi et mes jambes semblaient trop faibles, tout à coup, pour me supporter... Sa femme! La femme d'Arthur! Mais... j'avais compris que... Cependant non! Je me souvenais maintenant que mon cousin ne m'avait jamais demandée en mariage... Il avait parlé de son mariage... à lui... il avait dit qu'il y aurait prochainement une jeune Mme Tudor dans la maison et que j'aurais ainsi un chez moi avec lui... De m'épouser, jamais il n'avait dit mot... Mme Duverney et moi nous nous étions trompées... du moins, nous avions compris... mal... ou plutôt, pas du tout...

Comme je me sentais faible!... Une transpiration froide m'inondait littéralement de la tête aux pieds... Grand Dieu! allais-je perdre stupidement connaissance... me donner en spectacle, là, devant Arthur, devant sa femme; celle qu'il m'avait préférée?...

La pensée va vite: je pensai à ma robe de noces... à mon voile de mariée... à ma guirlande de fleurs d'oranger... à mes gants allant jusqu'au coude... à mes bas de soie blancs... à mes souliers de chevreau blanc... mes souliers surtout m'intéressaient par-dessus tout, à ce moment.

Au centre de la table de la salle à manger était le gâteau de noces... Je dus perdre la tête, du moins, durant l'espace de quelques instants, car il me sembla voir les petits Cupidons se tenant par la main et dansant en ronde autour du gâteau. Soudain, l'un d'eux sauta sur la table et glissant ses pieds dans mes souliers de chevreau blanc, il se mit à valser... Les souliers étant bien trop grands pour ses petits pieds, le Cupidon était vraiment grotesque lorsqu'il essayait de les soulever en dansant. N'était-ce pas très comique?...

Je me mis à rire. Je ris, je ris aux éclats, je ris aux larmes; des larmes lourdes, brulantes coulaient sur mes joues; je les sentais couler, on eut dit qu'elles étaient de plomb... Pourtant, je continuais à rire...

Comme dans un rêve, je voyais Arthur et sa femme penchés sur moi, et toujours je riaais... je riaais...

C'est alors que Mme Duverney entra dans la salle à manger, et je l'entendis, quoiqu'il me semblait que sa voix venait de très loin; elle disait:

— Cette enfant-là est à moitié morte de fatigue. Elle a une crise nerveuse en ce moment et ça ne me surprend pas.

— Pauvre Marita! s'exclama Arthur, en passant sa main sur mon front.

— Elle s'est épuisée à travailler, afin que tout fut prêt pour votre réception, Arthur, continua Mme Duverney.

— Pauvre, pauvre petite cousine! fit, de nouveau Arthur.

— J'en suis excessivement peinée! murmura Yvonne.

— Oh! Si elle pouvait donc cesser de rire ainsi! s'écria mon cousin.

Car je riaais tout le temps... Ces Cupidons, dansant toujours en ronde autour du gâteau de noces, me paraissait si, si drôles, avec leurs petits corps si gras et leurs ridicules petites ailes!

— Marita! cria Mme Duverney soudain. Cesse de rire ainsi! Cesse, à l'instant, entends-tu!

Cette bonne Mme Duverney se mit à me secouer et à me serrer le bras avec une telle force que cela me fit bien mal. La douleur purement physique que j'éprouvai de ce rude traitement me fit cesser de rire; mais je me mis à pleurer. Je pleurai et je pleurai... Des sanglots convulsifs s'échappaient de ma poitrine... puis le cœur me manqua tout à coup, et je dus perdre connaissance, car je ne me souviens plus de rien...

Quand j'ouvris les yeux, que je revins à la connaissance de ce qui m'entourait, je m'aperçus que j'étais couchée dans mon lit et que cette bonne Mme Duverney était penchée anxieusement sur moi.

VII

LE LENDEMAIN

Aussitôt que je devins tout à fait consciente de ce qui m'entourait, j'éclatai en sanglots.

— Mme Duverney! Mme Duverney! m'écriai-je. Arthur!... Notre mariage!... Le...

—Ecoute, Marita, dit Mme Duverney, veux-tu exhiber ta peine, ta déception devant Arthur et sa femme?... Ils n'ont aucun soupçon, Dieu merci; ils croient tout simplement que tu ressens, en ce moment, les résultats d'un surcroît de fatigues. Personne n'a de soupçons d'ailleurs; tu as peu d'amies, aucune amie très intime... Même la cuisinière croit que nous nous préparions à recevoir ton cousin et sa femme, au retour de leur voyage de noces. Ainsi, essaye de contrôler ta douleur, ma chérie, et personne ne devinera jamais l'erreur que nous avons commise... toi et moi.

—Ma robe de noce! Mon voile de mariée! Ma guirlande de fleurs d'oranger! sanglotai-je.

—*Tout cela, c'est caché dans le fond de ma valise; donc, n'y pense plus, si tu le peux...*

—Jamais je n'oublierai! Jamais je ne me consolerais! m'écriai-je. Et puis, l'humiliation...

—Allons! Allons, ma pauvre petite, ne parle pas ainsi... Comme je le disais tout à l'heure, personne ne se doute de... l'erreur que nous avons commise, personne...

—Personne, dites-vous? O ciel! Les demoiselles Brasier... je leur ai annoncé, cet après-midi, que nous allions nous marier, Arthur et moi, jeudi, c'est-à-dire après demain! Elles propageront la nouvelle peut-être et je deviendrai le... le bouffon de toute la ville...

—Non pas, Marita! assura Mme Duverney. Demain matin, de très bonne heure, je me rendrai chez les demoiselles Brasier, je les mettrai au courant de la situation et je sais que nous pouvons nous fier à leur discrétion...

—Vous ferez cela, chère Mme Duverney? fis-je.

—Bien sûr que je le ferai! A présent, ma petite, je vais t'apporter une tasse de thé et du pain rôti; il faut que tu prennes quelques bouchées, afin de pouvoir dormir ensuite, car, demain matin, il faudra que tu sois présente au déjeuner, c'est entendu.

—Je ne le pourrai pas! Non, je ne le pourrai pas! pleurai-je.

—Tu le pourras et tu le feras, j'en suis sûre, Marita... Et, écoute, je pars pour chez moi demain après-midi et je t'emmène avec moi; ce plan te va-t-il?

—Vraiment? Vous désirez que je vous

accompagne, chère Madame? Ah! ce sera bien charmant!... Je ne pourrais me décider de continuer à demeurer sous le même toit qu'Arthur et sa femme, je le sais?

—C'est entendu alors. Nous partirons par le train de trois heures... et puis, Marita, tu seras heureuse avec moi, je te le promets; je t'offre un bon chez toi, crois-le.

Je n'avais jamais vu la demeure de Mme Duverney; le fait est que je n'avais jamais quitté la petite ville où j'étais née et où j'avais été élevée. Cette bonne vieille amie de tante Marguerite parlait assez souvent de sa petite résidence, là-bas, à J...; donc, je m'imaginai bien que cette "résidence" devait être une jolie maisonnette, située au milieu d'un jardin probablement. Dans tous les cas, j'étais presque heureuse à la pensée de m'en aller avec elle, pour un certain temps; plus tard — beaucoup plus tard — quand je serais devenue habituée à la pensée qu'Arthur était marié... à une autre que moi... ça me paraîtrait plus... faisable de vivre sous son toit.

Le lendemain matin, au déjeuner, Mme Duverney annonça qu'elle partirait pour chez elle, par le train de l'après-midi. Arthur et sa femme protestèrent hautement et sincèrement contre cette idée; ils auraient aimé à la garder encore pour quelque temps; mais elle déclara que rien ne lui ferait changer sa résolution... d'ailleurs, elle commençait à s'ennuyer un peu de son chez elle et de J...

—Je suis réellement décidée de partir, voyez-vous, dit-elle. De plus, j'emmène Marita avec moi.

—Emmener Marita! s'exclamèrent, en même temps, Arthur et sa femme.

—Eh! bien, oui. Marita a besoin d'un peu de changement et de repos; elle trouvera tout cela chez moi.

—Tu es donc résolue de nous quitter, petite cousine? demanda Arthur.

—Pour un certain temps, oui. Comme le dit Mme Duverney, un peu de changement et de repos me feront du bien, je crois, dis-je, d'une voix un peu tremblante.

Mon cousin était à la gare lorsque nous partîmes. C'est lui qui s'occupa de nous installer dans un wagon de luxe et de voir à ce nous fussions assurées de tout le confort possible.

—Quand nous reviendras-tu, Marita? me demanda-t-il.

—Je ne saurais le dire vraiment, répondis-je, en pleurant toutes mes larmes. Cela dépendra de... bien des choses, voyez-vous, Arthur.

—Combien je suis peiné de te voir partir, petite cousine! dit Arthur. J'avais cru qu'en me mariant, je...

—N'entends-tu pas le sifflet de la locomotive, Arthur? interrompit Mme Duverney. Tu ferais mieux de descendre du train immédiatement, mon garçon.

—Adieu, Mme Duverney! Au revoir, Marita! Bon voyage, toutes deux, et reviens-nous aussitôt possible, cousine... N'oublie pas de nous écrire, et bientôt, Marita chérie.

—Adieu, Arthur! sanglotai-je.

Je pleurai longtemps, après le départ du train et Mme Duverney me laissa pleurer. Elle savait bien que les larmes que je versais me soulageaient le cœur. Cette bonne dame, au lieu de m'ennuyer avec de vaines paroles de consolation, fit semblant d'être absorbée dans la lecture d'une revue illustrée.

Mais je n'avais jamais voyagé de ma vie et bientôt, je m'essuyai les yeux et j'essayai de me consoler un peu en admirant le paysage vraiment admirable à travers lequel nous cheminions.

—Marita, me dit, soudain Mme Duverney, je ne t'ai pas parlé encore de la visite que j'ai faite, ce matin, aux demoiselles Brasier... Il n'était pas sept heures que je frappais à leur porte...

—Oh! racontez-moi tout, tout! Qu'ont-elles dit? Ont-elles ri de moi?

—Ri? Certes, non! Au contraire, ma pauvre enfant!... Elles ont beaucoup pleuré, toutes deux... Cette pauvre Mlle Agathe était inconsolable.

—Et elles ont promis d'être discrètes?

—Bien sûr qu'elles ont promis! Elles ne desserrèrent pas les dents sur... l'erreur que nous avions commise, toi et moi; nous pouvons, je sais, nous fier à leur discrétion.

—Ces bonnes demoiselles! m'écriai-je.

—Elles aimeraient bien que tu leur écrivais de temps à autre. Je leur écrirais, moi, à ta place.

—Je ne manquerai pas de le faire, répondis-je.

—Tu seras heureuse avec moi, petite, j'en suis convaincue, continua Mme Duverney, et avant longtemps, tu oublieras...

—Je l'espère... que je finirai par oublier, je veux dire; mais, hélas! j'en doute fort! soupirai-je.

—“Le temps est un grand guérisseur” tu sais, Marita... et puis, tu es si jeune!... La jeunesse est le remède par excellence presque tous les maux.

—Dans tous les cas, vous êtes bien bon pour moi, chère Mme Duverney! m'écriai-je, en pressant la main de ma compagne. Il me tarde vraiment d'arriver chez-vous quand arriverons-nous?

—Nous arriverons à J... à cinq heures et demie, juste à temps pour le souper. J suis de l'ancien temps, de l'ancien régime tu comprends, Marita; d'ailleurs, je n'ai jamais pu digérer un dîner pris à sept heures du soir, jamais de ma vie! Nous dinons à midi et nous soupons à six heures dans ma maison; tu finiras par t'y habituer, toi aussi.

—Votre demeure est-elle bien éloignée de la gare, Mme Duverney? demandai-je.

—Ma demeure en est à un quart d'heure de promenade, en voiture, à travers le plus beau paysage imaginable, me répondit-elle.

Le temps et le train semblait voler, littéralement, et bientôt, je m'aperçus que Mme Duverney commençait à collectionner ses bagages.

—Nous arriverons dans moins de dix minutes maintenant, me dit-elle; la prochaine gare c'est J....

VIII

PELOUSES D'EMERAUDE

Une jolie et confortable voiture (louée bien sûr me dis-je) nous attendait à J... et un cocher à tête blanche accourut au-devant de Mme Duverney, aussitôt qu'elle mit le pied sur la plate-forme de la gare.

—Comment vous portez-vous, Madame demanda-t-il, en s'inclinant respectueusement devant Mme Duverney. Nous sommes heureux de vous voir de retour, Madame, bien heureux!

—Merci, Zeus!... Comment ça va-t-il à la maison? demanda ma compagne.

—Bien, très bien... Si vous voulez me donner vos chèques, je vais m'occuper de vos bagages tout de suite.

J... me paraissait être un bien joli endroit. Venant d'une toute petite ville, j

ne pouvais qu'admirer les maisonnettes propres bordant la route. Je vis aussi des vilas, des bungalow, même de splendides résidences, entourées, celles-ci surtout, de véritables parcs en miniature, de pelouses s'étendant à perte de vue presque, ou de jardins bien entretenus, remplis de fleurs.

—Oh! m'écriai-je tout à coup, en désignant, à ma gauche, une magnifique et spacieuse résidence. Je ne détesterais pas demeurer là, ajoutai-je en riant; c'est un vrai paradis terrestre, selon moi!

La résidence en question avait été construite sur un plan bien ordinaire; ce n'était qu'une maison carrée, de grandes dimensions; mais, à l'ouest était une aile surmontée d'une tour. Maintenant, j'ai toujours aimé les tours et celle-ci était si grande; les pièces qu'elle contenait devaient être si belles et si confortables!

—Cette propriété est connue sous le nom de *Pelouses d'Emeraude*, me dit Mme Duverney.

—*Pelouses - d'Emeraude*... répétai-je. Et, qui demeure aux *Pelouses-d'Emeraude*, Mme Duverney?

—Une vieille dame demeure là, seule avec deux domestiques, me répondit-elle.

—Que c'est beau! Que c'est splendide! m'exclamai-je, assurément fort enthousiasmée. Ces pelouses... ces jardins... ne sont-ils pas bien entretenus? Voyez donc cette terrasse, vers la droite; ne dirait-on pas un tapis de velours vert, d'ici?

Mon enthousiasme parut amuser ma compagne (lui plaire aussi) me semblait-il; mais elle se contenta de me sourire affectueusement.

Soudain, j'eus une exclamation étonnée... car notre voiture venait de pénétrer sur le terrain des *Pelouses-d'Emeraude*. J'interrogeai ma compagne, des yeux.

—Voici ma demeure, Marita, dit-elle; j'espère que tu t'y plairas.

—M'y plaire! Mais, j'en suis littéralement folle! m'écriai-je.

—Tant mieux! Tant mieux! répondit-elle.

—Mais, Mme Duverney, fis-je, perplexe, vous parliez sans cesse de votre "petit chez-vous", à J...; je croyais que vous faisiez allusion à quelque modeste maisonnette...

—Bien, voici "mon petit chez-moi", Ma-

rita, et je suis contente que tu l'admires tant.

—*Pelouses-d'Emeraude*, pour moi, c'est un véritable domaine, Mme Duverney, et votre demeure me semble un palais!

—Non! Non! *Pelouses-d'Emeraude* n'est pas un domaine, chère enfant, et ma demeure n'est qu'une grande maison, grande et confortable; mais puisse-t-elle être un *home* pour toi, petite!

Une servante assez âgée, à l'air avenant et bon, nous ouvrit la porte de la maison; elle paraissait vraiment heureuse de revoir sa maîtresse.

—O Madame! s'écria-t-elle. Vous voilà revenue enfin! Vous avez été si, si longtemps absente!

—Comment vous portez-vous, Prospérine? demanda Mme Duverney.

—Merci, Madame, ma santé est excellente, et j'espère qu'il en est de même en ce qui vous concerne?... Mon mari était-il arrivé à la gare à temps?

—Oui, Zeus nous attendait à la gare... Voici Mlle Marita, Prospérine, fit Mme Duverney; Mlle Marita va demeurer avec moi pour quelque temps.

—Votre servante, Mademoiselle! dit Prospérine, en me saluant. Vous vous plairez aux *Pelouses-d'Emeraude*, j'en suis sûre, Mademoiselle.

—Je n'en doute pas, Prospérine, répondis-je en souriant.

Nous venions de pénétrer dans un large corridor. J'aperçus une immense cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair. Quelques statuets, une petite table, un confortable canapé, faisait de ce corridor une pièce fort jolie.

A droite était un salon double, ouvrant sur une riante salle à déjeuner, au moyen de portes d'arche.

A la gauche de ce hall, je vis une splendide bibliothèque, regorgeant de livres, dont la vue me remplit de joie, car j'aimais la lecture à la folie. Je disais parfois que je me résignerais à vivre dans la plus complète solitude, du moment que j'aurais des livres à ma disposition, ainsi que de l'encre, des plumes et des tablettes pour écrire, et aussi un piano, pour me distraire.

Une spacieuse salle à dîner faisait suite à la bibliothèque, puis venait la cuisine.

Dans l'aile, sous la tour, était un large boudoir.

—Suis-moi, Marita, me dit Mme Duver-

ney. Je vais te donner la chambre voisine de la mienne, pour ce soir, ajouta-t-elle; demain, tu choisiras les pièces qui te conviendront. Tu pourras même prendre possession de toute la tour, si tu le désires, acheva-t-elle en riant.

Les chambres à coucher étaient, elles aussi, grandes, confortables et à airées au moyen de larges fenêtres; de plus, elles étaient toutes splendidement meublées.

Je soupirai d'aise quand, ce soir-là, je posai ma tête sur mon moëlleux oreiller. Nonobstant la peine qui me rongait le coeur en pensant à Arthur et au passé si peu éloigné, j'étais sûre de trouver la paix, sinon le bonheur aux *Pelouses-d'Emeraude*.

IX

INSTALLATION

Les jours qui suivirent furent, je crois, les plus heureux de ma vie; j'étais charmée des *Pelouses-d'Emeraude*, qui me semblait être le plus beau domaine de la terre, et puis, j'avais, en perspective, l'agréable tâche de choisir ma chambre à coucher, mon atelier, etc.; de m'installer tout à fait à mon goût enfin.

Depuis trois jours que j'étais chez Mme Duverney et que j'occupais encore la chambre voisine de la sienne, au-dessus du salon; mais le quatrième jour, après avoir examiné toutes les pièces du deuxième plancher, je résolus de prendre pour mien-nes celles qui étaient au-dessus de la bibliothèque et du boudoir, ce boudoir faisant partie de l'aile.

Donc, de la pièce au-dessus de la bibliothèque je fis ma chambre à coucher et de celle au-dessus du boudoir, je fis mon boudoir privé.

Il peut vous paraître étrange que j'eusse senti le besoin d'un boudoir à moi, quand je pouvais me servir de la bibliothèque et du boudoir du premier palier, autant que je le désirais. Mais, Mme Duverney se couchait tôt, chaque soir; à neuf heures, elle se retirait, pour la nuit, et comme Prospérine et son mari se couchaient de bonne heure, eux aussi, je restais seule sur le premier plancher, jusqu'à onze heures ou minuit, car j'ai toujours détesté et je détesterai toujours me coucher de bonne heure.

Maintenant, d'être seule sur un palier, le

soir, cela me produisait une impression pour le moins désagréable, que toute personne nerveuse comprendra sans peine. Ce n'est pas rassurant de se dire que peut-être quelque passant vous observe du dehors, ou bien qu'il peut y avoir quelqu'un de caché en arrière d'un rideau ou d'une portière. L'imagination nous joue de bien mauvais tours parfois et vraiment, durant les quelques veillées que j'avais passées seule, en bas, j'avais senti trop souvent mes cheveux se dresser sur ma tête (à propos de rien je l'avoue) pour apprécier la sensation que cela me causait. Un boudoir faisant suite à ma chambre à coucher, ah! voilà qui était agréable par exemple; je n'avais qu'à fermer la porte de ma chambre ouvrant sur le passage, afin de ne déranger personne, et alors, rien ne m'empêchait de rester debout jusqu'aux petites heures du matin, si cela me plaisait, lisant, écrivant, dessinant; bref, me distrayant à ma manière.

Je veux vous parler de la tour. Elle était à deux étages, dont chacun contenait une belle pièce grande et ronde. Du premier étage je fis mon studio; du deuxième, mon atelier.

Je suspendis aux murs de mon studio quelques gravures bien encadrées; sur des chevalets je placai des dessins que j'avais faits moi-même. Trois jolies chaises en junc, deux belle statues, une petite table au modèle fort artistique et antique, sur laquelle j'avais jeté des essais au crayon, complétaient le tout. Selon moi, c'était un rêve que ce studio!

Le second étage de la tour (mon atelier) contenait, à part de mes outils de travail, de splendides moulures et de la vitre en grande quantité; tout cela, acheté avec mes propres économies. Une table, longue et solide, laquelle, m'avait assurée Prospérine, n'avait jamais été d'aucune utilité dans la cuisine, avait été transportée dans mon atelier et placée au milieu de la pièce.

Car, je n'allais pas me livrer à l'oisiveté, vous le pensez bien! J'avais remarqué un ou deux portraits et d'exquises gravures, dans le salon et la bibliothèque qui n'avaient pas été encadrés, vu que les encadrements étaient plus que rares dans les environs; j'allais les encadrer et en faire cadeau à cette bonne Mme Duverney.

Quand je fus toute installée, j'invitai Mme Duverney de venir voir mon instal-

ation. Elle fut vraiment épatée de ce qu'elle vit; elle fut heureuse aussi à la pensée que j'allais trouver le moyen de me distraire et peut-être... d'oublier.

Notre genre de vie était bien simple, aux *Pelouses-d'Emeraude*. Nous nous levions vers les huit heures généralement. Durant l'avant-midi, je lisais les journaux pour Mme Duverney, ou bien je faisais sa correspondance, car sa vue était un peu faible. Inutile de dire si j'étais heureuse de pouvoir rendre service à ma vieille amie, qui était si bonne pour moi!

Après le dîner, que nous prenions toujours à midi précis, Mme Duverney faisait "un bon somme" disait-elle en riant; pendant ce temps, j'allais faire une longue marche, si le temps était beau. Lorsqu'il pleuvait, je restais à la maison, faisant quelque ouvrage de fantaisie, pour passer le temps, car ce n'était que le soir (la nuit, diraient ceux qui ont l'habitude de se coucher de bonne heure) que je travaillais à mes cadres.

Vers les quatre heures, Mme Duverney ayant fait son somme, nous partions en voiture, elle et moi. Souvent, Prospérine nous préparait un panier de choses délectables, que nous mangions, assises sur les bords d'un immense lac, à un mille ou deux des *Pelouses-d'Emeraude*. Ce lac, certaines gens du pays le nommaient le Lac Judas, parce que, prétendaient-ils, il était traître, plein de remous, et ses eaux cachaient de véritables abîmes. Tout de même, les bords du Lac Judas étaient si sauvages, si pittoresques, que nous aimions à y passer une heure ou deux, Mme Duverney et moi, trois ou quatre fois par semaine, ne revenant à la maison qu'après le coucher du soleil.

A neuf heures du soir, Mme Duverney se retirait pour la nuit; c'est alors que je m'installais soit dans mon boudoir privé, soit dans mon atelier, à lire ou à travailler.

Quelle vie facile, agréable nous menâmes tout cet été-là!

L'automne arriva; mais ce fut un de ces automnes qui donnent l'illusion du printemps. Puis vint l'hiver... décembre, "le mois de Noël".

Quelques jours avant Noël, les *Pelouses-d'Emeraude* furent mises sans-dessus-dessous; Prospérine, aidée de deux femmes des alentours, faisait le grand nettoyage de la maison. C'est que nous attendions la

visite de M. Philippe, le bien-aimé neveu de Mme Duverney.

X

NOTRE VISITEUR

Cette année-là, le jour de Noël tombait un mercredi. Nous attendions M. Philippe Duverney le mardi, la veille du grand jour.

Le lundi après-midi, Mme Duverney sortit seule. J'avais un léger rhume et c'était la raison pour laquelle je ne l'avais pas accompagnée. D'ailleurs, je n'étais pas fâchée d'avoir une excuse pour rester à la maison, car je voulais terminer une sacoche perlée que j'étais à faire et que je tenais à donner à ma vieille amie, à Noël.

Je venais de coudre la dernière perle, à la sacoche, lorsque j'entendis sonner à la porte d'entrée. Comme c'était l'affaire de Prospérine de répondre à la porte, je continuai tranquillement mon travail. Mais, quiconque avait sonné était impatient d'entrer, car j'entendis bientôt des pas dans le corridor.

Du boudoir, où je m'étais installée, je vis que c'était un homme qui venait de pénétrer dans la maison. Il accrocha à la patère son chapeau et son pardessus, puis il fonga dans le boudoir. J'avais immédiatement vu qui il était: M. Philippe, le neveu de Mme Duverney. Je ne pouvais me tromper, vu que son portrait était le premier de ceux que j'avais encadrés pour Mme Duverney. Cette bonne Dame n'avait pas manqué de me montrer la photographie de son neveu dès le lendemain de mon arrivée aux *Pelouses-d'Emeraude*; n'était-il pas l'être qu'elle chérissait le plus au monde? Donc, ce portrait, qui avait place d'honneur dans le salon, (sur le piano carré s'il vous plaît)! ma vieille amie le tenait toujours couvert d'un papier de soie, de peur qu'il ne se détériorât à l'air et à la poussière.

J'avais donc encadré le portrait de M. Philippe et j'avais si bien réussi que sa tante prétendait que j'en avais fait un chef-d'oeuvre.

Un matin, après le déjeuner, j'avais passé mon bras sous celui de Mme Duverney et je l'avais emmenée au salon, près du piano, en face du portrait encadré de son neveu. Quelle joie elle avait manifestée! Et

elle ne manquait jamais de m'exprimer sa reconnaissance, dans tous les termes possibles, chaque fois qu'elle mettait le pied dans le salon, depuis.

—Oh! s'était écrié M. Philippe, en m'apercevant, ce lundi, avant-veille de Noël. Je vous prie bien de m'excuser, reprit-il aussitôt. Puis, souriant il ajouta; Vous êtes Mlle Marita, n'est-ce pas?

—Oui... Et vous êtes M. Philippe, je crois? fis-je, souriant à mon tour.

—Comment vous portez-vous, Mlle Marita? demanda-t-il en me tendant la main.

—Je me porte bien, je vous remercie, répondis-je, en mettant ma main dans la sienne.

—Et, tante Charlotte?

—Elle est sortie, pour le moment; mais elle ne saurait tarder à revenir maintenant.

—Oh! M. Philippe! interrompit soudain la voix de Prospérine. Ainsi, vous êtes arrivé?

—Comme vous voyez, ma bonne Prospérine.

—Que Mme Duverney va être contente!... De fait, nous sommes tous heureux de vous voir... N'est-ce pas, Mlle Marita? fit Prospérine.

—Votre santé est excellente, je l'espère, Prospérine, ainsi que celle de ce bon Zeus? demanda vivement M. Philippe, pour ne pas me mettre dans l'embarras de répondre, probablement.

—Nous sommes florissants de santé, je vous remercie, répondit la brave femme. Zeus va être désolé de n'avoir pas été à la gare, à l'arrivée du train, M. Philippe, ajouta-t-elle; mais nous ne vous attendions que demain... Maintenant, je suis sûre que vous devez avoir faim, M. Philippe?

—Faim, Prospérine! s'exclama M. Philippe, d'une ton tragi-comique qui me fit rire malgré moi. Je pourrais manger... un pan de la maison, en ce moment! Vous le savez, l'appétit ne me fait jamais défaut, donc, s'il y a quelque chose à manger dans la dépense... j'y ferai honneur.

—Dans moins de dix minutes, je vous servirai un goûter, M. Philippe, assura Prospérine en se retirant.

Il était presque impossible de ne pas aimer M. Philippe Duverney, à première vue, et, disons tout de suite qu'il y gagnait à se faire connaître. Sa physionomie était à la fois aimable et fort attrayante, son sourire ou son rire, contagieux. Vous compre-

niez que vous vous trouviez en face d'un vrai bon garçon et il vous inspirait confiance, tant son regard était franc et clair. était bel homme aussi, brun, et d'une stature imposante; pour ma part je me dis qu'il était la perfection faite homme.

Mme Duverney m'avait toujours parlé avec enthousiasme de son neveu. Bien souvent, elle m'avait dit:

—J'ai bien hâte que tu fasses la connaissance de Philippe, Marita! Tu l'aimeras, bien sûr; car c'est le garçon le plus aimable, le plus charmant qu'on puisse rencontrer.

—Vous êtes bien songeuse, Mlle Marita! fit tout à coup la voix de M. Philippe. Peut-on savoir à quoi vous songiez si sérieusement?

—Ça ne vous intéresserait nullement de savoir, M. Philippe, répondis-je, en souriant.

—Dans tous les cas, laissez-moi vous dire comme je suis heureux de savoir que tante Charlotte a trouvé en vous une si... charmante (puis-je dire franchement ce que j'en pense)? compagne. La savoir entourée de soins, d'affection et de gaieté, cela me rassure sur son compte... Je savais que vous étiez ici, naturellement, car tante Charlotte me l'avait écrit; elle a ajouté qu'elle ne savait pas comment elle pourrait vivre désormais, sans votre compagnie.

—Chère Mme Duverney! m'écriai-je. Elle est devenue une vraie mère pour moi.

—Ainsi, vous êtes heureuse ici, Mlle Marita?

—Heureuse?... Jamais je n'ai été aussi heureuse de ma vie!

—Votre goûter est prêt, M. Philippe! C'était la voix de Prospérine.

—Me feriez-vous l'honneur de verser le thé, Mlle Marita? me demanda-t-il.

—Certainement! Avec plaisir, M. Philippe!

Le goûter avait été servi dans la salle déjeuner. Bientôt, M. Philippe et moi nous "cassions la croute" ensemble, tout en causant et riant, comme si nous avions été de vieilles connaissances.

—Ah! Voici la voiture! m'écriai-je soudain, car je venais d'entendre le grincement des roues sur le chemin pierrotté, de hors.

Mme Duverney ouvrit la porte d'entrée. Nous la vîmes pénétrer dans la bibliothèque, puis, entendant, sans doute, des voix

dans la salle à déjeuner, elle vint nous trouver.

—Philippe! Oh! Philippe!

—Tante Charlotte! Chère tante Charlotte!

Philippe embrassa sa tante sur les deux joues et ses baisers lui furent rendus au centuple.

Comme elle paraissait heureuse l'excellente dame! Comme elle l'aimait son neveu!

—Ainsi, vous avez fait connaissance tous deux? nous demanda-t-elle, avec un sourire heureux.

—Mais, oui, chère tante! répondit Philippe. Mlle Marita et moi nous sommes devenus de bons amis; n'est-ce pas, Mlle Marita?

—Je... je crois que... Oui, répondis-je, nous sommes amis, et timidement je rougis.

—Voilà qui me fait plaisir! dit Mme Duverney. Je suis certaine que vous êtes faits pour vous entendre, toi et Marita, Philippe.

—Je l'espère! répondit-il.

Après le souper, nous nous rendîmes dans le salon afin d'y passer la veillée. Philippe ne manqua pas de remarquer son portrait encadré, et Mme Duverney ne manqua pas, de son côté, de lui dire que c'était moi qui lui avais fait ce cadeau-surprise. Je reçus donc les félicitations de notre visiteur.

—Merci, lui répondis-je. Mais, c'est mon métier que celui d'encadrer les images et portraits, conséquemment...

M. Philippe était bon musicien; de plus, il possédait une belle voix. Nous donnâmes donc un concert, lui et moi, ce soir-là, aux *Pelouses-d'Emeraude*. En l'honneur de notre visiteur, Mme Duverney veilla jusqu'à dix heures, heure à laquelle Prospérine vint nous apporter nos bougies. Ayant échangé des "bonsoir", chacun se retira dans sa chambre.

Chose étrange, je ne pouvais ni lire ni écrire, ni dessiner ce soir-là. Pour une raison ou pour une autre, mes pensées erraient à l'aventure. Je me sentais le cœur excessivement léger, sans savoir pourquoi... Est-ce que vraiment je commençais à oublier?... Non, c'était impossible! J'avais trop souffert; j'avais été trop humiliée pour me consoler si tôt!... Si je me sentais moins malheureuse, peut-être parceque nous étions à la veille de Noël... Cependant...

Lorsque je m'endormis, vers minuit, j'étais encore à me poser deux questions: pourquoi avais-je le cœur si léger?... Pourquoi étais-je si heureuse?...

XI

JOURS ENSOLEILLES

Philippe Duverney était un commis voyageur; il voyageait pour une compagnie importante, et d'un bout de l'année à l'autre. Ayant droit à deux semaines de congé, par année, il passait toujours ce temps avec sa vieille tante Charlotte; soyez assurés que Mme Duverney n'avait pas manqué de me faire remarquer la chose.

—Penses-y, Marita! Un charmant garçon comme Philippe, si recherché partout, passant tous ses congés avec moi! Une vieille femme comme moi! N'est-ce pas adorable de sa part?

C'était indéniable vraiment!

Après le déjeuner, le lendemain de l'arrivée de Philippe aux *Pelouses-d'Emeraude*, il demanda:

—Qu'y a-t-il sur le programme pour aujourd'hui, tante Charlotte?

—Oh! Je n'en sais rien, moi; il faut le demander à Marita, répondit Mme Duverney en souriant.

—Eh! bien, Mlle Marita?...

—C'est la veille de Noël, vous savez, M. Philippe, fis-je, et il y a beaucoup de choses à faire... Ce matin, je vais lire et faire la correspondance pour Mme Duverney, comme d'habitude; cet après-midi, par exemple!...

—Qu'y aura-t-il à faire, cet après-midi, Mlle Marita?

—Il y a l'arbre de Noël à finir de préparer et...

—L'arbre de Noël?... Y aura-t-il vraiment un arbre de Noël? s'exclama Philippe.

—Bien sûr... et il sera superbe!

—Mais, pour qui le préparez-vous?... Oh! que je voudrais être jeune encore! s'écria-t-il, d'un ton si comique que Mme Duverney et moi nous éclatâmes d'un rire joyeux.

—L'arbre de Noël est une idée de Marita, dit Mme Duverney; il est pour quinze à vingt enfants pauvres du village. Quelle fête pour eux, hein, Philippe?

—Mme Duverney a eu la bonté de me

permettre de satisfaire ma... toquade, M. Philippe et je lui en suis si reconnaissante!... Toute ma vie, j'ai rêvé de faire une fête pour les petits pauvres, à Noël.

—Pourrais-je vous être utile à quelque chose... en ce qui concerne l'arbre de Noël, je veux dire, Mlle Marita?

—Vous le pourriez certainement, M. Philippe! m'écriai-je. Nous avons reçu je ne sais combien de livres de bonbons, qui doivent être mis dans des bonbonnières, de ma confection... et puis, l'arbre n'est pas décoré encore...

—Oh! Elle te tiendra occupé, mon garçon, je t'en avertis! rit Mme Duverney. Avant la fin de la journée, tu demanderas grâce, je le prédis.

—Je serai trop heureux de pouvoir me rendre utile, répondit-il; ainsi, vous pouvez compter sur moi Mlle Marita. En attendant, je ne veux pas vous déranger, Mesdames; je vais donc faire quelques petites excursions, dans les environs. Vous savez comme j'aime à explorer, n'est-ce pas, tante Charlotte? dit-il en riant.

—C'est bien, Philippe, explore tout ce qu'il te plaira aux *Pelouses-d'Emeraude*, et je te souhaite de faire bien des découvertes intéressantes... quoique j'en doute... Dans tous les cas, du moment que tu es heureux ici, je t'ai donné, et depuis bien des années déjà, carte blanche sur mon "domaine", comme dit Marita lorsqu'elle parle des *Pelouses-d'Emeraude*, fit Mme Duverney en riant.

Je venais de poser un timbre-poste à ma dernière lettre, et je me disposais à aller m'habiller pour le dîner, quand Philippe arriva, en coup de vent, dans le boudoir, où nous étions assises, Mme Duverney et moi.

—Oh! Attendez donc que je vous dise la découverte que j'ai faite dans un des hangars, Mlle Marita! s'écria-t-il. Vous ne devineriez jamais ce que c'est! J'ai trouvé...

—Ciel! interrompit Mme Duverney en feignant une sorte de crainte. Qu'est-ce que ça peut bien être, cette fois?... La dernière fois que tu es venu ici, Philippe, ajouta-t-elle, en riant, je me souviens que tu avais trouvé quatre petits chiens; Bravo, notre Terre-Neuve, est l'un deux, Marita.

(Bravo était en effet, un gros chien Terre-Neuve à qui était imposé la garde des *Pelouses-d'Emeraude*).

—Ce ne sont pas des chiens, cette fois, tante Charlotte, répondit Philippe avec un rire joyeux; c'est une selle de dame.

—Une selle de dame! s'exclama ma vieille amie. Mais, d'où vient-elle? comment se fait-il qu'elle se soit trouvée là?

—Je n'en sais rien, chère tante; mais il est une chose que je sais: Zeus est à nettoyer la selle, et Mlle Marita, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, quelles belles promenades à cheval nous allons faire, vous et moi!

—Mais, je ne sais pas monter à cheval! dis-je. Jamais de ma vie je n'ai mis le pied dans un étrier!

—Vous apprendrez! dit Philippe. C'est moins difficile que d'encadrer des images, vous savez, ajouta-t-il en riant. Je vous donnerai des leçons, et je prédis qu'en moins de trois leçons vous saurez monter à cheval comme si vous n'aviez jamais fait autre chose de votre vie. Nous commencerons après demain.

—J'aimerais cela à la folie! m'écriai-je, et si Mme Duverney n'y a pas d'objections...

—Je n'ai certainement pas d'objections, Marita! répondit Mme Duverney. Pourquoi en aurais-je? Je serai bien contente au contraire, de te voir t'amuser... de vous voir vous amuser, tous deux, acheva-t-elle.

—Je n'ai pas d'amazone, objectai-je, d'un ton attristé.

—Il est facile de remédier à cela, je crois, répondit Mme Duverney. Tu pourrais te tailler un amazone dans ma robe en drap noir... tu sais, celle que j'ai fait faire tout dernièrement et que je n'ai portée qu'une seule fois, parce que tu m'as dit qu'elle ne m'allait pas?... Toi qui es si adroite à l'aiguille, je suis certaine que tu en ferais quelque chose de bien, si tu t'y mettais.

—Vous consentez à prendre des leçons d'équitations, n'est-ce pas, Mlle Marita? demanda Philippe. Vous verrez quel maître consciencieux je puis être! ajouta-t-il en souriant.

Consentir?... Mais, j'étais littéralement folle de joie! Jamais de ma vie je n'avais rêvé même de me promener à cheval, quoique je l'eusse désiré beaucoup. L'équitation... cet exercice était réservé à d'autres jeunes filles; quant à moi, obligée de gagner ma vie, étant continuellement occupée, j'essayais de ne jamais penser aux amusements, aux distractions d'autrui,

in de n'être pas tentée de faire des comparaisons. Inutile de le dire, je n'avais mais eu le loisir de m'appitoyer sur mon sort; encore moins d'envier celui de plus favorisées que moi!

Ainsi, le lendemain de Noël, je prendrais la première leçon d'équitation et Philippe serait mon maître!... Après cela, qu'aurais-je eu à envier à qui que ce fut ici-bas?... N'étais-je pas la jeune fille la plus heureuse de la terre?... Oui, vraiment, mon sort était digne d'envie!

J'insiste sur ces incidents, afin que vous compreniez la beauté de la vie que je menais, en ce temps dont je vous parle... Plus tard, quand on sera tenté de faire des comparaisons... Mais, n'anticipons pas! Est-il nécessaire de dire que, depuis quelque temps (mais depuis, surtout l'arrivée de M. Philippe Duverney aux *Pelouses-Emeraude*) je pouvais penser à mon cousin Arthur sans en souffrir; le seul sentiment qui eut survécu à mon... ardeur d'autrefois, c'était celui d'une franche pitié.

XII

JOURS SOMBRES

Philippe passa quinze jours avec nous.

Ces quinze jours!... Avec quelle rapidité ils s'enfuirent!... Que la maison nous parut vide, triste et silencieuse après le départ de Philippe!

J'avais pris des leçons d'équitation, et comme j'avais fait vraiment merveille, dès la première leçon, nous fîmes de belles, de splendides promenades ensemble, Philippe et moi. Philippe avait loué, pour lui-même, un bon cheval de selle; donc, nous partions en excursion chaque après-midi, vers les deux heures, pour revenir aux *Pelouses-d'Emeraude* à quatre heures; à temps pour accompagner Mme Duverney dans sa promenade journalière, en voiture.

L'arbre de Noël avait eu un grand succès et Mme Duverney m'avait promis que nous en aurions un tous les ans, dorénavant.

Nos veillées avaient été agréables, jouant du piano, chantant, faisant la partie de cartes, ou causant ensemble.

Les journées avaient paru trop courtes, et maintenant, Philippe nous manquait à chaque instant. Mme Duverney se lamen-

tait hautement sur le départ de son cher neveu; moi, je ne disais trop rien, par timidité; mais souvent, souvent... je pleurais en cachette.

Avant de partir, il m'avait fait promettre de ne pas quitter sa tante, et j'avais promis.

Eh! bien, il était parti et nous ne le reverrions pas avant Noël prochain probablement!...

Excepté que je sortais à cheval presque chaque jour maintenant, nous avions repris notre manière de vivre ordinaire Mme Duverney et moi, et ainsi se passa toute la saison d'hiver.

Puis vint le printemps, la plus belle des saisons, suivi de l'été, un été vraiment idéal.

Durant la dernière semaine de juin, nous eûmes la visite d'Arthur et de sa femme. Ils passèrent dix jours avec nous; tous deux raffolaient des *Pelouses-d'Emeraude*.

—Je présume qu'il est tout à fait inutile de te demander de retourner avec nous, Marita? dit Arthur, la veille de leur départ.

—Ce serait un vrai péché! s'écria Yvonne. Comment Marita pourrait-elle se décider de quitter Mme Duverney... et les *Pelouses-d'Emeraude*?

—Et, d'ailleurs, ajouta ma vieille amie, je ne sais vraiment comment je ferais sans Marita, à présent! Je crois, Arthur, mon garçon, que nous allons considérer qu'elle demeure ici pour toujours maintenant. Nous nous arrangeons si bien ensemble, et puis... je pense que Marita ne songe nullement à me quitter...

—Vous quitter, chère Mme Duverney! m'écriai-je en me suspendant au cou de la bonne dame. Je suis parfaitement heureuse avec vous; pourquoi vous quitterais-je?

“Les beaux jours sont courts”; cet été-là s'enfuit trop tôt, hélas, et l'automne s'annonça mal. Il plut presque nuit et jour; le firmament était continuellement chargé de gros nuages gris, et le vent pleurait et gémissait, sans répit; c'était assez pour donner un terrible spleen.

—Nous payons cher pour le bel été que nous avons eu, n'est-ce pas, Marita? disait Mme Duverney. Entends-tu gémir le vent?

—Et la pluie qui ne cesse de tomber! m'écriais-je. Oh! que je hais la saison d'automne!

(J'eus raison de ne jamais oublier cet horrible automne)!

Un dimanche, Mme Duverney insista à aller à la messe. J'essayai de la dissuader, car il pleuvait "à boire debout"; une pluie froide qui semblait nous transpercer jusqu'aux os, et le vent était presque glacial, ce matin-là.

Nous partîmes pour l'église.

L'église, qui n'était chauffée que les dimanches, était comme une glacière et nous grelottâmes tout le temps de la grand-messe.

Lorsque nous fûmes de retour à la maison, Mme Duverney me dit :

—Marita, n'est-ce pas qu'il faisait horriblement froid dans l'église?... Je suis transie jusqu'aux os!

—Il eut été préférable que vous ne sortiez pas aujourd'hui; que vous restiez à la maison, chère Mme Duverney, répondis-je. Je crains fort que vous ayez pris froid, ajoutai-je, légèrement inquiète.

—Peut-être as-tu raison, ma chérie, fit-elle, en frissonnant. Le fait est que j'ai trop froid pour me mettre à table, reprit-elle; je ne me sens pas d'appétit... Je vais me jeter sur mon lit pour quelques instants.

Inutile de le dire, je l'accompagnai dans sa chambre, et quand je l'eus fait mettre au lit et couverte d'un édredon, je descendis à la cuisine.

—Prospérine, dis-je, Mme Duverney a pris le frisson, je crois... L'église était bien froide et...

—Et Mme Duverney ne peut jamais se résoudre à manquer la messe, le dimanche! Beau temps, mauvais temps, il lui faut aller à l'église!... s'exclama Prospérine. J'espère...

—Y a-t-il du cognac dans la maison? interrompis-je.

—Oui, Mlle Marita, il y en a une bouteille dans le buffet de la salle à déjeuner; je vais aller la chercher.

Bien vite, j'eus préparé un verre de cognac et d'eau chaude, que je montai offrir à Mme Duverney.

—O Marita, que j'ai froid! dit ma bonne vieille amie, lorsque j'entrai dans sa chambre.

—Voici qui va vous réchauffer, Mme Duverney, répondis-je en lui présentant le verre de cognac. Buvez-le, je vous prie.

—Qu'est-ce? fit-elle.

—Ce n'est que du cognac et de l'eau

chaude. S'il vous plaît le boire tandis qu'il est bien chaud!

Elle but le contenu du verre presque d'un trait.

—Merci, Marita chérie, dit-elle ensuite.

—Prospérine est à faire chauffer de l'eau, dans le moment, Mme Duverney, repris-je. Une bouteille d'eau chaude à vos pieds et bientôt, je le prédis, vous vous plaindrez que vous avez trop chaud, ajoutai-je en souriant, quoique je fusse fort inquiète.

Mais rien ne semblait chasser le froid de ce système de cette pauvre Mme Duverney! Elle eut de continuels frissons, et vers les cinq heures de l'après-midi, je croiqu'elle faisait de la température; je devins très-effrayée.

—Me permettez-vous d'envoyer chercher le médecin, Mme Duverney? demandai-je.

—Le médecin?... Mais, pas du tout! Pourquoi le médecin, je te le demande, Marita? Je ne suis pas malade réellement!

Hélas, quant à moi, je savais qu'elle était bien malade! Mais, cette pauvre vieille était quelque peu préjugé contre les médecins; elle paraissait croire que rien que le fait d'en faire venir un, cela voulait dire qu'on était peut-être dangereusement malade.

Mais à sept heures, Mme Duverney eut un peu de délire et sa température monta d'une façon alarmante. Alors, je pris sur moi d'envoyer Zeus à la recherche du médecin de famille, le docteur Foret.

Lorsque le médecin fut arrivé et qu'il eut examiné sa cliente, il hocha la tête d'une manière peu rassurante et il eut l'air très grave. Le médecin et sa femme étaient de bon amis de Mme Duverney; de fait, les seuls qui fussent reçus intimement aux *Pelouses-d'Emeraude*.

—Mlle Marita, me dit-il, lorsque j'allai le reconduire à la porte, au moment de son départ, Mme Duverney est bien malade... très malade même.

—Mais, Docteur, m'écriai-je, elle était en parfaite santé hier... ce matin, je devrais dire!

—Oui, je comprends bien... Seulement, je crains fort qu'elle ait pris... son coup de mort, à l'église, ce matin.

—Son coup de mort, dites-vous?... Oh! Docteur Foret, sûrement, sûrement, vous exagérez! Ma bonne amie ne peut pas

re aussi malade que vous venez de me le dire entendre! Et j'éclatai en sanglots.

—Ne pleurez pas ainsi, Mlle Marita, fit le médecin. Il vous faut être forte et courageuse, car cette pauvre Mme Duverney a besoin de soins dévoués et constants, dans l'état où elle est... Ne la laissez pas seule pour un instant... Tout de même, ayons confiance au Grand Médecin; Il peut tout...

—O ciel! Si je perdais ma bonne vieille amie... sanglotai-je.

—Je vais vous dire l'exacte vérité, chère Mlle Marita, interrompit le Docteur Foret; n'est-ce que juste que vous sachiez à quoi vous en tenir... à quoi vous attendre peut-être... Mme Duverney a une forte, très forte attaque de l'influenza. Or, son cœur est faible; elle souffre d'une sorte d'asthme cardiaque, depuis plusieurs années... Si j'étais à votre place, j'écrirais à Philippe ce soir même et je le mettrais au courant de ce qui se passe ici.

—Mme Duverney a été une vraie mère pour moi, Docteur Foret, dis-je en pleurant.

—Je ferai de mon mieux pour la guérir, vous le pensez bien, chère enfant! Et je compte beaucoup sur votre aide... Suivez fidèlement et ponctuellement mes instructions... Que Zeus aille immédiatement à la pharmacie faire remplir les prescriptions que j'ai laissées sur la table de la bibliothèque, tout à l'heure. Je reviendrai demain matin.

—Oui, n'est-ce pas, Docteur?

—Je n'y manquerai pas. Au revoir, Mlle Marita... et n'oubliez pas d'écrire à Philippe, dès ce soir!

Donc, avant de remonter dans la chambre de Mme Duverney, où Prospérine faisait la garde à ma place, j'écrivis à M. Philippe Duverney une lettre qui, plus d'une fois, fut arrosée de mes larmes.

XIII

INQUIETUDES

Mme Duverney passa une assez bonne nuit.

Le lendemain, il me sembla qu'elle allait mieux beaucoup mieux même; mais le Docteur Foret n'était certes pas de mon opinion, car, au moment de partir, après sa visite, ce matin-là, il me demanda presque brusquement:

—Avez-vous écrit à Philippe, Mlle Marita?

—Oui, Docteur, j'ai écrit à M. Philippe. Il devrait recevoir ma lettre vers midi, car Zeus l'a mise à la poste avant la collection de neuf heures, hier soir.

—Très bien, répondit le médecin, l'air soucieux. Croyez-le, chère enfant reprit-il, il vaudrait mieux que Philippe fut ici... dans le moment!

—Vous ne pensez pas, Docteur, que Mme Duverney est plus mal, ce matin? Elle paraît beaucoup mieux qu'hier, il me semble.

—Mieux?... Non, pauvre enfant; elle est infiniment pire.

C'était là une terrible nouvelle... Mme Duverney plus malade!... Mon cœur sembla cesser de battre soudain... Allais-je perdre ma bonne vieille amie?... N'étais-je pas l'être le plus malchanceux de la terre; ou bien, peut-être que je portais malheur à ceux que j'aimais et qui m'aimaient en retour, puisque je les voyais sous mes yeux, décliner, puis mourir?... Ma mère d'abord était morte très jeune, me laissant orpheline à l'âge de douze ans... Puis, c'avait été tante Marguerite... et maintenant, c'était Mme Duverney!

Oh! Comme il me tardait de voir Philippe arriver! Si je l'avais osé, je lui aurais envoyé une dépêche; mais je n'osais pas... Une dépêche est une triste chose à recevoir (quand elle contient de mauvaises nouvelles, s'entend) Non, il me fallait suivre le conseil du Docteur Foret; il m'avait dit d'écrire, non pas de télégraphier.

Mme Duverney, ainsi que je le disais plus haut, ne me paraissait pas rempirer. Elle passa une bonne journée et une nuit paisible. Tout de même, lorsque le médecin revint, le lendemain, je cherchai en vain une expression rassurante sur son visage.

Ce soir-là, une lettre de Philippe arriva; elle était adressée à Mme Duverney et non à moi, ce qui me causa une grande déception.

—Voici une lettre pour vous, Mme Duverney, dis-je à la malade. Elle vient de Philippe; je reconnais son écriture.

—Une lettre de Philippe! Oh! Lis-la moi, Marita, vite!

—Certainement, chère bonne amie!

La lettre était, je le compris immédiatement, une réponse indirecte à la mienne, car, quoique Philippe ne faisait aucune al-

lusion à la maladie de sa tante, il y annonçait son arrivée aux *Pelouses-d'Émeraude* pour le lendemain.

—Imaginez-vous, chère tante Charlotte, écrivait-il, qu'on m'a offert toute une semaine de congé que je me propose d'aller passer avec vous... si vous voulez bien me recevoir et que vous êtes sûre que je ne serai pas de trop. Je ne puis pas attendre votre réponse; mais j'arriverai aux *Pelouses-d'Émeraude* mercredi soir probablement, le plus tard. Ainsi donc, au revoir!

Espérant vous trouver en excellente santé, ainsi que Mlle Marita, veuillez me croire toujours,

Votre neveu tout dévoué et aimant,
Philippe."

Philippe va venir nous rendre visite! Penses-y, Marita! s'écria Mme Duverney après que je lui eus lu la lettre de son neveu. On lui a donné huit jours de congé et vient les passer avec nous! Demain, il sera ici!

—Je suis si contente, chère Mme Duverney! répondis-je. Je sais comme vous serez heureuse de le revoir!

—Cher Philippe! soupira ma pauvre vieille amie.

—Je vais m'occuper de faire préparer sa chambre; je verrai à ce que tout soit fait comme si vous pouviez y voir vous-même, lui dis-je.

—Je sais que je puis me fier à toi, chère enfant, répondit Mme Duverney. Quelle vraie bénédiction que de t'avoir avec moi, Marita!

Mes yeux se remplirent de larmes; Mme Duverney m'était si chère, et peut-être... peut-être qu'elle allait m'être enlevée!...

—Marita, me dit-elle soudain, je veux te demander une question... et je désire que tu y répondes franchement... Le feras-tu?

—Mais! Certainement, Mme Duverney! répondis-je. Qu'est-ce que c'est que vous désirez savoir?

—C'est ceci... Souviens-toi! Tu as promis de me répondre la vérité, l'entière et franche vérité!

—Oui, oui, c'est entendu!

—Marita, fit-elle alors, dis-moi, dis, Philippe, mon neveu chéri... l'aimes-tu?

Combien j'avais été loin de m'attendre à pareille question!... Je me sentis rougir... Cependant, sans hésiter un ins-

tant, je répondis, quoique d'une voix tremblante d'émotion:

—Oui, Mme Duverney, je... je l'aime... Philippe.

—J'en suis bien contente, Marita, ou bien contente!... Philippe, de son côté t'aime beaucoup, je sais, car il me l'a dit lors de son séjour ici... Je voudrais... Je voudrais...

Mais la pauvre vieille dame s'endormit avant d'avoir terminé sa phrase... J'imaginai, cependant, ce qu'elle avait voulu dire... Mais, je me proposai bien de ne pas être aussi... naïve, cette fois: l'expérience m'avait démontrée qu'il ne faut pas juger des sentiments d'autrui par les siens propres... Ne m'étais-je pas fait illusion à propos des sentiments de mon cousin Arthur à mon égard? N'avais-je pas pris pour de l'amour ce qui n'était que de l'amitié? Et n'avais-je pas assez souffert de mon erreur?...

—Cette bonne Mme Duverney! pensai-je, en me penchant sur elle pour lui donner un affectueux baiser. Non seulement elle m'avait donné un chez moi et me traitait comme si j'eusse été sa propre fille; elle eut voulu, en plus, me voir épouser son neveu qui lui était si cher!

Mme Duverney passa une bonne nuit mais le lendemain matin elle paraissait plus faible. Elle se plaignit, à plus d'une reprise, de fortes palpitations de cœur, de bourdonnements dans les oreilles et de douleurs dans les poumons et dans le côté.

Quand le médecin vint faire sa visite vers dix heures de l'avant-midi, je ne le reconduisis pas à la porte, ne pouvant laisser seule la malade, donc, je n'eus pas l'occasion de lui entendre exprimer son opinion sur l'état de sa cliente.

Une demi heure à peu près après le départ du docteur Foret, lorsque je sonnai Prospérine pour lui dire d'apporter un bol de bouillon chaud, je vis qu'elle avait les yeux très rouges; elle avait pleuré.

—Qu'y a-t-il donc, Prospérine? demandai-je, en suivant la servante dans le corridor.

—O Mlle Marita, répondit-elle, le médecin... il dit que ma chère bonne maîtresse affaiblit d'instant en instant presque; il la trouve très gravement malade; de fait, il est très inquiet à son sujet.

—O ciel! m'écriai-je. Mais, Dieu merci,

Philippe arrivera aujourd'hui; je l'attends cet après-midi.

—Oui, Dieu merci pour cela, Mlle Marita! s'exclama Prospérine. Nous avons besoin de lui ici, c'est certain!

A trois heures de l'après-midi, j'entendis pas de Philippe dans le corridor, en bas. J'étais véritablement à bout de mes nerfs et le soulagement que j'éprouvai en constatant qu'il était arrivé fut si grand, que je déboulai littéralement tout le long de l'escalier et me jetant dans les bras du neveu de Mme Duverney, je lui dis en sanglotant:

—Philippe! Philippe! Ah! Vous voilà enfin! Que Dieu en soit béni!

XIV

LE HURLEMENT DE LA MORT

Lorsque Philippe descendit dans la salle à déjeuner, à six heures, où je l'attendais pour souper, Prospérine ayant été préposée à la garde de la malade, pour le moment, le visage du jeune homme était infiniment triste.

—Pauvre tante Charlotte! fit-il, en se mettant à table. Elle est bien bien changée!

—Changée! m'écriai-je. Mais, il me semble qu'elle est comme d'habitude; qu'elle n'est pas changée du tout, je veux dire!

—C'est parce que vous avez été avec elle continuellement, depuis qu'elle est malade, chère Mlle Marita, répondit Philippe; vous ne voyez pas le changement comme je le vois, moi.

—Croyez-vous?... Croyez-vous vraiment que Mme Duverney est dangereusement malade? demandai-je d'une voix tremblante.

—Oui, elle est dangereusement malade, pour le sûr, et je suis content que le Docteur Foret ait eu l'idée de me faire venir ici, Mlle Marita... Je le crains, cette pauvre tante Charlotte n'est plus pour bien longtemps avec nous maintenant...

—Vous voulez dire?... Vous voulez dire qu'elle... qu'elle va mourir? criai-je presque. Impossible!

—Je le crains... Le docteur Foret vous a-t-il que le coeur de notre pauvre malade est faible? demanda Philippe.

—Oui, il me l'a dit; mais...

—Alors, s'il vous l'a dit... commença-t-il.

La porte de la salle à déjeuner venait de s'ouvrir doucement et le docteur entra nous trouver.

—Ainsi, te voilà arrivé, Philippe, hein? dit-il. C'est un soulagement pour tout le monde de t'avoir ici, mon garçon!... Ta tante est bien malade, très gravement malade...

—Mon Dieu! Mon Dieu! sanglotai-je.

—Ne pleurez pas ainsi, Mlle Marita, continua le médecin. Nous sommes tous entre les mains de Dieu, vous le savez; Il peut accomplir un miracle, s'il le veut. Mme Duverney...

—Un miracle! m'écriai-je. Vous voulez dire...

—Seul un miracle peut sauver Mme Duverney maintenant... Ses poumons sont légèrement congestionnés, ce soir, et je crains beaucoup pour le coeur...

—Oh! Que c'est affreux! pleurai-je.

—Quoique Mme Duverney aurait besoin de tranquillité et de repos, reprit le docteur Foret, elle ne doit pas être contrariée; donc, si elle désire que vous passiez la veillée avec elle, dans sa chambre, il vous faudra céder à son désir... Seulement, ne la laissez pas trop parler, si vous pouvez l'en empêcher; dans l'état où elle est, elle peut se fatiguer facilement.

—Nous ferons pour le mieux, Docteur, répondit Philippe.

—Je reviendrai demain matin, dit le médecin en se dirigeant vers la porte. Inutile de vous le dire, faites-moi demander à n'importe quelle heure, s'il y a lieu.

Nous passâmes la veillée dans la chambre de la malade, Philippe et moi. La bonne vieille dame, mi-assise dans son lit, parla et parla beaucoup; de plus elle prenait un grand intérêt à notre conversation. Je me souvins, plus tard, de tous les incidents de cette veillée; comme Mme Duverney aimait à rappeler à son neveu les petits événements de sa jeunesse, à lui, Philippe.

—Philippe, disait-elle, raconte donc à Marita l'histoire des pommettes; c'était si comique!

Et Philippe de me raconter l'histoire en question.

—Oh! Philippe, as-tu raconté aussi à Marita l'incident du cerf-volant que Zeus t'avait fabriqué, certain jour? Tu te sou-

viens comme nous avions ri; le cerf-volant était trop lourd pour s'élever au vent.

—Maintenant, tante Charlotte, dit Philippe, lorsqu'il eut raconté l'incident en question, vous savez qu'il est neuf heures et demie!

—Neuf heures et demie! Déjà!

—Mais, oui, chère Mme Duverney! fis-je. Le docteur Foret serait bien mécontent s'il savait que nous vous avons fait veiller si tard... Vous allez prendre vos remèdes maintenant, n'est-ce pas?

—Et vous dormirez ensuite, tante Charlotte, ajouta Philippe.

—C'est bon! C'est bon! répondit Mme Duverney en souriant. Je présume que je vais être obligée d'obéir.

—Bonne nuit, chère tante, dit Philippe, en lui donnant un baiser. J'espère que vous dormirez bien.

—Bonne nuit, Philippe... répondit-elle. O Philippe, reprit-elle, comme tu as toujours été gentil et bon pour moi! Que Dieu te bénisse, cher, cher enfant!

—Que Dieu vous garde et vous bénisse, bonne tante Charlotte! murmura Philippe, et je vis des larmes dans ses yeux.

Aussitôt que Philippe eut quitté la chambre, j'administrai à Mme Duverney ses remèdes, puis, ayant arrangé ses oreillers le plus confortablement possible, je l'embrassai et lui souhaitai une bonne nuit.

—Marita, me dit-elle, tu es comme ma vraie fille et ton dévouement envers moi me touche excessivement. Merci, chère enfant, pour tous les soins que tu n'as cessé de me prodiguer, depuis que tu es avec moi!

—Chère bonne Mme Duverney! m'écriai-je. Ne serais-je pas un monstre d'ingratitude si je ne faisais pas tout mon possible pour vous?

—Marita, reprit-elle, Philippe dit que tu es un vrai trésor... et c'est bien vrai! Si, un jour, je vous voyais mariés l'un à l'autre, je serais la femme la plus heureuse de la terre.

Je couchais sur un canapé, dans la chambre de Mme Duverney, depuis que celle-ci était malade. Comme je n'aimais pas rester seule avec elle, vu qu'elle était si mal que je pouvais avoir besoin de secours à un moment donné, Prospérine couchait sur un autre canapé, dans le corridor, tout près de la chambre, et Zeus occupait l'une des chambres d'amis, sur le même corridor.

Bravo, le grand Terre-Neuve, couchait

parterre, sur un tapis, au pied du lit. Mme Duverney, et c'est là qu'il avait tous ces jours passé ses nuits, depuis le jour où Philippe l'avait trouvé, dans le hangar, il avait deux ans.

Ce soir-là Philippe était aux *Pelouses d'Emeraude*; je l'entendais aller et venir dans sa chambre à coucher, et quel soulagement pour moi de pouvoir me dire qu'il était là, tout près, pour le cas où nous aurions besoin de lui! Ma responsabilité avait été si grande depuis que Mme Duverney était tombée malade! J'étais content de placer cette responsabilité sur de fortes épaules que les miennes.

En posant la tête sur mon oreiller, m'endormis. Le fait est que j'étais épuisé de fatigue et d'inquiétude.

Je dormis profondément, jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle je me réveillai en sursaut.

Qu'est-ce qui m'avait éveillée si brusquement?... Je m'assis sur mon canapé et j'écoutai... Je n'entendis pas un son, excepté le tic tac de l'horloge dans le corridor, en bas... Puis, deux heures sonnèrent...

Je me couchai... et je commençais à me rendormir quand, encore une fois, je fus éveillée... Cette fois, cependant, j'e compris la raison: Bravo hurlait lamentablement. C'était le hurlement le plus horrible que j'eusse jamais entendu de ma vie, et, sans que je m'en rendisse compte tout à fait, je sentis mon sang se glacer dans mes veines.

—Bravo! criai-je. Cesse de hurler ainsi! Cesse, à l'instant!

Mais le chien se mit à hurler de nouveau plus fort, plus longuement... Ce hurlement, dans la nuit, c'était lugubre et cela produisait un étrange effet...

Je me levai d'un bond et j'allai trouver Prospérine, avec l'intention de l'éveiller, mais celle-ci était assise sur son canapé, les yeux lui sortaient presque de la tête et son visage était blanc comme de la chaux. Comme j'approchais d'elle, je l'entendis murmurer, en indiquant le chien:

—C'est le hurlement de la mort!...

Philippe arriva dans le corridor.

—O M. Philippe! m'écriai-je. S'il vous plaît descendre Bravo dans la cuisine! Il a fait tant de bruit, qu'il finira par éveiller Mme Duverney.

—Bravo... il hurle la mort, répéta Prospérine, dont les dents claquaient.

—Oh! Taisez-vous donc, Prospérine! dit Philippe, impatienté. Ne soyez pas si sotté, in!

—Mais, M. Philippe, persista Prospérine, est-ce pas singulier que Mme Duverney continue à... dormir, avec tout ce bruit que fait le chien?

Car le chien continuait à hurler tout le temps.

—C'est... c'est singulier, en effet! balbutia Philippe.

Il s'empara de la lampe, qui brûlait toujours dans le corridor, chaque nuit, et il s'achemina vers le lit de Mme Duverney...

Le vis se pencha sur sa tante, une fois, deux fois... puis fit un mouvement de surprise... Il posa sa main sur le cœur

de la malade, sur son front... après quoi, il s'en vint directement vers nous... Son visage était blanc comme de la cire.

—Qu'y... Qu'y a-t-il? criai-je. Mes dents claquaient, à moi aussi.

—Hélas, Mlle Marita! me répondit-il, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

—Qu'est-ce? Qu'est-ce? demandai-je. Mme Duverney?...

—Pauvre tante Charlotte!... Elle est morte!

Je me sentis le cerveau vide soudain et il me sembla qu'une vague froide venait de passer sur mon cœur... Mme Duverney était morte!...

N'était-ce pas étrange, très étrange que je portasse malheur à ceux qui m'étaient chers?... Ma mère d'abord puis tante Marguerite... puis Mme Duverney...

Cette bonne Mme Duverney qui, il y avait quelques heures à peine, m'avait dit des choses si affectueuses... Elle aussi, elle était morte!

Tout à coup, j'eus la sensation que le plancher basculait sous mes pieds... Je vis les plafonds et les murs vaciller... ils allaient s'effondrer et m'écraser sous leurs poids!...

J'entendis le son de mille cloches... puis, un précipice sembla s'ouvrir devant moi et je sentis que j'allais y tomber...

—Philippe! Philippe! m'écriai-je.

—Mlle Marita... Elle s'est évanouie! dit la voix de Prospérine.

Je fus saisie dans des bras forts et vigoureux et une autre voix murmura tout près de mon oreille:

—Pauvre petite Marita! Pauvre chère enfant!

Puis je n'eus plus connaissance de rien... excepté d'une chose: Bravo, le grand Terre-Neuve, continuait à hurler la mort...

XV

MES BONS AMIS

Je m'éveillai comme d'un cauchemar et je m'aperçus que j'étais couchée dans mon lit et que Prospérine était debout près d'une table, dans ma chambre, en train de verser un liquide jaunâtre dans un verre à vin.

—Prospérine! appelai-je.

Elle se retourna vivement et elle eut une exclamation étonnée.

—Mlle Marita! s'écria-t-elle. O Mlle Marita!... Ainsi, vous vous sentez mieux maintenant?

—Mais, oui!... Ai-je été malade, Prospérine?

Soudain, la mémoire me revint et je fondis en sanglots.

—Allons! Allons, Mlle Marita! fit Prospérine. Je vous en prie, ne pleurez pas.

—Mme Duverney! pleurai-je. Elle est morte, n'est-ce pas, ma bonne vieille amie?... Je ne l'ai pas rêvé?

—Hélas! oui, Mlle Marita. Ma pauvre bonne maîtresse n'est plus!

—Prospérine, criai-je, il faut que je me lève! Il faut que je la revoie! Je veux jeter un dernier regard sur son cher visage! Aidez-moi à me lever!

—Mais... Mlle Marita!... Vous dites que... que vous... vous désirez revoir Mme Duverney! s'exclama Prospérine en jetant sur moi un regard étrange. Ciel! O ciel!

—Qu'est-ce qu'il y a, Prospérine? demandai-je. N'est-ce pas bien naturel que je désire la revoir et dire une prière sur sa dépouille mortelle, quand elle a été une vraie mère pour moi?... Aidez-moi à me lever et à m'habiller, je vous prie!

—Vraiment, Mlle Marita, me répondit la servante, comme si elle venait de constater certain fait qui l'eut beaucoup surprise et embarrassée, vraiment, je ne saurais prendre la responsabilité de vous laisser quitter votre lit... Attendez l'arrivée du médecin; s'il dit que vous êtes assez forte

pour vous lever, je vous y aiderai de grand coeur.

—Le médecin? demandai-je, étonnée. Le médecin a-t-il été appelé, pour un simple évanouissement?

—Un simple évanouissement... murmura la servante. Bien, Mlle Marita, continua-t-elle, voulez-vous, s'il vous plait, prendre ces remèdes?... Aussitôt que le médecin sera arrivé...

J'ouvris la bouche pour demander si le médecin était déjà venu. Il avait dû venir, puisqu'il avait prescrit des remèdes pour moi... Mais j'étais si faible que je me contentai d'avalier la potion que m'offrait Prospérine, et presque aussitôt, je m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, la lampe était allumée dans ma chambre et le docteur Foret était debout près de mon lit.

—Eh! bien, ma chère enfant, me demanda-t-il, vous vous sentez mieux, n'est-ce pas?

—Oui, Docteur, je me sens mieux... et je désire me lever. Je veux tant revoir Mme Duverney! sanglotai-je. Je vous en prie, laissez-moi me rendre au salon, où on a dû l'exposer!

—Pas ce soir, Mlle Marita, pas ce soir! Soyez raisonnable et demain matin, si vous vous sentez plus forte, nous verrons ce que nous pourrons faire. En attendant, voici des remèdes que...

—Des remèdes?... Je ne fais que cela prendre des remèdes! dis-je d'un ton impatienté.

—Mais, Docteur, repris-je, sûrement, vous ne permettriez pas qu'on portât en terre ma chère bonne amie, la meilleure amie que j'aie eue en ce monde, sans que je puisse revoir son cher visage! Il faut que je la voie, il le faut!... Philippe je désire lui parler sans retard!

—Philippe est sorti, pour le moment, Mlle Marita, répondit le médecin. Ne voulez-vous pas être raisonnable, pauvre enfant; c'est pour votre bien que je parle, croyez-moi... Vous êtes trop malade pour quitter votre lit ce soir; si vous ne me croyez pas, essayez de vous lever et constatez par vous-même, votre grande faiblesse.

J'essayai de me lever. Oh! comme j'essayai; mais j'avais la tête lourde comme du plomb, me semblait-il, et mes jambes ne

pouvaient me supporter. Je retombai sur mes oreillers, à moitié évanouie.

Encore une fois, on m'administra des remèdes et je m'endormis, pour ne m'éveiller que le lendemain matin. En ouvrant les yeux, j'aperçus Mme Foret assise près du foyer de ma chambre, dans lequel brûlait un feu clair.

—Ma chérie, demanda Mme Foret en me donnant un baiser, comment vous portez-vous ce matin?

—Mieux, beaucoup mieux, je vous remercie, Mme Foret, quoique je me sente encore très faible.

—Vous allez regagner vos forces promptement maintenant, me dit Mme Foret avec un sourire encourageant.

—Oui, n'est-ce pas? fis-je.

—J'en suis certaine; mon mari m'assure que vous allez bien. Cependant, il faut être très obéissante et suivre fidèlement les conseils du médecin.

—O Mme Foret, m'écriai-je, vous me permettez de me lever, n'est-ce pas; vous m'aidez surtout?... Je veux me rendre au salon; il faut que je revoie une dernière fois ma bonne amie Mme Duverney!

—Chère, chère Marita, répondit Mme Foret d'une voix qui tremblait légèrement, ne comprenez-vous pas que vous avez été très malade?...

—Je sais! Je sais! J'ai perdu connaissance hier matin, quand M. Philippe m'a annoncé que Mme Duverney était morte... Mais un évanouissement n'est pas une grave maladie, ni une maladie éternelle... Je veux me lever! Il faut que je la revoie encore une fois! Oh! aidez-moi, chère Mme Foret!

—Enfant, me répondit-elle d'un ton grave, il faut que je vous fasse comprendre... Attendez-vous d'être très surprise et peut-être aussi fort peinée...

—Qu'est-ce donc? demandai-je, étonnée.

—Eh! bien, Marita, vous avez été joliment malade, vous savez! Vous avez eu une attaque, assez légère cependant, de congestion du cerveau...

—Une attaque... de quoi?... De congestion du cerveau? criai-je.

—Oui, Marita, et vous ne vous êtes pas levée de votre lit, où Philippe vous a transportée, après le décès de Mme Duverney depuis dix jours.

—Dix jours, dites-vous! Mais... alors...

Mme Duverney...

—Elle a été portée en terre il y a huit jours, chère enfant.

J'eus une terrible crise de larmes; mais Mme Foret fut la bonté et la patience même et elle parvint à me calmer enfin.

—Où est Philippe? demandai-je soudain.

—Philippe est retourné à son ouvrage, Marita chérie, répondit Mme Foret. Mais il sera ici demain et il restera jusqu'à dimanche soir.

Cette nouvelle eut pour effet de me consoler un peu.

—Maintenant, il faut que je retourne chez moi, reprit Mme Foret; mais quelqu'un viendra me remplacer auprès de vous, ma chérie... quelqu'un qu'il vous fera plaisir de voir, j'en suis sûre.

Il y avait à peu près cinq minutes que Mme Foret était partie, lorsque s'ouvrit la porte de chambre et quelqu'un entra... quelqu'un que je ne m'étais certainement pas attendue à voir aux *Pelouses-d'Emeraude*.

—Mlle Brasier! m'écriai-je.

—Oui, c'est moi, Mlle Marita, dit la vieille demoiselle en souriant, et voilà plus d'une semaine que je suis ici.

—Je... je ne comprends pas, balbutiai-je; mais je suis, oh! si heureuse de vous revoir, chère Mlle Brasier!

—Je vais vous expliquer ma présence ici, Mlle Marita, fit Mlle Brasier, en s'assurant à la tête de mon lit. Lorsque vous êtes tombée malade, M. Duverney écrivit immédiatement à votre cousin Arthur, lui demandant d'envoyer Yvonne, sa femme, pour vous soigner... Or, vous savez qu'Yvonne a une petite fille de trois semaines; elle ne pouvait, conséquemment, faire le voyage. Donc, M. Tudor vint chez moi et me demanda de partir immédiatement pour les *Pelouses-d'Emeraude*; il me donna même l'argent nécessaire pour l'achat de mon billet, et alors, je m'en vins ici sans retard...

—Et... Mlle Agathe?...

—Agathe, la pauvre enfant... elle est morte, Mlle Marita!

—Morte?... Ah! Pauvre, pauvre Mlle Agathe!... Dites-moi, Mlle Brasier, a-t-elle beaucoup souffert avant de mourir?

—Non, chère enfant. Elle est morte dou-

cement et paisiblement; elle s'est tout simplement endormie... pour ne plus s'éveiller; voilà qui me console en quelque sorte de la perte de ma soeur, que j'aimais tant.

—Dieu merci, elle n'a pas souffert! m'écriai-je.

—J'arrivais des funérailles de ma soeur, continua Mlle Brasier, lorsque votre cousin Arthur arriva chez moi... Je n'avais plus rien qui me retint à la maison; je partis donc immédiatement, et j'ai été ici depuis lors.

—Je suis si heureuse que vous soyez avec moi! fis-je.

—Merci de ces bonnes paroles, Mlle Marita! répondit-elle.

—On vous a dit peut-être, quelle bonne amie j'ai perdue en la personne de Mme Duverney? demandai-je.

—Oui! Oui! Bien sûr, on me l'a dit!

—Elle a été une vraie mère pour moi, ajoutai-je en pleurant.

—Allons! Allons, Mlle Marita, vous ne devez pas penser à d'attristantes choses; le médecin l'a expressément défendu, dit dit Mlle Brasier. Il vous faut guérir le plus tôt possible; nous avons tous été si inquiets à votre sujet... M. Duverney... nous lui envoyons une dépêche chaque matin, lui donnant de vos nouvelles; c'est lui qui l'exige.

Je me sentis fort touché de cette marque de considération de la part de M. Philippe.

—Je vous promets de guérir le plus tôt possible, Mlle Brasier, répondis-je en souriant.

—Alors, je le prédis, ce soir peut-être, vous pourrez vous asseoir sur votre lit, pour quelques instants.

—Vous le croyez vraiment? fis-je.

—Bien sûr que je le crois, Mlle Marita! J'ose ajouter que, demain, probablement, nous pourrions vous installer dans un fauteuil.

La prédiction de Mlle Brasier s'accomplit; ce soir-là, je pus rester assise dans mon lit pour un quart d'heure, et le lendemain, lorsque Philippe arriva, je pus le recevoir, installée dans un fauteuil. Puis, lorsqu'il revint aux *Pelouses-d'Emeraude*, deux semaines plus tard, j'étais devenue une "intéressante convalescente".

XVI

MADAME PHILIPPE DUVERNEY

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le décès de Mme Duverney et j'étais encore aux Pelouses-d'Emeraude.

Aussitôt que j'eus recouvert ma santé et mes forces, j'avais eu une longue conversation avec Mlle Brasier. Je lui avais dit entr'autres choses, que j'allais reprendre mon métier; celui d'encadreuse d'images et de portraits. Je louerais, lui avais-je dit, une maisonnette, à J... Mlle Brasier allait apprendre à encadrer des images, elle aussi, et elle m'avait promis de m'aider; à nous deux, nous gagnerions notre vie convenablement; car, nécessairement, nous ne nous quitterions plus, elle et moi.

J'étais fermement convaincue de pouvoir gagner ma vie facilement à J... et j'aimais trop l'endroit pour vouloir en partir.

Un samedi après-midi, un mois à peu près après la mort de Mme Duverney, Philippe était arrivé aux Pelouses-d'Emeraude, sans s'être annoncé, et avec l'intention d'y passer le reste du samedi et la journée du dimanche. Nous étions enchantées de le voir, Mlle Brasier et moi.

Après le souper, nous nous retirâmes dans la bibliothèque tous trois; je veux dire Mlle Brasier, Philippe et moi.

Vers les huit heures arrivèrent le Docteur et Mme Foret, et quoique ce ne fut pas chose inouïe que de les avoir à veiller aux Pelouses-d'Emeraude, même depuis le décès de Mme Duverney, pour une raison ou pour une autre, je me dis qu'ils étaient venus parce qu'ils avaient été invités... par Philippe; ça ne pouvait être que par lui.

Maintenant, je n'avais pas encore eu l'occasion de faire part de mes projets à Philippe. Je m'étais proposée, plus d'une fois, de lui écrire à ce sujet, mais j'avais négligé de le faire.

Ce soir donc dont je parle, le médecin et sa femme s'étant enquis de ma santé, je profitai de cette chance pour leur faire connaître mes plans.

—Je me porte à merveille, merci, répondis-je; de fait, ma santé est si bonne maintenant que je vais commencer à me chercher une maison dans les environs. Je vais

travailler à mon métier et je veux m'y mettre le plus tôt possible.

—Vraiment! s'écria le Docteur Foret.

—Ma chère Marita, interposa Mme Foret, vous ne trouverez pas facilement à louer une maison à J... pas à cette saison, moins.

—Et pourquoi quitter les Pelouses-d'Emeraude, Mlle Marita? demanda Philippe.

—Parce que... Parce que... balbutia je.

—Je continuerais à rester ici, si j'étais vous, Marita, fit Mme Foret.

—Mais, Mme Foret, les gens parleront ils diront...

—Parleront?... Pas la miette, ma chère enfant! dit le médecin.

—Les Pelouses-d'Emeraude n'ont jamais servi de pénates à Philippe, vous savez, Marita, acheva Mme Foret. Il est vrai qu'il a hérité de la propriété de sa tante, mais comme il ne demeure pas ici, qu'il n'y vient que très rarement, et seulement passant, quand il vient, il ne peut y avoir aucun commérage concernant votre séjour ici... au moins jusqu'au printemps prochain.

Je jetai un regard sur Mlle Brasier; vis qu'elle avait les yeux baissés et qu'elle était très pâle. Je compris pourquoi: je me remettais à travailler de mon métier, je lui assurerais un chez elle permanent, tandis que, si je continuais à demeurer aux Pelouses-d'Emeraude, elle serait probablement obligée de me quitter, de chercher un gîte ailleurs.

—Mlle Maria, implora Philippe, je vous en prie, continuez à demeurer ici... au moins jusqu'au printemps, comme vous l'avez suggéré Mme Foret!

—C'est vraiment impossible! répondis-je.

—Mais, pourquoi est-ce impossible?

—Parce que... Oh! à quoi sert de discuter plus longtemps sur ce sujet, M. Philippe? m'écriai-je. Vous n'en pouvez douter, mon coeur se brise à la pensée de quitter les Pelouses-d'Emeraude; mais il le faut!

—Non! Non, il ne le faut pas! dit Philippe. Ecoutez, Mlle Marita, ce n'est pas comme si vous alliez demeurer seule ici avec les domestiques, vous comprenez; car, ajouta-t-il, en se tournant vers Mlle Brasier, j'espère que Mlle Brasier continuera à faire son chez elle ici avec vous.

—Très bien alors! acquiesçai-je en sou-
 nt. Puisque vous m'offrez si généreuse-
 ent de continuer à demeurer aux *Pelou-*
s-d'Emeraude, M. Philippe; puisque le
 ctteur et Mme Foret approuvent l'idée;
 isque aussi, je ne dois pas être séparée
 Mlle Brasier, je ne demande pas mieux
 e de me rendre à vos désirs, à vos con-
 s, à tous. Je ne commencerai pas même
 e chercher une maison: j'attendrai au
 ois de mars pour ce faire.

Donc, nous continuâmes à demeurer aux
Pelouses-d'Emeraude, Mlle Brasier et moi.
 Mme Duverney, ma chère bonne vieille
 nie, me manquait à chaque instant et mon
 us grand bonheur consistait à parler
 elle à ma compagne.

Mlle Brasier et moi nous nous entendions
 merveille. On ne pouvait pas s'empêcher
 aimer cette bonne demoiselle, si aimable
 si dévouée. Et puis, je l'avais dit à Phi-
 ppe, cela m'eut brisé le coeur de quitter
 s *Pelouses-d'Emeraude*.

La veille de Noël, je reçus une grande
 isse contenant des jouets et des bonbons
 our mes petits pauvres; c'était le cadeau
 Philippe et, cette année encore, j'aurais
 un bel arbre de Noël.

Lorsque Philippe arriva, la veille de
 Noël, pour passer avec nous ce Jour des
 urs, l'arbre de Noël était *en marche*.
 us de trente enfants étaient présents et
 acun rapporta avec lui des jouets et des
 bonbons en quantité.

Nous ne revîmes pas Philippe avant Pâ-
 ques ensuite. Lorsqu'il partit cette fois-là,
 près avoir passé trois jours avec nous, il
 omit de revenir vers le 15 avril, car nous
 evions déménager dans une autre maison,
 lle Brasier et moi, dans les premiers
 urs de mai.

Mme Foret avait loué une maison pour
 moi, et quoique je n'eusse pas signé de bail
 encore, le Docteur Foret m'avait offert de
 occuper de tous les détails, pour moi.

Le 15 avril, ainsi qu'il l'avait annoncé
 i-même, Philippe arriva aux *Pelouses-*
Emeraude.

Le temps étant idéal, ce jour-là, je me
 romenais sur la terrasse, quand je l'aper-
 is. J'étais toujours si heureuse de le
 voir! En quelques enjambés il m'eut re-
 jointe.

—O Philippe! m'écriai-je, dans ma joie
 de le revoir. Ainsi, vous avez tenu votre

promesse; vous êtes venu nous rendre visi-
 te, et à la date annoncée.

—Oui, Marita, j'ai tenu ma promesse...
 Il n'y avait pas de danger que je l'oublie
 d'ailleurs. Etes-vous contente de me re-
 voir, Marita?

—... Oui, Philippe, murmurai-je.

—Je suis ici... pour y rester, Marita,
 reprit-il gravement.

—Pour y rester? Mais... Les *Pelouses-*
d'Emeraude...

—M'appartiennent... c'est cela que vous
 vouliez dire, n'est-ce pas?

—Certainement!

—Eh! bien, non! Les *Pelouses-d'Eme-*
raude, c'est votre *home*, Marita... mais
 j'aimerais à le partager avec vous.

—Je... Je ne comprends pas, Philippe,
 balbutiai-je.

—Ma bien-aimée, fit-il, voulez-vous de-
 venir ma femme?

—Je... Je...

—Marita, ma chérie, dites oui! Dites que
 nous nous marierons bientôt!

—..... Oui, Philippe..... répondis-je.
 Quant à vous épouser bientôt.....

—Y avez-vous des objections, mon ai-
 mée?

—A cause du décès si récent de Mme
 Duverney...

—Quand sera-ce alors?

—Pas avant le mois de décembre.

—Le mois de décembre! Un siècle à at-
 tendre!

—Ca passera assez vite encore, mon Phi-
 lippe, dis-je en souriant. J'ai mon trousseau
 à préparer, et... et une infinité d'au-
 tres choses à faire. Non, décidément, ça ne
 pourra pas avoir lieu avant décembre.

—Je me soumetts à votre décision, ma
 Marita, répondit-il. Mais, à partir d'au-
 jourd'hui, de cet instant, vous êtes ma chère
 fiancée, ne l'oubliez pas!

—Il est peu probable que je l'oublie, ré-
 pliquai-je avec un sourire ému.

—Fixons la date au 1er décembre alors,
 Marita?

Et je répondis: "oui".

Donc, le 1er décembre suivant, nous nous
 mariâmes, Philippe et moi.

Mlle Brasier restait avec nous, comme
 compagne et surveillante de la maison; son
 avenir était, ainsi, assuré et elle en était
 fort heureuse.

Inutile de le dire, le Docteur Foret n'a-
 vait *pas* loué une maison pour moi, car lui

et sa femme étaient convaincus que je ne quitterais pas les *Pelouses-d'Emeraude*. Sans que je m'en fusse doutée, mes bons amis avaient élaboré des plans pour mon bonheur.

Et, croyez-moi, on eut vainement cherché à J... , ou en aucun autre endroit de la terre, une femme plus heureuse que Mme Philippe Duverney, des *Pelouses-d'Emeraude*!

XVII

UN TELEGRAMME

C'était la veille du cinquième anniversaire de notre mariage.

Philippe était en voyage, mais il arriverait le lendemain et nous avions préparé un grand festin pour célébrer son retour, en même temps que nos noces de fer-blanc. Le Docteur et Mme Foret avaient été invités, ainsi que M. et Mme Beurivage. M. Beurivage était l'avocat de mon mari; il avait été aussi celui de Mme Duverney. Tout s'annonçait donc bien; nous aurions une jolie fête anniversaire.

Ces cinq ans que nous avons passés ensemble Philippe et moi s'étaient écoulés comme un songe, car ils avaient été tout à fait sans le moindre nuage. Oh! comme nous avons été heureux, comme nous l'étions encore!...

Mlle Brasier ne nous avait pas quittés; de fait, elle demeurait toujours avec nous. J'aimais à l'avoir avec moi; d'abord, parce qu'elle était une aimable compagne, possédant une solide instruction et une excellente éducation, et puis, comme je voyageais fort souvent avec mon mari, c'était agréable de retrouver Mlle Brasier à la maison, à notre retour, pour nous souhaiter la bienvenue, et préparer une petite fête, chaque fois, pour notre réception.

Cinq ans mariés!... Cinq ans, c'est long, quand on y songe d'avance; c'est pourtant très court quand on regarde en arrière.

—Vous êtes, je crois, le couple le mieux assorti de la terre! m'avait dit, un jour, Mme Foret.

Et c'était vrai; Philippe était si gai, toujours de si bonne humeur! Quant à moi, j'étais certainement plus sérieuse que mon mari; mais je savais apprécier son aimable caractère, ses charmantes dispositions.

—Demain, à cette heure-ci, Philippe de retour, dis-je soudain à Mlle Brasier. Cher Philippe!

Nous veillions dans la bibliothèque. Brasier était à tricoter; moi, je ne sais rien. Pour une raison ou pour autre je n'étais pas tout à fait "dans assiette" comme ça se dit parfois.

—Mais, oui, Mme Duverney! répondez-ma compagne. Il est huit heures et dix et M. Duverney doit arriver à trois heures, demain après-midi.

—Je voudrais bien être rendue à main! fis-je en souriant.

—Demain viendra; nous y serons rendus maintenant.

—Je voudrais bien être rendue à demain tout de même, insistai-je. Je voudrais Philippe serait ici, avec nous, ce soir! y a si, si longtemps qu'il est parti, me semble-t-il!

—Cinq jours, Mme Duverney, dit Mlle Brasier en souriant. M. Duverney s'est absenté déjà pour beaucoup plus longtemps que cela.

—Oui... Je sais... murmurai-je.

Je savais que les heures allaient s'écouler bien lentement jusqu'au lendemain. Il y avait une raison aussi pour laquelle m'ennuyais tant ce soir-là: j'aurais aimé à accompagner mon mari, mais la température étant si froide, il m'avait conseillé de rester dans notre confortable maison. J'avais, naturellement, suivi son conseil et c'était mieux ainsi, car, en restant chez moi, j'avais pu aider Mlle Brasier dans ses préparatifs du festin d'anniversaire, le lendemain.

Tout de même, j'avais un terrible spleen... Il me sembla, tout à coup, que Philippe était bien, bien loin de moi ce soir... Presqu'inconsciemment, je me mis à compter le nombre de milles qui nous séparaient l'un de l'autre, et je découvris qu'il y en avait plus de deux cents. Qu'il était loin, loin, loin!... Oh! comme il me tardait d'être rendue au lendemain pour le revoir, mon Philippe, sain et sauf aux *Pelouses-d'Emeraude*!...

J'eus comme une vision de son visage souriant... Il me sembla l'entendre me dire de sa voix joyeuse: Eh! bien, Maritima chérie, me voilà de retour! O Philippe! Mon cher, cher bien-aimé!

Soudain, je m'aperçus que des larmes

abondantes et pressées coulaient sur mes joues.

—Mme Duverney! s'écria Mlle Brasier. Vous pleurez?... Qu'y a-t-il, au nom du ciel? Vous sentez-vous malade?

—Non! Non! Je ne suis pas malade... Je pensais à mon mari... Il est si loin de moi, ce soir!...

—Mais, chère Mme Duverney...

—Je sais d'avance ce que vous allez me dire, Mlle Brasier; c'est que mon mari a voyagé continuellement depuis notre mariage et que ses voyages l'ont conduit beaucoup plus loin qu'il ne l'est en ce moment... Cependant... O Mlle Brasier, je donnerais dix ans de ma vie pour voir mon Philippe sain et sauf ici, en ce moment! Et j'éclatai en sanglots.

—Vous êtes fatiguée, me dit ma compagne; vous vous êtes donnée trop de peine pour préparer le festin de demain. Si j'étais vous, j'irais me mettre au lit et j'essayerais de dormir.

—Dormir? m'écriai-je.

—Certainement!... répondit Mlle Brasier. Je me souviens, lorsque j'étais jeune, ajouta-t-elle en souriant, à la veille de quelque joyeux évènement, je me couchais de bonne heure et j'essayais de dormir, afin que les heures passassent le plus vite possible. Suivez mon conseil, chère Mme Duverney; couchez-vous et dormez.

—C'est bien, répondis-je, en me levant.

—Désirez-vous que je vous accompagne à votre chambre?

—Non, merci... Oh! m'exclamai-je, en souriant à travers mes larmes, je crois fermement que je ne permettrai plus à Philippe de s'absenter!... Je voudrais... ah! comme je voudrais le voir arriver!... Si je le voyais, mon mari, entrer dans cette pièce, à ce moment!... Je... Je me demande... si je le reverrai jamais, mon Philippe! sanglotai-je. Est-ce un pressentiment, pensez-vous?... Je me sens si triste, si découragée, si...

—Voyons, voyons, Mlle Marita, fit Mlle Brasier, qui m'appelait par mon petit nom lorsqu'elle était un peu excitée. Je vais vous accompagner à votre chambre et vous mettre au lit, puis je vous préparerai une petite potion calmante. Vous êtes fatiguée et nerveuse; voilà pourquoi...

A cet instant précis, la cloche de la porte d'entrée sonna à plusieurs reprises — on eut dit un glas — Je jetai les yeux sur le

cadran de la bibliothèque et je vis qu'il était neuf heures et quart.

—Philippe! criai-je.

—Ça ne peut pas être M. Duverney, vous savez, Mlle Marita, dit Mlle Brasier, interprétant mon exclamation à sa manière. Il n'y a pas de train à cette heure-ci.

—Je le sais bien... murmurai-je. C'est... C'est... Ce sont des nouvelles... de mauvaises nouvelles... Philippe! Mon Philippe!

—Je vais aller répondre à cette cloche! dit ma compagne, d'un ton impatienté, car la cloche de la porte d'entrer ne cessait de sonner.

Comme dans un rêve, je vis Mlle Brasier quitter la bibliothèque... Je l'entendis ouvrir la porte d'entrée... puis la voix d'un garçonnet disant:

—Télégramme, Madame!

Je ne pus quitter ma chaise, sur laquelle j'étais tombée assise, au premier son de la cloche. Je restai là, figée, les yeux fixes; j'eus à peine connaissance du retour de Mlle Brasier.

—Un... un télégramme? balbutiai-je. J'avais peine à articuler une parole.

—Oui, Mme Duverney, c'est un télégramme, répondit-elle. Peut-être... peut-être que M. Duverney se trouve dans l'impossibilité de revenir demain.

—Ouvrez-le! criai-je. Ouvrez-le... et... lisez-le!

Elle ouvrit le télégramme et le lut... mais des yeux seulement.

—Lisez-le tout haut! Entendez-vous? criai-je.

Je l'avais vu pâlir, j'avais vu ses lèvres devenir blanches comme de la cire et ses mains trembler.

—Allons! Lisez! ordonnai-je.

Ce fut d'une voix presque méconnaissable qu'elle dit, hésitant à chaque mot:

—M. Duverney... il est... malade... bien malade, Mlle Marita...

—Malade! m'écriai-je. Passez-moi ce télégramme, tout de suite, tout de suite, Mlle Brasier!

Je le lui arrachai des mains et, d'un coup d'oeil je le lus... Puis j'entendis Mlle Brasier qui criait:

—Mlle Marita! Oh! Pauvre Mlle Marita!

Et je m'évanouis...

Car le télégramme contenait ces mots: "M. Philippe Duverney décédé subite-

ment, à huit heures, ce soir. Indigestion aiguë”.

XVIII

A LA RECHERCHE D'UNE
DEMEURE

N'insistons pas sur les premiers mois qui suivirent le décès de mon bien-aimé mari; ils furent remplis de larmes, presque de désespoir...

Ainsi qu'il en avait été lors de la mort de Mme Duverney, je tombai malade le soir où je reçus le terrible télégramme et pour trois mois ensuite, on désespéra de ma vie. Mais j'étais jeune et d'une assez forte constitution; donc lentement, mais sûrement, je revins à la santé.

Jetons un voile sur ces inoubliables jours...

Quand avril revint, j'étais résolue à une chose: je quitterais les *Pelouses-d'Emeraude*; j'irais demeurer ailleurs, dans quelque modeste maisonnette; déjà, j'étais à la recherche d'un logement.

Les *Pelouses-d'Emeraude*, cette perle des domaines, m'était devenu détestable depuis que mon mari m'avait quittée pour toujours. Et puis, j'étais d'une névrosité extraordinaire; je ne pouvais plus vivre dans cette maison où j'avais été si heureuse avec mon cher Philippe. Toujours, il me semblait entendre sa voix ou son rire joyeux, dans les corridors, dans la bibliothèque, dans le salon, et c'était devenu intolérable.

Mon avocat, M. Beurivage, était à essayer de me trouver une maison.

Pelouses-d'Emeraude avait été acheté tout de suite. Le nouveau propriétaire désirait en prendre possession le 1er juin, le plus tard; donc, il me fallait me hâter pour me trouver un logement convenable, avant cette date.

Inutile de le dire, Mlle Brasier m'accompagnerait dans ma nouvelle maison; il n'était pas question qu'elle me quittât. Prospérine et Zeus ne me laisseraient pas, eux non plus.

Se chercher une maison est une occupation fort énervante, comme on le sait. Combien de logements j'allai visiter, conseillée par mon avocat; villas, chalets, bungalows, etc.! Mais il y avait toujours quelque chose "qui clochait", ou bien les

logements visités ne m'allaient pas, tout simplement...

Je commençais donc à être à bout de patience et je me sentais vraiment découragée quand, un jour, je dis à Mlle Brasier:

—Au lieu de chercher une maison dans la direction de l'est, je crois que je vais me diriger vers l'ouest et voir si je ne trouve pas, là, quelque chose qui me convient.

—Mais, Mme Duverney, objecta Mlle Brasier, vous savez comme le paysage est désolé, sauvage, dans la direction de l'ouest! Vous vous rappelez que vous aviez remarqué comme tout était étrange et bouleversé, par là, surtout dans les environs du Lac Judas... Les rives de ce lac sont... sont...

—Je sais! Je sais!... Le Lac Judas... les précipices qui l'entourent... les rochers nus, énormes...

—Alors... commença Mlle Brasier.

—Allons voir, tout de même! Demain après-midi, nous irons en voiture, par là, et prendrons connaissance des environs. Vous le savez, Mlle Brasier il faut que je me trouve un logement, ici, à J... et cela le plus tôt possible.

Donc, le lendemain, je donnai ordre à Zeus de diriger les chevaux vers l'ouest. Nous aperçûmes trois ou quatre propriétés de quelque importance, dans cette direction, puis des villas et des bungalows, construits sur le bord du Lac Judas.

Soudain, je dis à Zeus d'arrêter la voiture.

—Regardez donc, Mlle Brasier! m'écriai-je. Là-bas... sur ce promontoire! Un petit château!...

—Mais, oui! répondit ma compagne. Un château, en effet, quoiqu'il soit réellement bien petit.

—Personne ne demeure là, non plus, ajoutai-je. Voyez la désolation qui entoure cette propriété!

—Désolée! Cette propriété l'est assurément! Désolée, isolée, abandonnée... Brrr! Ça donne le frisson! s'exclama Mlle Brasier. Quelle étrange propriété!... Ce promontoire... on dirait une sorte de péninsule, car une langue de terre, d'une trentaine de pieds de large et d'un quart de mille de long à peu près, relie ce promontoire à la terre ferme... Le tout a un aspect assez... sinistre, selon moi!

—Sinistre, dites-vous? Mais! C'est

splendide, tout à fait splendide plutôt!... Je ne sais pas si le petit château est à vendre?

—Vous aimeriez à l'acheter, Mme Duverney? demanda Mlle Brasier en souriant. Eh! bien, la propriété est à vendre, car, voyez!

Du doigt, elle désigna une pancarte, sur laquelle je lus que la propriété était à vendre; on devait s'adresser, pour tous renseignements, à M. Hector Beurivage, avocat.

—Demain matin, à onze heures précises, nous nous rendrons au bureau de M. Beurivage, dis-je à ma compagne. Je me propose d'acheter le petit château sur le promontoire... Je veux dire, si je puis l'obtenir à un prix raisonnable. C'est splendide! Voyez donc ces tourelles! Et ce petit bois de sapins, un vrai bocage enchanté; le voyez-vous, du côté ouest de la maison?

—Oui, je le vois d'ici, et, en effet, c'est un beau petit bocage, où il doit faire toujours très frais, même les jours de grande chaleur.

Ce soir-là, Mlle Brasier et moi nous parlâmes du petit château sur le promontoire; j'étais remplie d'enthousiasme.

Le lendemain matin, à onze heures précises, ainsi que je me l'étais promise la veille, nous pénétrions dans le bureau privé de M. Beurivage.

Quand j'eus fait connaître à mon avocat la raison de ma visite, il eut l'air étonné et même quelque peu étrange.

—Ainsi, vous vous êtes entichée de cette propriété, Mme Duverney? me demanda-t-il, en souriant.

—Oui, assurément! J'aimerais à visiter la maison et aussi le terrain l'environnant, si possible; le plus tôt sera le mieux, M. Beurivage, ajoutai-je, car vous savez que le nouveau propriétaire des *Pelouses d'Emeraude* exige que je lui livre la maison le 1er juin, le plus tard. Mais, d'abord, parlez-nous donc de ce petit château, dont on vous a confié la vente.

—Ce "petit château", comme vous l'appellez, n'est, enfin de compte qu'une maison, sur un plan bien ordinaire, dont l'extérieur donne l'illusion d'un château. C'est une bonne maison, assez grande et très confortable...

—Que vous ne m'avez jamais recom-

mandée de visiter, cependant, M. Beurivage, interrompis-je. Pourquoi cela?

—Parce que... Oh! parce que... Je croyais que vous vouliez une maison plus gaie, répondit-il, d'un air embarrassé.

—Cette propriété est-elle désignée sous un nom quelconque? demanda Mlle Brasier. Il me semble qu'elle doit porter un nom quelque peu prétentieux.

—Ah! Tiens! C'est vrai! m'écriai-je. Quel est le nom de ce petit domaine, sur le promontoire, M. Beurivage? Ou bien, peut-être n'a-t-il pas été baptisé du tout?

—Oui, le domaine en question a un nom, Mme Duverney, répondit l'avocat.

—Et ce nom?...

—Ce nom c'est "Bois-Sinistre".

XIX

LES GRANDIN

—Bois-Sinistre!... Quel nom singulier, étrange! m'écriai-je.

—Oui, c'est un nom étrange, répondit Hector Beurivage. La propriété doit son nom à un petit bois de sapins qui est du côté ouest de la maison.

—Le bois de sapins... Mais, oui, nous l'avons remarqué, Mlle Brasier et moi... Il m'a paru bien joli, et ça doit être un endroit idéal durant les chaleurs de l'été!

—Il paraît bien enchanteur... du chemin, au moins, ce auquel on a donné un si... sinistre nom! s'exclama Mlle Brasier.

—Enchanteur... peut-être... Il est... traître et dangereux aussi très dangereux même.

—Dangereux?...

—Oui. Car, en cet endroit, le terrain, qui descend en pente douce, jusqu'au bord d'un précipice, le terrain, dis-je, est couvert d'aiguilles de sapins, qui rendent le sol glissant comme un miroir... ou de la glace vive... "Bois-Sinistre"; c'est vraiment le nom qui lui convient.

—Alors, fit Mlle Brasier, "Bois-Sinistre" est... comment dirai-je?... lugubre, inhabitable... sinistre, en un mot.

—Assûrement, oui, Mlle Brasier, et c'est pourquoi, Mme Duverney, dit M. Beurivage, je n'ai pas songé, même un instant, à vous offrir cette propriété qui, au dire de plusieurs, est... hanté, ajouta-t-il, en riant.

—Nous n'avons pas peur des ombres, des revenants; ni Mlle Brasier ni moi nous ne sommes superstitieuses, répondis-je en riant. Y a-t-il longtemps que la maison est inhabitée? demandai-je ensuite.

—Depuis deux ans seulement. J'ai vu à ce qu'elle fut maintenue en bon ordre; j'en suis l'agent, voyez-vous, et c'est dans mon intérêt d'essayer de la vendre. Les offres qu'on...

—Je prendrai la maison! J'achète *Bois-Sinistre*, M. Beurivage! fis-je soudain. Auparavant, pourtant, je désire inspecter ma future propriété, vous le pensez bien.

Une ombre passa sur le front de M. Beurivage.

—Il faut que je vous dise cependant... que je vous avertisse... balbutia-t-il; *Bois-Sinistre* est...

—Hanté, ajoutai-je en éclatant de rire.

—Non, ce n'est pas précisément ce que j'allais vous dire, Mme Duverney, répondit l'avocat en souriant. Mais il est de mon devoir de vous prévenir d'une chose; c'est qu'une tragédie, une horrible tragédie, est attachée à *Bois-Sinistre*... Puisque vous projetez d'acquérir cette propriété, Madame, je considère qu'il est de mon devoir de vous mettre au courant de... certains faits...

—Je vous écoute, M. Beurivage, répondis-je, sérieusement, cette fois.

—Je commence donc: il y a cinq ans, un jeune homme arriva à mon bureau, au moment où je me disposais à retourner chez moi; il me dit se nommer Denis Grandin. M. Grandin désirait acquérir un terrain, sur lequel il allait se construire une maison. Il avait remarqué le petit promontoire, et, il était convaincu qu'on ne pourrait désirer meilleur site pour y construire une demeure, l'endroit, le point de vue était idéal, disait-il; sur les bords du Lac Judas... il admirait surtout les rochers, les précipices figurant dans le paysage, dit l'avocat, comme s'il eut répété des paroles qui lui seraient restées dans la mémoire.

—Et il avait raison, interrompis-je. Rien de plus pittoresque, de plus imposant que les bords du Lac Judas. Quant au promontoire, comme dit la chanson: "C'est là que je voudrais vivre, etc, etc.", ajoutai-je en souriant. Mais, pardon, M. Beurivage, de vous avoir interrompu!

—Peut-être avez-vous raison, quand au

pittoresque du site environnant le promontoire, Mme Duverney, continua l'avocat. Dans tous les cas, pour revenir à M. Grandin, il acheta le promontoire, tout le promontoire, ainsi que la langue de terre le reliant à la terre ferme, et la maison fut construite immédiatement après que le contrat de vente eut été signé; c'est -à-dire, vers la fin du mois de mars. Jamais de ma vie je n'avais vu, jamais je n'ai vu depuis, une construction érigée en si peu de temps. A la fin du mois d'août, M. Grandin fit venir sa femme et son enfant, et aussitôt, des lumières furent aperçues, non seulement dans la maison, mais sur tout le promontoire.

Un jour, continua M. Beurivage, M. M. Grandin vint à mon bureau; il était accompagné de sa femme, Nina, (une très jolie personne) et de leur petite fillette, Olivette, que M. Grandin appelait toujours: "fée Olivette". Ils étaient venus nous inviter, ma femme et moi, à dîner à *Bois-Sinistre*; je promis, pour ma femme et pour moi-même, que nous irions le lendemain, et nous y allâmes...

Je fus excessivement étonné des merveilles qui avaient été accomplies, sur le promontoire. On y avait fait transporter de la terre en extraordinaire quantité, ce qui faisait que, au lieu du roc nu, on apercevait maintenant de splendides fleurs, de vertes pelouses et une véritable forêt de fougères, les plus belles que j'eusse jamais vues...

—Ces fougères, on les aperçoit très bien, de la terre ferme, dis-je; ils sont du côté opposé du bois de sapins.

—Comme je le disais tout à l'heure, il y en a une véritable forêt sur le promontoire maintenant. Je continue... Nous explorâmes le petit bois de sapins, auquel la propriété doit son nom. Des sièges confortables avaient été disposés, de place en place, en face du splendide lac, et vraiment, le site était si imposant, si grand, que nous en restions muets d'admiration...

Au moment où nous nous disposions à quitter le petit bois (ou bocage plutôt) je calculai mal mes mouvements et je me mis à glisser... à glisser... presque jusqu'au bord du précipice qui tombe à pic dans le Lac Judas; cette pièce d'eau, à plus de trente pieds plus bas...

—O ciel! criai-je, en entendant M. Beau-

rivage raconter cet incident de sa visite chez les Grandin.

—Ce qui m'empêcha d'être précipité dans le lac, continua M. Beurivage, c'est que je parvins à me cramponner à un jeune sapin qui se trouvait sur mon chemin, et je m'y cramponnai jusqu'à ce que Denis Grandin put venir à mon secours.

—Il est bien dangereux, bien traître, ce bois, dis-je à nos hôtes, lorsque j'eus rejoint ma femme, qui s'était presque évanouie de frayeur.

—Oui, je sais, répondit M. Grandin.

—Alors, pourquoi ne faites-vous pas construire une bonne et solide clôture, tout le long du précipice? demandai-je. Il arrivera, infailliblement, quelque horrible accident, en cet endroit, sans cette précaution. Ces aiguilles de sapins feraient un excellent patinoir, ajoutai-je en riant; mais...

—Je me propose de faire clôturer ce bocage, le printemps prochain, répondit le propriétaire de *Bois Sinistre*; quoique Nina, ma femme, ne soit pas enchantée de l'idée, car la clôture, dit-elle, enlèvera beaucoup de charme et de poésie au petit bois et aux précipices qui l'entourent.

A votre place, je ferais faire une clôture tout de suite, dit ma femme, nonobstant le charme et la poésie qu'elle enlèverait à votre propriété. Je crois vraiment, continua-t-elle, que ce petit bois de sapins est l'endroit le plus dangereux de la terre!

—Voyez-vous, répondit Mme Grandin, nous ne viendrons pas ici souvent durant l'automne... Pour dire la vérité, quoique le petit bois soit bien beau, c'est, en fin de compte, un endroit assez sinistre, surtout lorsque le vent se plaint entre les branches des sapins...

—Je m'imagine qu'il doit en être ainsi, en effet! s'écria Mlle Brasier.

—Malgré la réelle peur que j'avais éprouvée en me sentant glisser et glisser... jusqu'au précipice, et de là, dans le lac, notre visite chez les Grandin fut on ne peut plus agréable. Mme Grandin était une excellente musicienne et elle interpréta avec goût exquis plusieurs morceaux classiques, sans compter de la musique de danse, à laquelle Olivette dansa, comme la petite fée qu'elle était.

Il passait onze heures quand nous quittâmes *Bois Sinistre*, ce soir-là. Ma femme et Mme Grandin étaient devenues

jurées; une réelle sympathie les lierait désormais l'une à l'autre. De mon côté, j'aimais beaucoup Denis Grandin, un brave garçon, intelligent et distingué. Nous les invitâmes à nous rendre notre visite et ils nous promirent de venir dîner avec nous la semaine suivante.

Le 20 septembre, après le dîner, Denis Grandin quitta *Bois-Sinistre*; il allait assister à une assemblée importante.

—Ne reste pas debout pour m'attendre, Nina chérie, dit-il à sa femme, au moment de partir. Je ne crois pas être de retour avant onze heures ou onze et demie, tu sais.

—C'est bien, Denis, répondit-elle. Je me coucherai à mon heure ordinaire, probablement.

Denis Grandin prit congé de sa femme et il partit immédiatement, craignant d'arriver en retard à son assemblée.

Ainsi qu'il l'avait prévu, il était onze heures et demie lorsqu'il revint chez lui. Aussitôt que sa voiture se mit à rouler sur la langue de terre reliant le promontoire à la terre ferme, il vit qu'il y avait une lumière dans la salle d'entrée de sa maison.

—Nina m'attend, se dit-il. Je vais la gronder d'avoir veillé si tard; pensa-t-il en souriant, car elle sera fatiguée, demain, et elle aura la migraine, bien sûr.

Mais quand Denis Grandin pénétra dans la salle d'entrée (car il n'y a pas de hall, à *Bois-Sinistre*, seulement une immense pièce plus longue que profonde sur laquelle s'ouvrent d'autres pièces) il s'aperçut que sa femme n'y était pas. Il vit que ses souliers de maison avaient été placés près de son fauteuil favori, afin qu'il ne les cherchât pas, en arrivant.

—Chère Nina bien-aimée! pensa-t-il. Elle est si prévenante, si dévouée, ma toute chérie! Avant de se retirer pour la nuit, elle a voulu être certaine que je ne manquerais de rien, en arrivant.

Il lui prit envie de monter au deuxième et de donner un baiser à sa femme, car c'était la première fois qu'il la laissait seule pour toute une veillée, depuis qu'ils étaient à *Bois-Sinistre*. Il résista à la tentation cependant; elle devait dormir, pourquoi l'éveiller, la chérie?

Donc, au lieu de monter à sa chambre à coucher, il s'assit dans la salle d'entrée et il prit connaissance de sa correspondance et de ses journaux arrivés par la malle du soir.

XX

LA TRAGÉDIE

Minuit avait sonné depuis longtemps lorsque Denis Grandin se décida enfin à aller se coucher.

Comme il montait l'escalier, il entendit pleurer Olivette. L'enfant sanglotait; évidemment, il y avait assez longtemps qu'elle se désolait ainsi.

—Qu'y a-t-il, fée Olivette? demanda Denis Grandin, en entrant dans la chambre de l'enfant, où brûlait une petite veilleuse.

—Je veux petite maman! sanglota l'enfant. Je la veux!

—Chérie, petite maman dort; il ne faut pas l'éveiller. Ne ferais-je pas aussi bien ton affaire? Ou bien Gervaise, la bonne?

—Non! Non!... Je n'aime pas Gervaise! Elle est méchante, méchante! Elle m'a pincée, l'autre jour, puis elle m'a dit qu'elle me battrait si je le disais qu'elle m'avait pincée.

—Vraiment? s'écria Denis Grandin.

—Oui... Gervaise... elle dit qu'elle déteste les enfants...

—Alors, fée Olivette, nous allons nous dispenser de ses services, dès demain; je la mettrai dehors ce soir même, si je le pouvais. Nous trouverons une autre bonne pour toi, petite chérie.

—Je veux petite maman! persista l'enfant.

—C'est bien, mignonne, je vais l'éveiller petite maman. Mais ne pleure pas ainsi, je te prie!

Quoiqu'il lui coûtât beaucoup d'éveiller sa femme, Denis Grandin se rendit dans leur chambre à coucher afin de l'appeler. Quelle tranquillité! Quel silence dans cette chambre! Et comme Nina dormait profondément!

—Nina! appela-t-il. Il m'en coûte de t'éveiller, mon aimée, mais...

Ne recevant pas de réponse, il se pencha sur le lit avec l'intention d'éveiller sa femme doucement, avec un baiser.

En se penchant sur le lit, il éprouva le plus terrible choc imaginable et une expression d'extraordinaire étonnement se peignit sur ses traits: Nina n'était pas là; même, le lit n'avait pas été défait.

—Elle a dû s'étendre sur le canapé de la bibliothèque ou celui de l'étude et s'y endormir, se dit-il.

A la course, il descendit l'escalier et il fonça dans la bibliothèque; ne la trouvant pas là, il courut à l'étude... elle n'y était pas... ni dans aucune des pièces du premier palier...

Saisi de panique tout à coup, Denis Grandin se mit à courir comme un insensé de la bibliothèque à l'étude, de l'étude au salon, du salon à la salle d'entrée, sanglotant tout le temps et appelant sa femme, sa Nina bien-aimée.

Le cocher, qui venait de se mettre au lit, entendit son maître et il descendit au premier palier, tout effrayé, voir ce qu'il y avait.

—Qu'y a-t-il, Monsieur... mon maître? demanda-t-il.

—Ma femme... Mme Grandin... Je ne puis la trouver nulle part dans la maison... Où... ou est-elle?... Dieu tout-puissant, où peut-elle bien être?

—Je vais aller éveiller Angélique, la fille de chambre, dit le cocher; peut-être pourra-t-elle nous dire où est allée Madame.

Lorsqu'Angélique arriva dans la bibliothèque, où Denis Grandin s'était retiré, la fille de chambre était à moitié éveillée. Elle ne put donner grand renseignements concernant sa maîtresse cependant; elle dit que Mme Grandin avait veillé dans la salle d'entrée jusqu'à vers les neuf heures. A cette heure, elle avait sonné Angélique et lui avait dit:

—Angélique, la soirée était si chaude et si belle, je crois que je vais aller m'asseoir dans le bocage, un peu... il fait toujours si frais sous les sapins! Apportez-moi ma collerette, s'il vous plaît.

—Dans le bocage! Le petit bois! s'écria Denis Grandin en pâlisant.

—Oui, Monsieur, répondit Angélique. Quand je lui apportai sa collerette Mme Grandin me sourit et me dit: Vous pouvez vous coucher si vous le désirez, maintenant; Je n'aurai plus besoin de vous. Merci, Madame, ai-je répondu. Et lui ayant souhaité bonne nuit, je me retirai... Et je ne l'ai pas revue depuis ma chère maîtresse, ajouta la fille de chambre en pleurant, car elle devinait bien qu'il y avait quelque chose hors de l'ordinaire dans la disparition de Mme Grandin.

—Vous pouvez vous retirer maintenant, Angélique, répondit Denis Grandin, d'une

voix méconnaissable. Je n'aurai plus besoin de vous ce soir.

—Monsieur! O Monsieur! sanglota la pauvre fille. Pensez-vous... pensez-vous qu'il peut être arrivé malheur à la chère bonne petite madame?

—Hélas! Hélas! Je n'en sais rien! répondit Denis Grandin en se jetant sur le canapé et éclatant en sanglots.

Ils firent les plus minutieuses recherches dans le petit bois de sapins; Denis Grandin, aidé de son cocher, parcourut la forêt de fougères, puis le jardin; bref, tous les environs de la maison et même la langue de terre reliant le promontoire à la terre ferme... Mme Grandin resta introuvable...

Alors, le cocher, sans en demander la permission, attela les chevaux à la berline et se rendit au village, chercher de l'aide, et bientôt, plus de quinze personnes faisaient, elles aussi, des recherches... inutiles... Mme Grandin avait disparu!...

—Le Lac Judas... murmura quelqu'un. Le lac!... cria Denis Grandin, qui avait entendu. Vous voulez dire... Vous croyez que... O mon Dieu!

Des grappins fouillèrent le lac...

A cinq heures du matin, ces grappins rapportèrent le corps de Mme Grandin; elle avait dû glisser sur le dangereux terrain du petit bois et être précipitée, du haut du promontoire, dans le Lac Judas...

—O ciel! Que c'est horrible! s'écria Mlle Brasier.

—La pauvre femme! m'exclamai-je.

Deux jours plus tard, reprit M. Beurivage, avaient lieu les funérailles de Mme Grandin. J'étais présent. Lorsque le cercueil fut mis en terre, Denis Grandin s'évanouit; ce fut un évanouissement si complet, si long, si prolongé, que nous crûmes vraiment qu'il allait mourir.

J'accompagnai le mari désolé à la maison, au retour du cimetière... Il était tellement changé qu'il en était presque méconnaissable, pauvre garçon!

Comme nous arrivions sur la langue de terre reliant le promontoire à la terre ferme, je vis plusieurs personnes allant autour de la maison; ils couraient effarés, comme s'ils eussent été à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un... Qu'était-il arrivé?... Denis Grandin, affaissé sous le coup du décès si tragique de sa femme et à peine revenu des effets de son évanouisse-

ment, ne remarqua pas ce qui paraissait se passer aux environs de sa maison.

La voiture nous contenant, Denis Grandin et moi, arriva devant la maison; des visages effrayés nous accueillirent.

—Qu'y a-t-il? demandai-je tout bas à l'un des domestique, au moment de descendre de voiture. Il y a quelque chose, sûrement!

—O Monsieur! me répondit-il, tandis que des larmes coulaient sur ses joues. La petite... Mlle Olivette...

—Eh! bien? Qu'est-ce que c'est?

—Mlle Olivette... La petite... balbutia l'homme, de nouveau.

—Allons, mon homme, ne me faites pas languir ainsi! fis-je d'un ton très impatient. Mlle Olivette...

—Elle a... disparu, Monsieur... Nous l'avons cherchée partout... Nous n'avons pu la trouver nulle part... Que Dieu nous vienne en aide!...

—O juste ciel! s'écria Mlle Brasier. Est-ce que?...

—Vous... Vous ne voulez pas dire que... que... la petite... elle aussi?

—Hélas! oui, répondit l'avocat.

—Mais! C'est épouvantable! murmurai-je.

—Je continue, reprit M. Beurivage. Denis Grandin était entré dans la maison et il était tombé, épuisé de fatigue et de douleur, sur le canapé de la salle d'entrée. Je l'entendis sangloter comme un enfant.

—Nina! Nina! Ma femme! Ma bien-aimée!

—Courage, mon pauvre ami! dis-je.

—Beurivage, reprit-il, je... je ne peux pas... supporter ma peine... C'est trop! C'est trop! Ma femme, si belle, si bonne, ma Nina chérie!

—Il ne faut pas vous laisser abattre ainsi, Grandin! Vous ne devez pas vous décourager. Courage, pauvre ami, courage!

—Courage?... Comment puis-je avoir du courage, quand je viens de perdre ma femme bien-aimée?...

—C'est terrible, je le sais, mon pauvre Grandin, et, croyez-le, je sympathise avec vous, du plus profond du coeur!

—Je n'en doute pas, Beurivage, me répondit-il en me tendant la main... Olivette... reprit-il. Je veux la voir!... Pauvre petite orpheline!... Elle seule me reste maintenant... Heureusement,

elle est là ma chérie... pour me consoler un peu dans ma douleur... Olivette... petite fée Olivette... Qu'on me l'emmène... tout de suite!

—Je vais aller la chercher, répondis-je, d'une voix tellement altérée que Denis Grandin l'eut sûrement remarqué, n'eut-il pas été si absorbé dans sa douleur.

D'un pas traînant, je quittai la salle... Je me demandais ce qui allait suivre... J'avais le pressentiment d'un second et horrible drame.

A quoi sert d'entrer dans de morbides détails? ajouta l'avocat. Olivette, pauvre petite "fée Olivette", avait eu le même sort que sa mère!

Négligée par l'infidèle bonne Gervaise, l'enfant, errant à l'aventure, s'était dirigée vers le petit bois. Elle avait dû glisser sur les traîtres aiguilles de sapins... jusqu'au bord du précipice, et de là, dans le non moins traître Lac Judas...

—C'est affreux! affreux! fis-je.

—C'est le récit le plus douloureux, le plus épouvantable que j'aie jamais entendu de ma vie! s'exclama Mlle Brasier.

—Et qu'advint-il de M. Grandin? demandai-je. Le pauvre mari! Le pauvre père!

—Une heure plus tard, lorsqu'on hissa, le long du précipice, le corps de "fée Olivette" et qu'on eut transporté le petit cadavre dans le salon, Denis Grandin, le visage tout décomposé, dit:

—Laissez-moi seul... seul, avec ma petite morte!

Nous respectâmes son désir, naturellement; nous sortîmes du salon, fermant la porte derrière nous, et le laissâmes seul avec la dépouille mortelle de sa petite "fée Olivette"...

Soudain, un bruit terrible nous fit sursauter tous; c'était celui de la détonation d'un pistolet. Nous courûmes au salon...

Mais avant même d'avoir ouvert la porte, nous savions que nous allions nous trouver en face d'une nouvelle tragédie: Denis Grandin, dans son désespoir d'avoir perdu, presque du même coup, et d'une manière si dramatique, les deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, s'était envoyé une balle dans le front...

Lorsque je me penchai sur lui, espérant, contre toute espérance, qu'il respirât encore, je vis immédiatement que la balle n'avait pas dévié; qu'elle lui avait pénétré

dans le cerveau... Denis Grandin était mort... il s'était suicidé!

XXI

LE PETIT BOIS DE SAPIN

De toutes les horreurs imaginables!... m'écriai-je.

—C'est la plus lamentable tragédie! ajouta Mlle Brasier.

—Certes! fit M. Beurivage.

—Et après avoir entendu ce récit, chère Mme Duverney, dit Mlle Brasier, vous ne songerez plus à acquérir *Bois-Sinistre*, sûrement!

—Pourquoi pas, Mlle Brasier? demandai-je. C'est un récit d'horreurs que M. Beurivage vient de nous raconter, je l'avoue; tout de même...

—*Bois-Sinistre* est resté longtemps inhabité, après la tragédie qui y avait eu lieu...

—Je le crois sans peine! s'exclama Mlle Brasier.

—Mais un jour, un homme du nom de Quinton, acheta la propriété, et sa famille, c'est-à-dire sa femme et leur cinq enfants; deux garçons et trois filles, dont les âges variaient, de huit à dix-huit ans, vinrent s'y installer avec lui... Ils n'y furent que deux mois, au bout desquels ils partirent subitement, sans en expliquer la raison à qui que ce fut...

—C'est étrange, bien étrange! dis-je.

—M. Quinton m'envoya les clefs de la maison, par la poste, avec ordre de vendre *Bois-Sinistre* au premier acheteur qui se présenterait, et à n'importe quel prix.

—Et suis-je la première personne qui ait eu le désir d'acquérir *Bois-Sinistre*, M. Beurivage? demandai-je.

—Oui, Mme Duverney, répondit-il. *Bois-Sinistre* a la réputation d'être hanté, vous savez, ajouta-t-il en riant et...

—Oh! Cela! C'est un détail, fis-je, sur le même ton.

—Alors, je vous assure que, si vous n'ajoutez pas trop de... d'importance à la tragédie attachée à cette propriété, vous pouvez l'acheter à un prix très minime.

—Qu'est-ce que vous appelez un prix minime?

L'avocat nomma un prix qui me fit ouvrir les yeux.

—C'est vraiment excessivement bon mar-

ché, dis-je... Mais! ajoutais-je, c'est presque pour rien!

—C'est "pour une chanson" comme ça se dit assez souvent, acheva M. Beurivage en souriant. Ainsi?...

—Ainsi, vous pouvez considérer que *Bois-Sinistre* est vendu... à ce prix. Je vous l'achèterai, aussitôt que j'aurai pu visiter la maison et le terrain qui l'entoure, énonçai-je.

—Vous avez vraiment l'intention d'acheter cette propriété, Mme Duverney? me demanda Mlle Brasier.

—Oui, vraiment, et je sais que je ne regretterai pas.

—Je l'espère... pour vous, murmura ma compagne, que le récit de la tragédie attachée à *Bois Sinistre* avait beaucoup impressionnée.

—Quand pourrai-je visiter la maison? demandai-je.

—Cet après-midi, si vous le désirez, me fut-il répondu.

Bref, trois semaines après ma visite au bureau de M. Beurivage, j'étais installée dans ma nouvelle propriété; ma compagne, Mlle Brasier, ne m'avait pas quittée, inutile de le dire.

Prospérine et Zeus m'avaient accompagnés, eux aussi, car, quoiqu'ils eussent été très attachés aux *Pelouses-d'Emeraude* et que le nouveau propriétaire de ce "domaine" eut offert de les garder tous deux, ils avaient refusé de quitter mon service.

—Vous le pensez bien, Madame, nous ne songeons pas à vous quitter, m'avait dit Zeus, quoique nous soyons très attachés aux *Pelouses-d'Emeraude*, Prospérine et moi, et que *Bois-Sinistre*... eh bien, on ne peut nier que votre nouvelle propriété soit un endroit... étrange... sinistre... elle a bien mérité d'être nommée ainsi, je crois.

—Allons donc, Zeus! répondis-je. Allez-vous vous arrêter aux racontars... aux légendes qui ont été tissées autour de *Bois-Sinistre* à présent?... Je voudrais bien que vous...

—Je vais vous dire, Madame, dit Zeus, ce petit bois... il est hanté, pour sûr! Même les chevaux refusent de s'en approcher; de fait, ils ne s'en approcheraient pas, quant on les fouetterait à mort pour les y conduire. Ils restent là, plantés sur leurs quatre pieds, sans bouger, ou bien, ils reculent, effrayés et renaclant très fort... Non, rien, rien ne pourrait forcer les che-

voux de s'aventurer sous les sapins du bocage, Madame!

—Quel est ce... ce conte que vous me racontez là, Zeus? demandai-je, feignant d'en rire.

—Ce n'est pas un conte, Madame, je vous l'assure! Les chevaux ont peur du petit bois de sapins; voilà!

—Maintenant, écoutez-moi bien, Zeus! fis-je d'un ton impatienté. Ne bâtissez pas de légendes, ou choses de ce genre, sur *Bois-Sinistre*, hein? Vous me déplaîsez excessivement si vous me désobéissez en cela.

—C'est bien, Madame, je vous obéirai, dit Zeus.

—Et répétez cet ordre à Prospérine, s'il vous plaît.

—Je n'y manquerai pas... car Prospérine est... bleue de peur, depuis que nous sommes rendus ici, répondit Zeus en riant.

—C'est bien ridicule! dis-je, en haussant les épaules.

Mais pour dire l'entière vérité, j'étais convaincue moi-même qu'il y avait quelque chose d'étrange, en ce qui concernait le petit bois. Zeus n'avait exagéré en rien, après tout, car, ni les chevaux, ni Bravo ne voulaient en approcher. Par exemple: notre chien donnait la chasse aux chats étrangers qui osaient se risquer sur le promontoire, mais si son gibier s'approchait des sapins, il s'arrêtait net et rien au monde ne l'eut engagé à le poursuivre plus loin; il se contentait de geindre, de hurler même parfois, et c'est tout. Pour s'aventurer dans le bocage, il fallait que Bravo fut accompagné de Mlle Brasier ou de moi.

Une chose me peinait beaucoup cependant: j'aime les oiseaux à la folie, surtout les belles grives; eh! bien, jamais nous ne voyions d'oiseaux voltiger sous les sapins; jamais ils ne se perchaient sur les branches de ces arbres pour y chanter, jamais! J'avais fait faire une belle grande maison, expressément pour les oiseaux, et je l'avais fait placer au bout d'un long poteau, tout près du bois, dans l'espoir d'y attirer les grives, les chardonnerets, et autres chantres ailés... mais ce fut en vain que je pris cette peine. Les oiseaux, en grande quantité, voltigeaient au-dessus de la maison que j'avais fait construire pour eux, mais jamais ils ne s'y arrêtaient, jamais ils n'y entraient, je dus donc faire transporter la maison des oiseaux dans la forêt de fougères.

N'ayant pas réussi dans mon projet d'attirer les oiseaux dans la maison qui leur avait été destinée, je fis jeter sur le sol du petit bois une grande quantité de graines de toutes sortes. De chers beaux oiseaux venaient se percher sur quelque clôture, non loin des sapins, mais ils n'allaient pas plus loin, se contentant de regarder d'un oeil d'envie les provisions que j'y avais fait répandre et piaillant tout bas... Bientôt, on les voyait s'envoler, à tire d'ailes, du côté des jardins ou de la forêt de fougères.

Mais, si les chantres ailés fuyaient le petit bois, par contre, les oiseaux nocturnes semblaient y avoir élu domicile. Lorsque les rayons de la lune pénétraient à travers des branches des sapins, on pouvait voir se projeter sur le sol glissant du bocage, de grandes ombres : c'étaient celles des chauve-souris, des engoulevents et des hiboux. Les chauve-souris, de leur vol silencieux, recherchaient les basses branches des sapins; les hiboux, soigneusement cachés, lançaient à l'air du soir ou de la nuit, leur lugubre "Hou! Hou!" auquel répondait parfois le cri perçant et strident de l'engoulevent, qui si clairement dit : "Bois pourri!"

Donc, sans nous l'être dit, sans en être convenues d'avance, ni Mlle Brasier ni moi nous n'aimions à nous promener sous les sapins, après le coucher du soleil; c'est que rien ne répugne (et n'effraye) comme ces oiseaux qui fuient la clarté du jour, qui se plaisent plutôt au milieu de la nuit et du mystère.

—Espérons que nous finirons par nous accoutumer aux... étrangetés de *Bois-Sinistre*, Mme Duverney! me dit Mlle Brasier, un soir.

—Espérons plutôt que nous ne deviendrons pas superstitieuses, ni vous, ni moi, Mlle Brasier, répondis-je en souriant.

—Je ne crois pas être superstitieuse, fit ma compagne.

—Moi, je suis certaine que je ne le suis nullement; conséquemment...

—Cependant, avouez-le, Mme Duverney, à *Bois-Sinistre*...

—Il n'y a rien qui doive nous effrayer, achevai-je, en souriant.

—C'est une splendide propriété; cela je ne le conteste pas. Seulement, je voudrais bien pouvoir chasser cette sorte de pres-

sentiment dont je suis assaillie, depuis que nous sommes installées à *Bois-Sinistre*...

—Un pressentiment? Quelle sorte de pressentiment? Et à propos de quoi?

—Bien... Je ne saurais le définir au juste... Il me semble toujours qu'il va arriver quelque chose... quelque drame... quelque catastrophe ici...

—Ah! Bah! répondis-je, en haussant les légèrement les épaules.

Vers la fin du mois de mai, nous pouvions nous considérer comme étant tout à fait installées, à *Bois-Sinistre*. Quelques cadres à suspendre encore, quelques bibelots à éparpiller ici et là, et une nouvelle phase de ma vie, allait commencer.

Déjà, on ne me nommait plus que "Mme Duverney, de *Bois-Sinistre*".

Les *Pelouses-d'Emeraude*, où j'avais connu tant de joies et de peines, n'étaient plus, pour moi, qu'un rêve du passé!

XXII

LE PORTRAIT DE MON ANCETRE

—Mlle Brasier, savez-vous, il me prend envie de me remettre à encadrer des images.

—Mais! Pourquoi cela, chère Mme Duverney?

—Pour passer le temps. Parce qu'il faut que j'aie quelque chose qui m'occupe et m'empêche de pleurer tant sur le passé...

—Il me semble que vous pourriez vous procurer d'autres distractions...

—Sans doute... si ce n'était que je veux me mettre à gagner de l'argent.

—Gagner de l'argent! Vous!

—Cela vous surprend?

—Bien sûr que ça me surprend... quand je sais que vous êtes considérée comme l'une des personnes les plus riches des environs.

—Aussi, n'est-ce pas pour subvenir à mes besoins personnels que je veux me mettre à l'oeuvre. Mais il m'est venue une idée et... Tenez, l'argent que je gagnerai (que nous gagnerons, car je compte sur votre aide) ira à l'érection d'un orphelinat, ici, sur le promontoire, du côté de Roc-Nu.

—Du côté de Roc-Nu? N'est-ce pas un endroit quelque peu... désolé, pour construire un orphelinat, Mme Duverney? Dans tous les cas, vous pourrez, certes

compter sur moi, et si vous voulez me montrer à encadrer des images, je vous promets d'y mettre tout mon cœur, afin de vous aider à atteindre votre noble but.

—Merci, chère Mlle Brasier! Je vous donnerai des leçons sur l'art d'encadrer des images, dis-je en riant; nous commencerons dès demain, si vous le voulez bien et je suis certaine que vous aimerez ce travail. La salle d'entrée fera un splendide studio, ne trouvez-vous pas? Il n'y aura ni comptoirs, ni choses de ce genre; seulement des gravures et des portraits encadrés, des essais au crayon sur des chevalets, puis quelques sièges confortables.

—Ce sera splendide, splendide! fit Mlle Brasier.

—Je me ferai imprimer des cartes, quelque chose de bien et d'extra-chic, qui me serviront d'annonce, puis nous aurons l'inauguration du studio, le mois prochain: nous ferons bien les choses; nous servirons le thé et les gâteaux, nous aurons aussi de la musique.

—Ce sera vraiment grandiose!

—Demain, repris-je, nous débellerons quelques peintures à l'huile qui sont restées emballées, depuis notre déménagement; il y en a, parmi, que j'aimerais à suspendre dans le futur studio. Inutile de dire, cependant, que nous continuerons à nous servir de la salle d'entrée et d'y passer nos veillées lorsque et tant qu'il nous plaira; selon moi, c'est la pièce la plus gaie et la plus confortable de la maison.

Le lendemain, nous montâmes au grenier, Mlle Brasier et moi. Ce grenier était situé entre les deux tourelles. Je fis un choix parmi les différentes oeuvres d'art que je possédais.

Au moment où nous nous préparions à quitter le grenier, Mlle Brasier me demanda, en indiquant un grand cadre qui avait été placé debout près du mur, à l'une des extrémités de la pièce:

—Qu'est-ce donc que ce cadre? Une peinture à l'huile, n'est-ce pas?

—Oui, répondis-je, c'est une peinture à l'huile... ou plutôt, un portrait.

—Un portrait? Vraiment?

—Le portrait de l'une de mes ancêtres, repris-je; il m'a été légué par tante Marguerite (Mme Tudor, vous savez), à sa mort. Veuillez m'aider à tourner cette peinture du côté de la lumière, Mlle Brasier.

Quoique le cadre fut très grand, il était léger, et bientôt, le portrait était placé de manière à ce qu'on put le voir clairement.

—Mais! C'est un chef-d'oeuvre, un vrai chef-d'oeuvre! s'écria ma compagne, et ne ne comprends pas pourquoi il est relégué dans un coin du grenier ainsi! S'il était suspendu au-dessus du foyer, dans le studio plutôt!

—Je... Je ne sais pas... commençai-je.

—Votre ancêtre était belle, très belle, Mme Duverney, continua Mlle Brasier; ne trouvez-vous pas?

—Je vous dirai bien... balbutiai-je, que... que je... je n'aime guère ce... ce portrait...

—Pourquoi cela? Il est magnifique, magnifique, selon moi!... Il est vrai que je ne m'y entends pas beaucoup; mais il me semble que cette peinture doit être d'une grande valeur...

—Elle a été évaluée à cinq cents dollars, me dit-on.

—Cinq cents dollars! Tant que cela! Une fortune, quoi!... Il y a une chose cependant qui déplaît dans le visage, si réellement beau de votre ancêtre, Mme Duverney... Les yeux... ils sont durs... moqueurs... même un tant soit peu méchants... N'est-ce pas là votre opinion, à vous aussi, Mme Duverney?

—Oui, c'est là mon opinion... La bouche aussi est cruelle, fis-je en observant le portrait; ne le pensez-vous pas?

—Oui... un peu... Mais ce sont les yeux surtout qui déplaisent.

—Je vous l'ai dit, Mlle Brasier, je n'aime pas ce portrait... Le fait est que je le déteste, et, ajoutai-je avec un sourire amusé, vous finirez par le détester, vous-même, avant qu'il soit longtemps.

—Le détester? Non pas! Oh! suspendons le portrait de votre ancêtre dans le studio, voulez-vous?

—Comme il vous plaira, répondis-je.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, quoique le cadre fut très grand, il ne pesait guère, conséquemment, nous parvîmes, à nous deux, à le descendre dans la salle d'entrée et je donnai ordre immédiatement à Zeus de le suspendre au-dessus de la cheminée; en moins de cinq minutes, ce fut fait.

—Je me demande pour quelle raison vous souriez ainsi, Mme Duverney! s'écria Mlle Brasier, souriant elle-même, par sympathie. Quelque chose vous amuse consi-

dérablement... et ce quelque chose se rapporte au portrait de votre ancêtre, j'en suis sûre... Ne me direz-vous pas ce qui vous égaie tant?

—A quoi bon! répondis-je. Vous découvrirez bien vite ce qui en est, ajoutai-je, riant de grand coeur, cette fois.

Je savais si bien la surprise... pas du tout agréable, qui attendait ma compagne; une surprise concernant le portrait de mon ancêtre; je pressentais aussi que Mlle Brasier perdrait beaucoup de son enthousiasme pour le chef-d'oeuvre en question, et cela sous très peu.

XXIII

LES YEUX DE MON ANCETRE

Les jours qui suivirent furent remplis d'occupations de toutes sortes, pour Mlle Brasier et moi. Les cartes d'invitation pour l'inauguration de notre studio ayant été imprimées, il nous avait fallu les adresser, ce qui n'était pas une petite affaire, car nous ne voulions oublier personne. Nous avons donc passé toutes nos veillées dans la bibliothèque, à feuilleter le botin du village et à adresser des cartes.

Une fois notre tâche accomplie, à notre entière satisfaction, nous nous remîmes à veiller dans la salle d'entrée, qui était notre pièce favorite.

Un soir, j'étais à mettre les dernières touches à un dessin, pris d'après nature, tandis que Mlle Brasier tricottait une paire de bas pour Prospérine. Nous étions dans la salle d'entrée, que nous allions nommer le studio, dorénavant; chacune de nous travaillait silencieusement, et toute la longueur de la pièce nous séparait l'une de l'autre.

Soudain, je vis Mlle Brasier lever les yeux sur son tricot et fixer le portrait de mon ancêtre, lequel, je l'ai dit déjà, avait été suspendu au-dessus de la cheminée et faisait face à la porte d'entrée. Longtemps, ma compagne resta le regard fixé sur le portrait, puis, se levant, elle s'avança jusqu'au milieu du studio, s'arrêtant devant la peinture en question, après quoi, elle vint se placer debout en arrière de la chaise sur laquelle j'étais assise. Jugant par l'expression de son visage, je compris que Mlle Brasier était fort perplexe... ou effrayée.

Du coin de l'oeil, j'avais suivi tous les mouvements de la vieille demoiselle; la surprise, prévue d'avance d'ailleurs, se lisait clairement sur ses traits et cela ne manqua pas de m'amuser quelque peu.

—Mme Duverney, me dit-elle, d'une voix basse mais tremblante, tandis que, de l'index, elle montrait le portrait, votre ancêtre... elle me suit des yeux, partout où je vais!

—Oui, je sais, Mlle Brasier, répondis-je, riant d'un bon coeur, et c'est à cause de cela que je déteste tant ce portrait...

—A cause de cela?...

—Oui, à cause de cela; n'est-ce pas assez?... Ces yeux qui nous suivent partout, c'est vraiment... sinistre, je trouve.

—Ainsi, ce ne sont pas seulement mes mouvements à moi qu'elle suit ainsi?

—Mais, non! m'écriai-je en éclatant de rire. (Pouvait-on être si... naïf)!

—Alors, comment se fait-il...

—Cela dépend de la manière dont le portrait est peint, tout simplement, expliquai-je. J'ai vu de semblables peintures déjà, dans les musées, et je me souviens que dans la chapelle du couvent où j'ai reçu mon instruction, il y avait l'image d'une sainte, dont les yeux nous suivaient sans cesse; c'était une peinture à l'huile, une grande peinture, dans un grand cadre, celle-là aussi. Les yeux de la sainte (une Sainte Cécile, je crois) étaient bleus et très doux; tout de même, si par hasard, je me trouvais seule dans la chapelle pour quelques instants, ces yeux m'effrayaient à un tel point, que je me cachais le visage dans mes mains afin de ne pas les voir.

—Oh! Ces yeux si durs, si méchants! s'exclama Mlle Brasier en désignant le portrait de mon ancêtre. Ils m'énervent... ils m'effraient!

—Je ferai enlever cette peinture, dès demain, Mlle Brasier, dis-je.

—Non! Non! s'écria-t-elle. Il faut que je surmonte cette névrosité, Mme Duverney, car, en fin de compte, ce n'est que de l'enfantillage de ma part.

—Tout de même, je renverrai mon ancêtre dans le grenier, fis-je en souriant. Pourquoi garder cette peinture ici, d'ailleurs?

—N'en faites rien, je vous prie... pas à cause de moi, dans tous les cas. Le fait est que je suis en passe de devenir un tant soit peu superstitieuse, depuis quelque temps

et il faut que je me débarrasse de cela. C'est si ridicule aussi pour une personne de mon âge d'avoir peur d'un... portrait, ajouta-t-elle en riant.

Le portrait resta suspendu au-dessus de la cheminée; mais je savais bien que ma compagne ne s'y habituaient pas beaucoup, car je la surpris, plus d'une fois, agissant tel que je l'avais fait jadis concernant la sainte du couvent; je veux dire que Mlle Brasier s'arrangeait pour éviter, autant que possible, les yeux du portrait de mon ancêtre, qui paraissaient suivre tous nos mouvements et se moquer de nous sans cesse. Au fond, c'était plutôt comique!

Un matin, comme je passais près du studio, j'aperçus Zeus, qui, un linge à la main, époussetait meubles et cadres, à plein bras. Je me rendis donc à la cuisine et je dis à Prospérine :

—Depuis quand Zeus fait-il le ménage, dans le studio, à votre place, Prospérine? C'est là votre ouvrage, à vous, et non celui de votre mari.

—Je vais vous dire, Madame, répondit la servante, je ne peux pas me résoudre à faire le ménage dans le studio, avec cette dame dans le grand cadre, au-dessus de la cheminée, qui me suit des yeux partout où je vais.

—Vous êtes bien ridicule, Prospérine, laissez-moi vous le dire! répliquai-je. Ce portrait de mon ancêtre...

—Veuillez m'excuser, Madame, fit-elle, si j'exprime mon opinion sur la dame dans le grand cadre... Elle est votre ancêtre, il est vrai... mais jamais de ma vie je n'ai vu des yeux plus méchants que les siens, jamais!

—Prétendez-vous avoir peur d'un portrait, ma pauvre Prospérine? m'écriai-je. Vraiment, c'est...

—Ce n'est pas de ma faute, Madame, pleura presque Prospérine, mais ce portrait me donne le frisson: voilà!

—Je voudrais bien que vous n'entretendriez pas d'idées si... si fantastiques, ma bonne, dis-je, impatientée.

—Je le répète, ce n'est pas de ma faute. J'ai essayé de réagir contre la superstieuse terreur qui m'envahit, chaque fois que je mets le pied dans le studio... C'est inutile... La dame dans le grand cadre me fait peur; elle me donne le frisson! répondit Prospérine. Zeus, voyez-vous, Madame, Zeus n'a pas peur, lui, et c'est

pourquoi il fait le ménage dans le studio à ma place; ce ménage il le fait depuis... depuis que le portrait de votre ancêtre a été suspendu sur le mur de la salle d'entrée. Que voulez-vous, Madame! je ne puis contrôler l'horreur que me causent les yeux de cette dame; ces yeux si méchants, qui nous guettent... comme un chat guette une souris.

—Que c'est ridicule et... et stupide! fis-je, en haussant les épaules. Je croyais vraiment que vous aviez plus de bon sens que cela, Prospérine.

Mécontente, je quittai la cuisine; mais non sans avoir entendu la servante murmurer entre ses dents :

—Tout est sinistre à *Bois-Sinistre!*

Je me sentis triste, tout à coup, car je me voyais entourée de gens nerveux, superstitieux; dans cette atmosphère chimérique, fantastique, ne deviendrais-je pas superstitieuse moi-même?...

Qui sait quelle influence eut pu avoir sur moi mon entourage, si je n'avais été si occupée et préoccupée à propos de l'inauguration de mon studio?... La date en avait été fixée au 15 juin et je prévoyais que ce serait un grand événement dans le village où, nécessairement, les distractions étaient rares; d'ailleurs, je m'arrangerais pour en faire un succès.

Mais combien de fois, durant les premières semaines de mon installation à *Bois-Sinistre*, je soupirai au souvenir des *Pelouses-d'Émeraude*, si belles, si riantes, si paisibles, et où j'avais été si parfaitement heureuse avec mon Philippe, mon mari bien-aimé!

XXIV

LE STUDIO

La journée du 15 juin s'annonça bien, car le firmament était sans nuages et le soleil brillait dans tout son éclat. Dans les grandes villes, la chaleur serait intense, sans doute; mais sur le promontoire, il y avait toujours une petite brise rafraîchissante qui soufflait.

L'inauguration de mon studio avait été annoncée pour trois heures de l'après-midi; mes cartes d'invitation disaient que je recevrais de trois à six heures

Il passait à peine trois heures quand la première voiture roula sur la langue de

terre reliant le promontoire à la terre ferme. Cette langue de terre je l'avais nommée: "L'Avenue des Cèdres" à cause de la grande quantité de ces arbres qui croissaient en cet endroit.

Mme Foret et Mme Beurivage étaient arrivées à deux heures et demie, car la femme du médecin m'aiderait à recevoir et la femme de mon avocat allait servir le thé et les gâteaux avec Mlle Brasier.

Le studio était artistement décoré de fleurs et de fougères; il y en avait de vrais monceaux, dans le petit boudoir, à gauche du studio, où des musiciens: un pianiste, un violoniste et un harpiste jouaient, en sourdine, des morceaux de choix. Vraiment, tout était grandiose, parfait!

Inutile d'insister sur les détails de l'inauguration; disons seulement que j'avais rêvé en faire un succès et mon rêve se réalisait. Aussi, étais-je contente de l'idée que j'avais eue d'ouvrir mon studio au public. Je reçus force compliments sur ma petite réception ainsi que les félicitations de tous.

Une chose était évidente; nous aurions des gravures et des portraits à encadrer, plus que nous en désirerions peut-être. Eh! bien, tant mieux! L'orphélinat n'en deviendrait que plus tôt, non seulement un rêve, mais une réalité.

Vers les cinq heures, nous étions toutes (je veux dire Mme Foret, Mme Beurivage, Mlle Brasier et moi) plus ou moins fatiguées. Les gens n'avaient fait qu'entrer et sortir, depuis trois heures. Il y avait eu des questions de posées, auxquelles il neus avait fallu répondre; des renseignements à donner des rafraîchissements à servir, etc. etc.

A cinq heures et demie, les gens commencèrent à s'en aller. A six heures moins le quart, il ne restait plus personne. Nous eûmes un soupir de soulagement et nous nous disposions à nous rendre à la salle à manger afin de nous réconforter, à notre tour, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture roulant sur L'Avenue des Cèdres.

—Des retardataires! dis-je en soupirant; j'étais réellement bien fatiguée.

—Espérons que ce seront les derniers! fit Mme Foret.

Je n'eus pas le temps de répondre, car on sonnait à la porte d'entrée.

En ouvrant la porte pour admettre les

nouveaux venus, je me trouvai en face d'un monsieur et d'une jeune fille; cette dernière était d'une rare beauté.

—Soyez les bienvenus! dis-je. Car, l'excès de fatigue ne doit jamais bannir la politesse.

J'avais reconnu le monsieur; c'était M. Robert Tourville, celui qui avait acheté les *Pelouses-d'Emeraude*.

M. Tourville, un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, était veuf. C'était un grand type, fort corpulent. Ses traits étaient assez réguliers, mais il y avait une expression de grande dureté dans ses yeux, qui étaient d'un gris acier. Ses lèvres minces qui ne formaient qu'une ligne dans son visage et qui ne devaient sourire que rarement, dénotaient un caractère froid et entêté; M. Robert Tourville, lorsqu'il s'était mis quelque chose en tête, devait y tenir *mordicus*. On prétendait aussi que le nouveau propriétaire des *Pelouses-d'Emeraude* aimait l'argent par-dessus tout au monde; de plus, qu'il était excessivement snob.

—Comment vous portez-vous, Madame? me demanda-t-il, aussitôt que je l'eus admis dans le studio.

—Merci. Monsieur, je me porte à merveille, répondis-je.

—Je vous présente ma fille, reprit-il, en se tournant vers celle qui l'accompagnait. Béatrix, ajouta-t-il, voici Mme Duverney, qu'il te tardait tant de connaître.

—Je suis très heureuse de faire votre connaissance, Madame, fit Béatrix en levant sur moi de grands yeux bleus foncés, presque noirs.

Comme je l'ai dit plus haut, Béatrix Tourville possédait une rare beauté: blonde, avec ses cheveux pareils à des épis de blé mur, ses yeux admirables, sa bouche petite, au dessein parfait, ses joues légèrement rosée, ses traits fins et délicats, elle devait susciter l'admiration de tous ceux qui la voyaient.

La jeune fille parut admirer les dessins et peintures qui étaient en exhibition dans mon studio; on sentait qu'elle était une artiste... du moins, dans ses goûts.

—Quelle artiste vous êtes, Madame! s'écria-t-elle, tout en examinant une de mes peintures, signée de mes initiales: "M. D.". Est-ce pris d'après nature, ceci? demanda-t-elle ensuite, en indiquant un de



Béatrix, impassible, sous l'avalanche qui lui arrivait, déclara, à la fin, qu'elle y était résolue. (p. 160 du manuscrit)

mes derniers essais, que j'avais installé sur un chevalet.

—Oui, lui répondis-je. C'est une esquisse de Roc-Nu, un endroit très sauvage, du côté est de ce promontoire.

—C'est splendide! Et, certes, comme vous le dites, c'est très sauvage. Ce promontoire, continua-t-elle, c'est un lieu... étrange, n'est-ce pas? *Bois-Sinistre*, c'est...

—N'aimez-vous pas *Bois-Sinistre*, Mlle Tourville? demandai-je en souriant.

—Assûrément oui, j'aime *Bois-Sinistre*! Il me semble que ça doit être idéal de vivre ici; c'est si... si poétique, selon moi... J'aimerais à y demeurer... quoique les *Pelouses-d'Emeraude*...

—Oh! Chères *Pelouses-d'Emeraude*! murmurai-je.

—Que je voudrais pouvoir peindre comme vous, Madame! dit Béatrix. Je désire beaucoup prendre des leçons de dessin et de peinture; connaissez-vous quelqu'un qui m'en donnerait?

—Je regrette de vous dire que non... Mais si je puis vous aider de mes conseils, en aucun temps, Mlle Tourville, je le ferai avec un bien grand plaisir.

—Merci, Madame, merci! fit-elle. Que c'est aimable à vous d'offrir de m'aider ainsi!... Mais je préférerais de vraies leçons, prises régulièrement.

—Si j'entendais parler de quelqu'un, je vous le ferais savoir, Mlle Tourville, répondis-je.

—Eh! bien, partons, Béatrix! s'exclama, à ce moment, M. Tourville. Tu sais que nous avons pris un engagement pour six heures et demie; nous arriverons en retard.

—Je suis prête, père, dit Béatrix.

—Ne prendrez-vous pas une tasse de thé avant de partir, Monsieur et Mademoiselle? demandai-je.

—Merci, Madame; mais c'est impossible; cela nous retarderait trop. Encore merci... Viens, Béatrix!

—Je vous suis, père. Au revoir, chère Madame, dit la jeune fille en me tendant la main. J'aimerais à revenir vous voir... si vous n'y avez pas d'objections, s'entend.

—Vous serez toujours et en tout temps mille fois la bienvenue, Mlle Tourville, lui répondis-je.

—Dans tous les cas, j'ai deux ou trois gravures que je désire faire encadrer. Quand pourrai-je venir vous les apporter?

—Quand et aussitôt qu'il vous plaira, dis-je en souriant.

—Au revoir! A bientôt alors! répéta-t-elle.

Je venais de reconduire les Tourville à la porte, lorsque six heures sonnèrent à l'horloge du studio; en même temps, retentit le gong de la salle à manger, annonçant le souper.

—Je me sens le besoin de prendre une tasse de thé, dis-je à mes amies.

—Moi aussi! firent mes trois compagnes.

—Alors courons vers la salle à manger!

Riant et badinant, nous sortîmes du studio, en file indienne.

—Ding - ling - ling - !

C'était la cloche de la porte d'entrée qui sonnait.

Nous nous regardâmes, toutes trois en souriant; mais, vraiment, je crois que nous avions plutôt envie de pleurer... nous étions si, si lasses!

—Il est six heures sonnées; donc, ça ne peut être quelqu'un qui soit venu pour l'ouverture du studio, sûrement! s'exclama Mlle Brasier. C'est peut-être un commissionnaire... ou quelqu'un de ce genre.

—D'ailleurs, nous n'avons pas entendu de roulement de voiture sur L'Avenue des Cèdres, ajouta Mme Foret.

—Ding - ling - ling - !

—Il faut toujours que j'aie ouvert, car, quiconque est là est résolu d'entrer! m'écriai-je en riant.

J'allai ouvrir... et je me trouvai en face d'un joli grand jeune homme, de vingt-deux ou vingt-trois ans. Il était brun; ses cheveux, sa fine moustache et ses yeux étaient bruns; ces derniers étaient francs, clairs et riants.

—Pardonnez-moi, Madame! fit-il. Il passe six heures, je le sais... J'arrive en retard pour l'inauguration, je le crains.

—Bien... vous êtes en retard, c'est sûr... Comme vous venez de le dire, il passe six heures, répondis-je en souriant. Cependant...

—J'avais des leçons à donner, voyez-vous, Madame, reprit-il, et c'est ce qui m'a retardé. Encore une fois, veuillez me pardonner. Et il se disposa à s'en retourner... d'où il venait.

—Entrez! Entrez! dis-je en souriant, car j'avais aimé tout de suite ce jeune homme, à cause de son sourire, qui me faisait penser au sourire de mon Philippe.

—Merci, Madame! Vous êtes excessivement bonne de vouloir bien me laisser entrer!... Je regrette de n'avoir pas de cartes de visite sur moi; je vais donc être obligé de me présenter moi-même... Je me nomme Rocques Valgai, Madame. Ma profession c'est... c'est... celle de... de... barbouiller de la toile dit-il en riant, et je suis généralement connu sous le nom de "Valgai, l'artiste".

XXV

NOTRE JEUNE AMI

Ainsi que nous l'avions prévu, l'ouvrage commença pour nous dès le lendemain de l'inauguration du studio. Il y eut une véritable avalanche de commandes; spécialement de portraits à encadrer. On eut dit que tous attendaient depuis longtemps, la chance et l'occasion de faire encadrer les portraits d'êtres chers, car, quoique on nous apporta des peintures à l'eau et à l'huile, les photographies étaient plus nombreuses; nous en avions de toutes sortes.

Si on eut pu jeter un coup d'oeil dans notre atelier, deux ou trois semaines après l'ouverture du studio, on eut pu nous voir à l'oeuvre Mlle Brasier et moi. On eut pu voir aussi, assis auprès de notre table de travail, un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, fumant une cigarette, parlant "comme un moulin... à parler", ne s'arrêtant que pour rire d'un grand coeur et cela fort souvent. Ce jeune homme, c'était Rocques Valgai, l'artiste.

M. Rocques était devenu notre jeune ami, à Mlle Brasier et à moi, et nous étions toujours heureuses de le voir. Nous le recevions, sans cérémonie, dans l'atelier, et cela nous égayait de l'entendre rire et parler tandis que nous travaillions.

Je l'ai dit déjà, j'avais aimé le jeune artiste en l'apercevant pour la première fois. Lorsqu'il était entré dans le studio, le jour de l'inauguration et qu'il eut l'air si émerveillé de ce qu'il y voyait, je lui avais dit très spontanément:

—M. Valgai, je tiens beaucoup à avoir votre critique... ou votre appréciation sur ces peintures... sur quelques unes du moins.

—Madame, avait-il répondu en s'inclinant, vous êtes une artiste, je le comprends, et je n'oserais...

—Oui! Oui! J'y tiens!

—Mais... Il se fait tard déjà et...

—Je sais... Aussi voudrais-je vous proposer de rester à souper avec nous... nous causerons peinture, après le souper. Qu'en dites-vous?

—Je... Je ne suis pas habillé pour une telle occasion, Madame, me répondit-il, et vraiment...

—Que cela ne vous embarrasse nullement; nous n'en passerons certainement pas la remarque.

Rocques Valgai était resté à souper et à veiller avec nous.

Mme Foret qui, parfois, aimait à taquiner, me dit ensuite:

—Ma chère, n'était-ce pas un grand risque que vous preniez en gardant ce jeune artiste à souper? Vous ne le connaissiez nullement et...

—Et il aurait pu me voler de mes peintures, vous croyez? demandai-je en riant, ou bien ma coutellerie...

—Oh! non! ce n'est pas ainsi que je l'entends, protesta Mme Foret. Mais... à table... s'il s'était mis à manger avec ses doigts... ou à mettre son couteau dans sa bouche, ou à boire son thé dans sa saucoupe, qu'auriez-vous dit ou fait? Dans quel embarras vous vous seriez trouvée!

Mais Rocques Valgai n'avait pas mangé avec ses doigts, ni mis son couteau dans sa bouche, ni bu son thé dans sa saucoupe; au contraire, ses manières étaient (et ont toujours été) celles d'un parfait gentilhomme.

Le jeune artiste nous rendait aussi de grands services, en ce qui concernait l'encadrement d'images ou de portraits, car il nous donnait généreusement le bénéfice de son goût, qui était indéniable.

Pauvre M. Rocques!... Il était *pauvre* vraiment, comme le sont les artistes généralement. Dernièrement, de fait, depuis le 15 juin, jour de l'inauguration du studio, il avait perdu deux élèves, qui avaient quitté J..., pour passer l'été à la campagne, sur le bord de la mer.

Il arrivait parfois au jeune artiste de vendre une de ses peintures et le produit de cette vente devait lui suffire pour vivre pendant des mois et des mois ensuite. Mais j'avais offert de lui aider un peu, en ayant, dans mon studio, une exhibition de ses peintures, en décembre. Nous en ferions un jour de gala, et nous ne doutions pas du

résultat de cette exhibition. Il faut s'aider les uns les autres, en ce monde; autrement, notre vie serait vide et parfaitement inutile... du moins, c'est là ma manière de penser.

Un après-midi, durant la troisième semaine de juillet, M. Rocques vint au studio. Je fus grandement surprise de le voir arriver ainsi durant les heures qu'il consacrait généralement au travail.

La raison de sa visite, c'était qu'il venait de vendre une de ses peintures, et l'acquéreur lui avait demandé, comme faveur, de la faire encadrer avant de la lui livrer.

Nous étions dans le studio, le jeune artiste et moi, à faire un choix parmi différentes moulures, pour l'encadrement de sa peinture, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture dans L'Avenue des Cèdres. Bravo se mit à aboyer joyeusement, puis quelqu'un frappa à la porte.

—Je crois que je vais... disparaître, murmura Rocques en riant, puis il quitta immédiatement le studio.

Celle qui avait sonné à la porte d'entrée, c'était Béatrix Tourville.

—Oh! Comment vous portez-vous, Madame? me demanda-t-elle me tendant la main en souriant. Béatrix était irrésistible lorsqu'elle souriait, car ses yeux souriaient aussi bien que ses lèvres.

—Je me porte bien, je vous remercie, Mlle Tourville, répondis-je. Vous êtes la bienvenue, ajoutai-je.

—Merci, chère Madame!

—M. Tourville est en excellente santé, je l'espère?

—Oh! oui. Père n'est jamais malade, vous savez!

—Tant mieux!

—Depuis le jour de l'inauguration de votre studio que je désire venir vous voir, dit-elle, mais j'ai été absente; un petit voyage que j'ai fait avec père... Tenez, reprit-elle, voici les gravures que j'aimerais à faire encadrer. Elle me remit une petite peinture à l'huile et un portrait.

—Ah! Un portrait de vous-même! fis-je.

—Oui. Qu'en pensez-vous, Madame?

—Il est parfait, parfait! m'écriai-je.

—Trouvez-vous, vraiment?... Eh! bien, je désire le faire encadrer, afin de l'offrir en cadeau de fête à père, mardi prochain.

—Vous n'auriez pas pu trouver cadeau de fête plus... acceptable, Mlle Tourville,

répondis-je; c'est une cadeau qui ne manquera pas de plaire à M. Tourville, bien sûr!

—Et voici... autre chose, dit Béatrix en hésitant et rougissant un peu.

—Une petite peinture à l'huile, à ce que je vois...

—O Madame, ne vous moquez pas de moi... de mon pauvre petit talent, je veux dire... Je ne suis pas artiste; mais...

—Mais, ma chère enfant! Je n'ai nulle envie de me moquer de vous! assurai-je.

—C'est pris d'après nature... Seulement... il y a bien des choses à redire, je le sais.

Il y avait, assurément, bien des choses à redire au petit paysage que Béatrix venait de me remettre; j'en vis les imperfections, d'un seul coup d'oeil.

—Ne me direz-vous pas... ne me signalerez-vous pas les... défauts de cette peinture, Madame? me demanda-t-elle.

—Bien... cette vigne, par exemple, qui se cramponne à ce chêne, dis-je. Quelques coups de pinceau suffiraient cependant pour la rendre plus naturelle, et si vous voulez me le permettre...

—Prendriez-vous la peine vraiment de corriger ce petit paysage, avant de l'encadrer?

—Certainement, si vous le désirez.

—Que vous êtes bonne, et comme je vous serai reconnaissante, chère Madame! s'écria Béatrix. Oh! ajouta-t-elle aussitôt. Quel magnifique paysage! Est-ce vous qui l'avez peint?

Elle venait d'apercevoir, sur une table, où Rocques l'avait laissée, la peinture à l'huile du jeune artiste.

—Non. Ce n'est pas moi qui l'ai peint, répondis-je. Voyez plutôt.

—“Rocques Valgai”, lut Béatrix au bas du paysage. Connaissez-vous M. Valgai personnellement, Madame?

—Oui, je le connais personnellement.

—Pensez-vous... pensez-vous qu'il me donnerait des leçons?

—Probablement... Je le lui demanderai bien.

—Oh! oui! S'il vous plaît!

—Je n'y manquerai pas.

—Quand le verrez-vous M. Valgai? demanda-t-elle.

—Bientôt... De fait, M. Valgai est ici,

en ce moment, Mlle Tourville. Désireriez-vous lui parler vous-même?

—Certes! s'exclama-t-elle. Mais, Seigneur! j'espère que M. Valgai est d'une nature patiente! S'il est impatient, ou trop sévère, il me rendra si nerveuse que je n'avancerai à rien... dans mes leçons, je veux dire... Il est âgé, sans doute?... Je sais, car j'ai eu des maîtres de musique, de chant, de danse... et tous étaient vieux et à moitié toqués. Cependant, je m'arrange toujours avec les vieillards, du moment qu'ils ne sont pas trop... grognons, vous savez! acheva-t-elle en riant d'un bon cœur.

—Je crois que vous vous arrangerez bien avec M. Valgai, dis-je, réprimant avec peine une grande envie de rire. Je vais lui demander de venir vous parler, Mlle Tourville.

—Merci, Madame! répondit-elle.

Au bout de quelques instants, Rocques Valgai faisait son apparition dans le studio: je l'accompagnais.

—Mlle Tourville, dis-je, je vous présente M. Valgai; M. Valgai, Mlle Tourville.

—Oh! fit Béatrix en ouvrant de grands yeux étonnés.

—Je suis heureux de faire votre connaissance, Mademoiselle, fit Rocques en s'inclinant devant Béatrix.

Alors, comme si j'eusse subi une influence irrésistible, je levai les yeux sur le portrait de mon ancêtre et il me sembla qu'elle nous regardait tous trois, Béatrix, Rocques et moi, avec un sourire à la fois méchant et moqueur... Pourquoi?... Je frissonnai tout à coup, comme saisie d'un funeste pressentiment.

XXVI

L'OURAGAN

Toute une semaine se passa avant que nous revîmes Rocques Valgai.

Il arriva, un soir de tempête, alors que Mlle Brasier et moi étions à travailler dans l'atelier.

—Tiens! C'est M. Rocques! m'écriai-je.

—Vous vous faites rare comme les beaux jours! ajouta Mlle Brasier.

—J'ai été si, si occupé!, répondit-il. Et puis, il faut que je vous dise, Mesdames, que j'ai commencé à donner des leçons de

dessin et de peinture à Mlle Tourville, ajouta-t-il en rougissant légèrement.

—Vraiment? m'écriai-je. Je suis bien contente pour vous, M. Rocques, oui, bien contente!

—Moi aussi! fit Mlle Brasier.

—Merci, Mesdames, merci! Mlle Tourville m'a commissionné de lui faire installer un studio, aux *Pelouses-d'Emeraude* et j'ai travaillé ferme, afin de pouvoir satisfaire sa fantaisie le plus tôt possible; de fait tout est prêt.

—Vous n'avez pas perdu de temps, M. Rocques, dis-je en souriant.

—Mlle Tourville m'a prié de vous dire que son studio est dans le boudoir, dans l'aile est, sous la tour.

—Ça doit être magnifique! m'écriai-je.

—C'est tout simplement idéal ce studio, Madame! Il y a, comme vous le savez, quatre longues et larges fenêtres par lesquelles la lumière pénètre à flots, toute la journée... Je veux vous dire aussi... je vais peindre un portrait, de grandeur naturelle, de Mlle Tourville; ce sera une peinture dans le genre du portrait de votre ancêtre, Madame.

—Oh! N'est-ce pas magnifique tout cela! s'exclama Mlle Brasier. Vraiment, M. Rocques, la chance vous favorise, de ce temps-ci!

—Vous l'avez dit, Mlle Brasier, car, si je réussis à faire un petit chef-d'oeuvre du portrait de Mlle Tourville, comme je l'espère, je peindrai ensuite celui de M. Tourville; c'est promis.

—Mes félicitations les plus sincères, M. Rocques! dis-je.

—Acceptez-vous les miennes aussi! ajouta Mlle Brasier.

—Merci! Merci!... Au fond, c'est à vous, Mesdames, que je suis redevable de ce qui m'arrive, nous dit-il.

—Oh! Mais...

—Sans doute, c'est à vous que je dois tout, reprit-il. C'est vous, Madame, qui m'avez présenté à Mlle Tourville et...

—M. Rocques, interrompit Mlle Brasier, quand vous peindrez le portrait de Mlle Tourville, ne peignez pas les yeux de la même manière que ceux de l'ancêtre de Mme Duverney, je vous en prie!... Ces yeux... ils sont si... sinistres, voyez-vous!

—Je ferai attention, Mlle Brasier, répondit Rocques en riant. Le fait est que je

n'aime pas ces yeux-là moi-même; conséquemment, je peindrai ceux de Mlle Tourville autrement... quoique... ils sont si beaux, si doux les yeux de cette jeune fille, je présume que personne n'aurait d'objections à en être poursuivi sans cesse.

Mlle Brasier et moi nous échangeâmes un sourire.

—Oh! fis-je, ça ne fait pas de différence... que les yeux d'un portrait soient beaux et doux; s'il sont peints de manière à suivre tous nos mouvements, ça ne peut être agréable... Vous ai-je parlé des yeux de la sainte du couvent où j'ai reçu mon instruction, M. Rocques?

—Mais, non! me répondit-il. Vous m'en avez jamais parlé.

Je lui racontai ce que j'avais déjà raconté à Mlle Brasier; je lui parlai de cette peinture, dans la chapelle du couvent, dont les yeux nous suivaient partout, et dont j'avais tant peur.

—Je me souviendrai de ce que vous venez de me raconter, lorsque je peindrai le portrait de Mlle Tourville, dit-il en riant d'un bon cœur.

Il prit son chapeau, qu'il avait déposé sur une table en entrant; et il se prépara à partir.

—Vous ne partez pas déjà, sûrement! s'écria Mlle Brasier.

—Qu'est-ce qui vous presse tant, M. Rocques? demandai-je.

—Il m'en coûte de partir si tôt, croyez-le, dit-il; mais nous allons avoir une véritable tempête de vent, je le crains, et je suis bien loin de chez moi. Au revoir donc, Mesdames!

—Au revoir, mon jeune ami! répondis-je. Quand aurons-nous le plaisir de vous revoir?

—Oh! bientôt, bientôt!

Quoiqu'il ne fut que neuf heures, lorsque Rocque Valgai partit, Mlle Brasier et moi nous résolûmes de nous retirer pour la nuit, car nous nous sentions un peu fatiguées toutes deux.

Dix heures venaient de sonner lorsque je me mis au lit.

C'était une soirée triste, lugubre même, car le vent soufflait toujours de plus en plus fort et puis quoique nous fussions en juillet, le temps était humide et froid.

Je ne m'étais pas attendue à m'endormir avant mon heure habituelle; je veux dire avant minuit ou une heure du matin; mais,

ce soir-là, aussitôt que j'eus posé la tête sur mon oreiller, je m'endormis profondément.

Je ne sais pas ce qui m'éveilla, vers une heure et demie... Peut-être était-ce le vent, qui soufflait en tempête?... Peut-être aussi était-ce les va-et-vient et les chuchotements dans la maison?...

Dans tous les cas, lorsque je m'éveillai, j'aperçus Prospérine, en jaquette et en bonnet de nuit, qui se promenait dans le corridor en tenant une lampe à la main.

—O Madame! s'écria-t-elle, en fonçant dans ma chambre à coucher (elle m'avait entendue remuer dans mon lit et elle savait que je ne dormais plus) O Madame! Entendez-vous le vent? N'est-ce pas terrible!

Une autre personne entra dans ma chambre, à ce moment; c'était Mlle Brasier; elle aussi était en robe de nuit et elle était très pâle. S'approchant de mon lit, elle dit:

—N'est-ce pas épouvantable ce vent, Mlle Marita? Ecoutez! Ecoutez! Vraiment, c'est... c'est...

—Sinistre... achevai-je, en riant.

Le vent faisait un affreux vacarme vraiment, cette nuit-là! Même Bravo n'appréciait pas tout ce bruit, car il grondait, il geignait, il hurlait aussi parfois. Le chien tremblait de peur; il avait sauté sur le pied de mon lit, que je sentais vibrer chaque fois que Bravo frissonnait.

—Où est Zeus, Prospérine? demandai-je.

—Il est à faire l'inspection des portes et fenêtres, afin de s'assurer que tout est bien clos... O ciel! Que Dieu nous préserve!

Nous entendîmes Zeus monter l'escalier; je l'interpellai:

—Tout est à l'ordre, Zeus? demandai-je, au moment où le domestique passait devant ma porte de chambre.

—Oui, Madame, tout est à l'ordre, me répondit-il. Mais, Madame, quelle affreuse tempête!

—C'est un véritable ouragan! fit Prospérine.

—Vous feriez mieux de rester avec nous, Zeus, dis-je.

C'était, en effet une terrible tempête... une sorte d'ouragan, comme l'avait dit Prospérine. Les chassis et les portes, comme poussés par de puissantes mains, faisaient un bruit d'enfer. Par moments, on

eut dit que la maison allait s'écrouler, car elle semblait bercer littéralement sous la force du vent.

Du dehors, nous parvenaient des bruits étranges; c'étaient assez pour nous affoler de terreur! C'était sinistre ces bruits qui nous arrivaient; évidemment, la tempête faisait des siennes dans le petit bois; on l'entendait (le vent) sifflant, grondant, soupirant, pleurant, gémissant, hurlant...

A un moment donné, nous perçûmes un son qui faisait penser à un éclat de rire... puis ce fut une plainte... puis encore, un cri strident, sur une note très élevée; on eut dit le cri désolé d'une femme ou d'un enfant...

Que c'était étrange et horrible! Un autre son; celui d'un soupir prolongé... puis de sanglots étouffés...

Soudain, nous pâlîmes, car il venait de nous arriver clairement le bruit d'une détonation: "Boum"! la détonation d'un coup de pistolet. "Boum! Boum"!

—Madame! Madame! C'est... c'est intolérable! cria Prospérine, soudain. Ces éclats de rire... ces cris... ces plaintes... ces sanglots... ces soupirs... puis la... détonation d'un pistolet!... *Bois-Sinistre* est hanté, hanté!

—Prospérine, dis-je, cessez, n'est-ce pas!

—Mais, Madame, je vous dis que *Bois-Sinistre* est hanté! persista la servante, qui paraissait à moitié folle de peur.

—Ne vous ai-je pas défendu, déjà, de tenir de pareils discours, Prospérine?... Je le répète, cessez!

—Mais, Madame, ne comprenez-vous pas?... Ces cris, ces pleurs, ces soupirs... puis la détonation d'un pistolet...

—Il n'y a pas à se le cacher, c'est ce qu'il y a de plus épouvantable, dit, alors, Mlle Brasier, dont le visage était blanc comme de la chaux.

(Dois-je dire que, moi non plus, je ne me sentais pas... rassurée)?

—C'est... C'est la tragédie d'il y a cinq ans qui se joue, pour notre délectation, ce soir! s'écria Prospérine. Et la pauvre femme se mit à pleurer tout haut.

—Ecoutez, ma bonne, fis-je, vous devriez avoir plus de bon sens que cela vraiment!... Vous savez bien qu'il n'y a pas de maisons hantées, d'endroits hantés non plus; tout cela, sornettes!

—*Bois-Sinistre* est hanté... commença-t-elle.

—Qu'est-ce qui vous effraie tant, en fin de compte? demandai-je, feignant une bravoure que je ne ressentais certes pas.

—Ces éclats de rire... ces pleurs... ce sont ceux de petite "fée Olivette" je le sais, reprit Prospérine. Puis ces cris, ces horribles cris qu'on dirait poussés par une voix de femme, en face de quelque horrible danger; ce sont ceux de Nina... Mme Grandin, au moment où elle tombait dans le lac... La détonation du pistolet... le suicide de M. Grandin...

—Tout cela ce n'est que le vent passant à travers les sapins, vous le pensez bien! répondis-je. N'avez-vous jamais été témoin d'une tempête, de votre vie, Prospérine, que vous faites tout un drame de celle de ce soir? C'est ridicule, à la fin!

—Mais... la détonation...

—La détonation (ou les détonations, car nous venons d'en entendre une autre) c'est seulement le bruit des vagues du Lac Judas projetées avec grande force contre la base des rochers... Je sais bien que c'est assez lugubre, Prospérine, et je n'aime pas cela moi-même ces bruits étranges; mais ne soyons pas superstitieux et essayons de n'être pas effrayés de... rien... Cet ouragan ne saurait durer longtemps... Patientons, et faisons en sorte d'agir comme des... chrétiens, car nous savons bien que Celui qui commande à la tempête veille sur nous, et qu'Il nous protégera.

Tout le reste de la nuit nous restâmes ensemble, Mlle Brasier, Prospérine, Zeus et moi, à écouter souffler le vent. Oh! comme il sifflait, grondait, gémissait, criait, soupirait et pleurait, à travers les sapins du petit bois! tandis que les vagues en furie du Lac Judas lançaient des détonations, à faire dresser les cheveux sur nos têtes.

Je crus comprendre, cette nuit-là, pourquoi les Quinton, qui avaient acheté *Bois-Sinistre*, avaient abandonné la place au bout d'un mois; sans doute ils avaient été témoins de quelqu'ouragan dans le genre de celui dont nous étions favorisés en ce moment, et étant quelque peu superstitieux, ils avaient été fermement convaincus que *Bois-Sinistre* était hanté par ceux qui y avaient trouvé une si horrible mort, jadis.

Mais, comme je l'avais dit à M. Beauvillage lors de l'achat de *Bois-Sinistre*, je n'étais nullement superstitieuse... Je savais que les morts ne reviennent pas sur cette terre... même dans le but d'effrayer

les vivants; donc je continuerais à habiter ma présente demeure, nonobstant les... farces que jouait parfois le vent, en passant à travers les sapins.

Au lever du soleil le vent cessa de souffler, et vraiment, nous appréciâmes grandement le calme après la tempête.

XXVII

NUAGES A L'HORIZON

Quoique nous fussions devenues très ambitieuses, Mlle Brasier et moi, et que nous eussions à coeur de faire beaucoup d'argent, en vue du futur orphélinat, nous ne voulions pas devenir tout à fait esclaves de notre ouvrage. Nous travaillions ferme, presque chaque soir et pendant une heure ou deux l'avant-midi; mais dans l'après-midi, nous prenions congé, pour ainsi dire, et nous aimions à flâner dans les jardins, ou dans la forêt de fougères ou dans le petit bois. D'autres fois, nous partions en voiture et allions faire quelque excursion aux alentours, ou visiter nos amis.

Comme nous ne tenions pas à sortir, le soir, nous nous retirions dans l'atelier (lorsque nous étions seules, bien entendu) et nous encadrions des images... à moins que nous ne lisions quelque livre intéressant; dans ce cas, nous nous installions dans la bibliothèque ou dans la salle d'entrée et nous nous amusions comme bon nous semblait.

Rocques Valgai venait assez régulièrement nous rendre visite, quoique nous ne le voyions pas tout à fait aussi souvent que dans les premiers temps où nous avions fait connaissance avec lui. Il est vrai qu'il était très occupé à peindre le portrait de Béatrix Tourville, nous avait-il dit. Dans tous les cas, il venait nous voir sans cérémonie, quand bon lui semblait, et toujours il était le bienvenu.

Un mois se passa, sans incidents dignes d'être mentionnés. Nous nous accoutumions, petit à petit, à *Bois-Sinistre*, et quoique je soupirasse encore par fois, au souvenir des *Pelouses-d'Emeraude*, je m'étais attachée à ma nouvelle propriété.

Un après-midi, je proposai à Mlle Brasier que nous allions rendre visite à Mme Martigny, une dame que nous avions rencontrée chez les Beurivage, un soir, et à qui nous avions promis une visite.

Mme Martigny était une personne délicate de santé, dont le visage, quoique joli, était toujours infiniment triste. Le fait est que la vie n'était pas riante pour elle tous les jours. Pauvre femme! Je la plaignais de tout mon coeur; elle m'inspirait une grande et réelle sympathie.

M. et Mme Martigny était le couple le plus mal assorti qui soit au monde; lui, grand, corpulent, au visage dur (au coeur dur aussi, prétendait-on) brusque de manières, ne connaissant seulement pas la signification des mots: délicatesse et tact; elle, petite de taille, excessivement frêle; de plus, une sensitive; de fait, sensitive comme une fleur.

Donc, entre son mari qui, assurément ne la comprenait pas, et son fils Cyril (son seul enfant), qui, quoiqu'il fut bien jeune encore, était déjà très bien (trop bien) connu dans le monde des joueurs de profession. Mme Martigny menait une triste vie. Parfois, Cyril, qui demeurait à la ville, venait rendre visite à ses parents; mais ces visites avaient toujours le même but: se procurer de l'argent, afin de pouvoir continuer sa vie de débauche.

—Mais, chère Mme Duverney, m'avait dit Mme Martigny un jour, je devrais me considérer chanceuse maintenant, au prix du temps où le frère de mon mari, Aurèle Martigny, demeurait avec nous... Aurèle, vous savez ressemble à son frère, mon mari, comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau; ils ont les mêmes dispositions, le même caractère aussi; seulement, il est plus difficile de s'entendre et de s'arranger avec Aurèle qu'avec mon mari.

—Ainsi, M. Aurèle Martigny, dont j'ai entendu parler déjà, ne demeure plus avec vous?

—Non. Oh! non! Et que Dieu en soit béni et remercié!

—Est-il marié, votre beau-frère? avais-je demandé.

—Il est célibataire... Il demeure dans une petite ville, à près de deux cents milles d'ici, Dieu merci!... Il s'est fait construire une maison, un véritable palais, dans lequel il vit seul avec ses domestiques; ces derniers, tous des Noirs...

—Des Noirs?... Des *nègres*, vous voulez dire, Mme Martigny! s'exclama Mlle Brasier.

—Précisément des nègres, Mlle Brasier,

répondit Mme Martigny en souriant. Des nègres, d'apparence... sinistre, repoussante... Brrr!

—Mais, pourquoi se faire servir par des nègres, je vous le demande! s'écria Mlle Brasier. Il y a assez de blancs, de par le monde, qui sont sans emploi, sans travail, ce me semble!

—Voyez-vous, expliqua Mme Martigny, mon beau-frère vise à l'originalité; il aime qu'on dise de lui: "Aurèle Martigny! Quel type original"!

—Ah! Bah! fit Mlle Brasier en haussant les épaules.

—Dans tous les cas, j'ai passé trois jours dans le... palais de mon beau-frère, l'année dernière, en compagnie de mon mari, et je vous dirai bien que j'étais presque morte de peur.

—Je le crois sans peine! s'écria Mlle Brasier. Ces nègres...

—Et, savez-vous, si j'étais Aurèle Martigny, j'aurais une excessive peur de l'un de ces nègres, qui lui sert de valet; un colosse, dont le nom est certainement peu... rassurant...

—Peu rassurant, dites-vous?...

—Je dis "peu rassurant", car ce valet d'Aurèle Martigny a nom Caïn.

—Caïn?... Nom très suggestif, en effet! m'écriai-je... Alors, votre beau-frère doit être riche, très riche même?

—Il est, en effet très riche... Je présume qu'un de ces jours, quelque pauvre jeune fille deviendra éperduement éprise de... la fortune d'Aurèle Martigny et qu'elle l'épousera... Bien, je la plains, celle-là, et que Dieu lui vienne en aide, la pauvre enfant!

"Site-Morne"; tel était le nom de la propriété des Martigny. *Site-Morne* était un imposant domaine; mais il était certainement... morne... et il eut été difficile de trouver un endroit plus ennuyant, plus déprimant, au monde. La maison, que quelques-uns nommaient "le manoir", était une immense et... prétentieuse résidence en pierre de taille, comme il s'en voyait peu dans les environs, et entourée de vaste terrains (on eut dit un parc privé), sur lequel s'élevaient, d'endroit en endroit, d'énormes rochers gris ou noirs.

Site-Morne était sur les bords du Lac Judas, tout comme *Bois-Sinistre*, mais deux milles plus à l'ouest. Tout comme à *Bois-Sinistre* aussi, *Site-Morne* était construit

sur une sorte de cap s'avancant dans le lac, dont l'ossature de rochers noirs comme de l'encre, plongeait dans l'eau, à plus de trente pieds de profondeur. Ces rochers, qui s'étendaient ensuite sous les eaux du lac, formaient une chaîne de brisants. Nuits et jour, on entendait à *Site-Morne* le bruit des vagues passant par-dessus et à travers ces brisants, et ce bruit, semblable à celui de rapides ou de chutes d'eau, ce bruit continu des flots mugissants, cela portait terriblement sur les nerfs.

Comment Mme Martigny, cette femme sensible et nerveuse, pouvait-elle endurer le bruit continu que faisaient ces rapides et ne pas perdre la raison? C'était certainement assez pour porter à une dangereuse mélancolie! Quiconque passait une heure à *Site-Morne* en revenait l'âme et le cœur attristés, navrés. Je le répète: pauvre, pauvre Mme Martigny!

Quatre heures sonnaient lorsque nous fûmes introduites dans le salon de Mme Martigny, Mlle Brasier et moi, en ce jour dont nous parlions plus haut. Elle ne nous attendait pas, mais elle nous reçut fort cordialement et avec une joie évidente.

—Quelle splendide idée vous avez eue de venir me rendre visite! s'exclama-t-elle, en nous apercevant. Je suis seule, depuis hier soir; mon mari étant parti en voyage, pour toute une semaine.

—Toute une semaine! Vraiment?

—Oui... Mon intention était de passer ce temps chez ma soeur, mon unique parente, qui est mariée, comme vous le savez. Mais elle est partie, elle-même, ce matin, passer le reste de l'été chez son beau-père. J'en suis tellement déçue! Car, ce n'est pas bien gai *Site-Morne*, quand on y est seule avec ses domestiques, je vous l'assure!

La voix de Mme Martigny trembla et je vis ses yeux se remplir de larmes.

—Chère Mme Martigny, lui dis-je. pourquoi ne venez-vous pas passer la semaine avec nous, à *Bois-Sinistre*?

—Vous m'invitez! Vraiment? s'écria-t-elle, et je vis que mon invitation lui était fort agréable.

—Si je vous invite? fis-je. Bien sûr! Et vous serez la bienvenue mille et mille fois!

—Que c'est aimable à vous... commença-t-elle.

—Allons, vite! repris-je. Faites préparer votre valise et venez!

—Je suis si contente! dit-elle. J'aime tant *Bois-Sinistre!* Quel beau congé, quelle belle vacance je vais prendre!

—Nous partirons, aussitôt que vous serez prête, Mme Martigny.

—Puisque vous m'invitez si sincèrement, si cordialement, je n'aurai garde de refuser, répondit-elle. Si vous voulez bien m'excuser pendant un petit quart d'heure, je vais faire mes préparatifs de départ... Toute une semaine à *Bois-Sinistre!* reprit-elle. Quelle fête pour moi!

Donc, lorsque nous quittâmes *Site-Morne*, Mlle Brasier et moi, nous étions accompagnées de Mme Martigny, qui paraissait aussi heureuse qu'une enfant à qui on eut donné un jouet favori; un peu de rose était monté à ses joues, ordinairement si pâles, et ses yeux brillaient comme des étoiles.

Nous étions à un demi-mille à peu près de *Site-Morne* lorsque nous parvint le bruit de sabots d'un cheval, et bientôt, nous aperçûmes une petite voiture à deux roues, tirée par un poney Shetland, jolie petite bête, noire comme la nuit. Deux personnes occupaient la voiture, et nous les reconnûmes immédiatement: Béatrix Tourville et Rocques Valgai...

Béatrix conduisait le poney, et Rocques, le bras passé autour de la taille de la jeune fille (il est vrai que la voiture était très étroite) regardait cette dernière avec une expression très amoureuse.

Venant de directions opposées, la voiture à deux roues et ma berline se croisèrent, et tous nous saluâmes. J'admets que le jeune couple avait l'air assez embarrassé, mal à l'aise; évidemment. Ils ne s'étaient pas attendus à rencontrer qui que ce fût de leurs connaissances, sur ce chemin, peu fréquenté d'ordinaire. Car, *Site-Morne* n'était pas précisément sur le chemin du Roi, mais sur un chemin de travers, conduisant à la propriété des Martigny seulement.

—N'est-ce pas Mlle Tourville que nous venons de rencontrer? me demanda Mme Martigny, aussitôt que la voiture à deux roues eut disparu, à l'un des tournants de la route.

—Oui, c'est Mlle Tourville, répondis-je.

—Et le jeune homme qui l'accompagne... je crois le reconnaître; c'est M. Rocque Valgai, l'artiste, n'est-ce pas?... Mais, j'y songe, ce jeune homme est un de vos grands amis; je me souviens maintenant...

—M. Valgai est, en effet l'un de nos bons amis, et c'est bien lui qui accompagne Mlle Tourville.

—Qui eut cru qu'ils fussent si... intimes, la riche demoiselle Tourville et l'artiste pauvre! continua Mme Martigny, qui était loin de donner dans le commérage pourtant; elle était seulement intéressée, comme nous le sommes tous, dans le roman des jeunes.

—C'est une surprise pour moi aussi, de les voir si intimes, je veux dire, Mme Martigny, répondis-je. Il y a si peu longtemps qu'ils ont fait connaissance ensemble, ces deux-là!

—J'espère, pour le jeune artiste, qu'il n'est pas devenu amoureux de Mlle Tourville, continua notre compagne...

—Pourquoi pas? demanda Mlle Brasier. M. Valgai est un artiste d'avenir...

—Peut-être, répliqua Mme Martigny. Mais je me suis laissée dire que M. Tourville est très ambitieux, en ce qui concerne l'avenir de sa fille unique.

—Je me l'imagine bien, fis-je.

—M. Tourville, paraît-il, dit, à qui veut l'entendre, que sa fille n'épousera qu'un homme dont la fortune égalera la sienne (celle de M. Tourville, je veux dire)... Je ne serais donc pas étonnée d'apprendre que ces deux jeunes gens que nous venons de rencontrer, aient de grandes épreuves en réserve... Les pauvres enfants!

—Oh! J'espère bien que non! m'écriai-je. Je les connais tous deux, et je sais qu'ils méritent d'être heureux.

Tout de même, mon opinion ne variait pas beaucoup d'avec celle de Mme Martigny. M. Tourville, ça se voyait d'un coup d'oeil, était entêté et il ne regarderait pas à briser le coeur de son unique enfant, si cela faisait son affaire, à lui. L'argent, était son dieu, prétendait-on; or, entre Béatrix, son héritière, et Rocques Valgai l'artiste pauvre, il y avait tout un abîme... Ainsi que l'avait dit Mme Martigny, ils se préparaient des peines, des épreuves, ces deux-là; car M. Tourville ne consentirait jamais à une union entr'eux, jamais! Il serait peut-être temps encore de les mettre sur leur garde... J'avertirais Rocques... Si ce n'était que de l'amitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, très bien... Mais, au fond, je m'en doutais, ils s'aimaient d'amour... et il était trop tard...

Pourtant, je parlerais à Rocques.....

J'essayerais de lui faire voir les nuages qui se formaient, menaçants, à l'horizon de sa vie et de celle de Béatrix... Pauvres enfants! Comme je les plaignais!

Cependant, deux longues semaines s'écoulèrent, avant que je revisse Rocques Valgai; deux semaines, qui avaient été remplies d'événements pour les jeunes amoureux!

Et plus noirs, plus menaçants étaient devenus les nuages à leur horizon.

XXVIII

PENSEES MORBIDES

Mlle Brasier dînait chez les Foret.

Je n'avais pu me rendre à leur invitation, au dernier moment, à cause d'un mauvais rhume qui me tracassait depuis plusieurs jours et qui paraissait devoir augmenter en gravité. De fait, j'attendais le médecin, ce soir-là même; il avait promis de venir me faire une visite professionnelle, tout en ramenant Mlle Brasier, après le dîner.

Après avoir pris un léger souper, je me retirai dans la salle d'entrée et j'essayai de lire. Mais on sait qu'un rhume affecte les yeux aussi bien que les poumons, et bientôt, je jetai mon livre au loin et me livrai à d'assez sombres pensées... Allais-je faire une grave maladie... avoir l'influenza, ou bien une congestion des poumons... que sais-je?

Etant seule ce soir, ce qui n'arrivait pas souvent, car Mlle Brasier ne me laissait jamais, je me sentais si triste, si triste, que pour un rien j'aurais pleuré, je crois. D'ailleurs, comment allais-je passer la veillée? Ne pouvant ni lire ni écrire, vu que j'éprouvais des élancements dans le fond des orbites, aussitôt que j'essayais de m'appliquer à quelque chose, vraiment, je ne savais trop que faire de moi... Me mettre au lit? Cela ne m'allait nullement... Le médecin allait venir; je ne voulais pas le recevoir dans ma chambre à coucher, ne me sentant pas réellement assez malade pour cela.

Que ferais-je pour passer le temps?

Distraitement, mes yeux errèrent autour de la salle d'entrée... Je remarquai une chose que je n'avais jamais remarqué auparavant; c'était que mon studio était devenu plutôt une vraie galerie de portraits,

car excepté deux petits paysages peints à l'huile, et un bouquet de fleurs peint à l'eau, les murs étaient couverts de photographies de toutes sortes... Là-bas, près de la porte conduisant dans la salle à manger, était Rocques Valgai, peint à l'huile, et posé alors qu'il était assis devant son chevalet, à travailler... Vis-à-vis de Rocques, était Béatrix Tourville, resplendissante, en robe de bal... Un peu plus loin était la mère de Mme Foret, une très vieille dame aux cheveux blancs surmontés d'une boucle de fines dentelles; elle faisait face à un vieux monsieur, depuis longtemps décédé, un monsieur à la longue barbe blanche, aux cheveux, blancs aussi, et coiffé d'une calotte noire. Le portrait de Mme Martigny était en évidence dans un petit cadre, sur un guéridon... à ses côtés était une fillette... d'autrefois; de fait la petite soeur de Mme Martigny, morte à l'âge de dix ans et dont le nom avait été Caroline. La pauvre petite! Qu'elle avait l'air... étrange avec sa jupe à crénoline et ses pantalons brodés, dépassant sa jupe d'au moins six pouces! Ces militaires se faisant face, sur une table, près du foyer... qu'ils avaient l'air brave! tandis que vis-à-vis d'eux, une dame en costume de masquarade, semblait les observer tous deux, et se demander lequel de ces braves elle préférerait... A la droite du studio était le portrait agrandi d'un homme d'état, et lui faisant pendant, celui de la Reine Victoria...

Oui, c'était vraiment une galerie de portraits, et, pendant quelques instants cela m'amusa de regarder tous ces visages... J'essayais de deviner le caractère de chacun, par sa physionomie... Pour quelques-uns je réussissais assez bien, je crois... Mais, quelle fête pour un physionomiste qu'une heure passée dans mon studio, pensais-je.

Mes yeux firent, encore une fois le tour du studio, et soudain, ils s'arrêtèrent sur le portrait de mon ancêtre... Que ses yeux étaient méchants et moqueurs, ce soir!... Combien désagréable était son sourire!... Et comme cette femme semblait m'observer attentivement, de son cadre doré! Que je haïssais ce portrait! je l'avais toujours haï... et si ce n'eût été la crainte d'exhiber une superstitieuse terreur devant mes domestiques, il y a longtemps que je l'aurais renvoyé au grenier... Ces yeux qui

me fixaient! J'essayai de regarder ailleurs; même, je changeai de place... Mais, nécessairement, à cause de la manière dont le portrait était peint, ses yeux suivaient fidèlement tous mes mouvements... Il y avait certainement quelque chose de sinistre dans ce portrait, car, si vous persistiez à le regarder, il vous semblait que le visage changeait d'expression parfois, quoique les yeux demeuraient toujours durs et moqueurs...

Soudain, je frissonnai... Je ne pouvais plus endurer d'être seule dans le studio, avec ce portrait de mon ancêtre en face de moi... c'était comme si je me fusse trouvée tout à coup enfermée dans une chambre mortuaire, toute seule avec un cadavre... J'étais, inutile de le dire, un peu fiévreuse, étant menacée de l'influenza, ayant même une légère attaque de cette maladie; mon sang coulait dans mes veines comme un liquide glacé, tandis que mon visage était brûlant. C'est pourquoi je me sentais toute énervée ce soir... Je fus prise d'une grande envie de crier, d'appeler à l'aide... Qu'est-ce que cela voulait dire? Étais-je en passe de devenir superstitieuse... comme Prosperine par exemple? J'espérais bien que non!

Eh! bien, puisque le portrait de mon ancêtre m'effrayait tant, je n'avais qu'à quitter le studio, m'en aller dans une autre pièce... Pourquoi ne m'en allais-je pas?

Mais, à la pensée que les yeux du portrait me suivraient, jusqu'au moment où j'aurais quitté le studio, je me sentis prise d'une ridicule peur. Une sorte de vertige me saisit... allais-je m'évanouir?

Cependant, domptant le mieux possible les sensations que j'éprouvais, je me levai et me disposai à quitter la salle d'entrée. Fermant les yeux à demi, je tournai le dos au portrait et j'essayai quelques pas... Il me sembla que les yeux de mon ancêtre me transperçaient, de part et d'autre... Malgré moi je me retournai et regardai la malencontreuse peinture, et de nouveau j'eus une sorte d'éblouissement, de vertige... Mes jambes paraissaient trop faibles pour me supporter; je tombai, presque évanouie sur un siège et j'éclatai en sanglots...

On sonnait à la porte d'entrée. Ça devait être le médecin!

Vite je m'essuyai les yeux, puis je demandai :

—Qui est là?

—C'est moi... Rocques, Mme Duverney. Oh! Comme il était le bienvenu ce jeune ami à nous! Je courus lui ouvrir.

—Vous êtes le bienvenu! Des milliers de fois bienvenu, cher M. Rocques! m'écriai-je, d'une voix encore remplie de larmes.

—Merci, Madame! répondit-il. Comment vous portez-vous, Mme Duverney? Je... J'espère que vous n'êtes pas malade? Vous...

—Non, je ne suis pas réellement malade... mais... oui, je viens de... de pleurer... et pour rien encore! fis-je en souriant.

—Vous venez de pleurer, dites-vous! s'exclama Rocques. J'aime à croire qu'il n'y a rien qui va mal ici; rien qui vous cause de la peine ou de l'ennui, je veux dire, chère Madame?

—Rien du tout... Seulement, je viens d'avoir une forte attaque de spleen, M. Rocques, et puis, j'étais assaillie de pensées, d'idées quelque peu morbides... en face de ce portrait, fis-je en indiquant mon ancêtre.

—Le fait est qu'elle n'est pas réjouissante à contempler, répondit le jeune artiste, quoiqu'elle soit bien belle. Il n'y a pas à nier que ses yeux sont... étranges, pour le moins... Mais, chère Mme Duverney, si cette peinture vous énervait, pourquoi n'avez-vous pas changé de pièce pour y passer la veillée; le salon, l'étude, la bibliothèque...

—Oui, je sais... mais je ne pouvais me résoudre à tourner le dos au portrait... Il me semblait... Ah! je ne saurais vous expliquer ce que je ressentais... Cependant, tout cela est passé maintenant, puisque vous avez eu la charmante idée de venir me tenir compagnie, M. Rocques.

—Vous êtes malade, je le crains... murmura-t-il.

—Non! Non! Je vous assure que non!

—Mlle Brasier... Où donc est-elle?

—Elle dîne chez les Foret, ce soir. Je ne tenais pas à l'accompagner...

—Parce que vous ne vous sentiez pas bien, j'en suis sûr?

—J'ai pris un rhume, dont je ne parviens pas à me débarrasser, tout simplement.

—Tout simplement, dites-vous, Mme Duverney? Mais! Ne savez-vous pas qu'il n'est de pire qu'un rhume négligé?

—J'attends le médecin ce soir, dis-je.

—Ah! Tant mieux!

—Tenez, M. Rocques, retirons-nous dans l'étude, voulez-vous? Nous nous y installerons confortablement et nous causerons ensemble comme de bons amis que nous sommes.

—Je ne demande pas mieux, assurément! répondit-il.

Détournant la tête, afin de ne pas voir le portrait de mon ancêtre, en passant, je quittai le studio, suivi de Rocques.

—Et le portrait de Mlle Tourville? demandai-je, aussitôt que nous fûmes rendus dans l'étude.

—Ca va bien, très bien, Mme Duverney! De fait, j'espère en faire un chef-d'oeuvre... Béatrix... Mlle Tourville, je veux dire...

—Eh! bien, mon ami? Qu'avez-vous à me... confier, au sujet de cette jeune fille?

—Vous avez deviné, sans doute? balbutia-t-il. Elle... Béatrix et moi... Je... je l'aime éperduement... Elle aussi, elle m'aime... elle me l'a avoué... Elle a promis de m'épouser...

—Vraiment? m'écriai-je.

—Cela vous surprend, Madame, que Mlle Tourville ait daigné...

—Ce n'est pas cela, vous le pensez bien, M. Rocques! m'exclamai-je. Vous vallez mieux, infiniment mieux, que tant d'autres jeunes gens de mes connaissances... Mais, M. Tourville, le père de Béatrix? Approuve-t-il du choix de sa fille?

—Oh! Lui! répondit Rocques, comme si le père de Béatrix ne comptait guère dans cette affaire; comme si ça ne le concernait pas enfin.

—Sait-il ce qui se passe, au moins? demandai-je.

—Non, il ne le sait pas... Nous n'avons pas jugé à propos de le mettre au courant, pour dire la vérité... pas encore, dans tous les cas. Béatrix m'a dit que son père ne lui avait jamais rien refusé de sa vie; donc, je parlerai à M. Tourville, sous peu.

—Il ne consentira jamais, M. Rocques, jamais! m'écriai-je.

—Parce que je suis si pauvre, tandis qu'il est si riche, vous voulez dire, Mme Duverney? demanda-t-il.

—Oui, c'est là exactement ce que je veux dire, mon jeune ami.

—Je travaillerai... je travaillerai sans trêve et sans répit, vous savez, Madame, et M. Tourville...

—Jamais il ne consentira à vous donner sa fille en mariage, mon pauvre M. Rocques, jamais! répétai-je. Aussitôt qu'il apprendra ce qui se passe il trouvera moyen d'y mettre le holà... même, je ne serais pas étonnée s'il ne vous permettait pas de finir le portrait de Béatrix, que vous êtes à peindre. Ce n'est pas un homme... ordinaire que M. Tourville, prétend-on. L'argent c'est son dieu... et comme vous n'en avez pas...

—Eh! bien, en ce cas, chère Mme Duverney, nous y sommes résolus, Béatrix et moi, nous nous enfuirons tous deux... et nous nous marierons sans le consentement de M. Tourville; voilà!

XXIX

LA DECISION DE M. TOURVILLE

Il était assez tard, lorsque Rocques parla de quitter *Bois-Sinistre*, ce soir-là.

Vers les neuf heures et demie, Mlle Brasier était revenue à la maison en voiture, avec le Docteur et Mme Forêt. Le médecin en profita pour me tâter le poulx, m'ausculter les poumons et le coeur, déclarant ensuite que j'avais un commencement d'influenza, qu'il allait détourner tout de suite. Naturellement, il voulut que je me misse au lit; mais à cette prescription, j'avais fait une moue si prononcée qu'il avait secoué la tête en riant; il s'était attendu à ce que je ne lui obéisse pas sur ce point.

Après le départ des Forêt, Mlle Brasier, Rocques et moi, nous continuâmes à veiller; si tard même, que nous gardâmes le jeune artiste à coucher ensuite, vu qu'il demeurerait si loin de *Bois-Sinistre*.

Ma compagne et moi, nous donnâmes de sages conseils à Rocques, en ce qui concernait ses démêlés avec M. Tourville; entr'autres choses, nous lui recommandâmes d'attendre que le portrait de Béatrix fut peint, avant d'entretenir M. Tourville de ses sentiments envers sa fille, son enfant unique, sa future héritière. Je pressentais, me disais-je, ce qui arriverait: M. Tourville, en apprenant que l'artiste pauvre avait osé courtiser sa fille, lui intimerait l'ordre de ne plus mettre le pied aux *Pelouses-d'Emeraude* et il s'arrangerait pour qu'il n'y eut aucune communication, ni par lettres, ni autrement, entre les deux jeunes gens...

Pauvre Rocques! Vraiment, je le plaignais d'avance, de tout mon coeur!

Rocques promit de suivre nos conseils...

Lorsqu'il revint nous voir, trois semaines plus tard, il nous annonça que le portrait de Béatrix était terminé et qu'il avait reçu, en paiement, un généreux chèque de M. Tourville. Ce monsieur, de plus, avait dit au jeune artiste qu'étant parfaitement satisfait du portrait de sa fille, il était prêt à poser pour son propre portrait, aussitôt que Rocques serait prêt à commencer ce travail.

—Mais, ajouta Rocques, vous le comprenez bien, Mesdames, je ne commencerai pas le portrait de M. Tourville sans lui faire part, auparavant, de mes sentiments envers sa fille.

—Et vous vous soumettez à la décision de M. Tourville, M. Rocques? lui demandai-je.

—Ah! Cela dépend... de bien des choses, chère Madame, répondit-il. Béatrix et moi, nous nous aimons éperduement... conséquemment, je ne sais ce qui arriverait si... si M. Tourville me refusait la main de sa fille...

—Il faudra vous soumettre à sa décision cependant, M. Rocques, fit Mlle Brasier. Comment pourriez-vous faire autrement, d'ailleurs?

—C'est bien cela... Je ne sais pas... Béatrix est habituée au luxe... jamais elle n'a été dans l'occasion de se priver de quelque chose qu'elle désirait, de sa vie, et moi je ne pourrai lui donner que le nécessaire... Mais elle est prête à faire bien des sacrifices pour...

—Pauvre M. Rocques! m'écriai-je. Ne croyez-vous pas que ça vous briserait le coeur de voir Béatrix désirer quelque chose que vous ne pourriez pas lui procurer; des choses auxquelles elle a été accoutumée toute sa vie et qui lui sembleraient bien ordinaires, tandis qu'à vous, elles paraîtraient superflues. Vous les considéreriez comme n'étant que des dépenses inutiles?

—Comme vous le dites, Mme Duverney, cela me briserait certainement le coeur. Mais, M. Tourville, s'il consent à notre mariage, dotera richement sa fille... assez richement pour qu'elle puisse satisfaire tous ses désirs, quelque extravagants fussent-ils... Moi, j'ai mon art, et ce qu'il me rapporte suffit à mes besoins personnels.

—Cela se peut... Oui, cela se peut...

murmurai-je, pas du tout convaincue cependant.

—Demain, je parlerai à M. Tourville, continua notre jeune ami... Car, quoiqu'on prétende qu'il soit inapprochable; moi, je le trouve bien... approchable; il a toujours été bon et courtois envers moi.

—Je vous souhaite bonne chance, M. Rocques! m'exclamai-je.

—Moi aussi, je vous souhaite bonne chance! ajouta Mlle Brasier.

—Merci, toutes deux, merci! Je parlerai à M. Tourville demain, comme je vous le disais tout à l'heure, immédiatement après le lunch, et quelque soit sa décision, je vous la ferai connaître, Mesdames. Ainsi, vous pouvez vous attendre à me revoir... disons... après demain... Et j'espère... je suis même presque certain de vous apporter de bonnes nouvelles.

Six longs jours s'écoulèrent cependant, avant que nous revîmes notre jeune ami. Mlle Brasier et moi, nous ne parlions que de lui et nous nous demandions, à tout instant, ce qui se passait aux *Pelouses-d'Émeraude*. Ce retard à venir nous apporter des nouvelles ne manquait pas de nous inquiéter.

Lorsque Rocques vint nous rendre visite enfin, il nous sembla qu'il paraissait triste et préoccupé.

—Je suis venu vous entretenir du résultat de ma conversation avec M. Tourville, nous dit-il, après que nous lui eûmes souhaité la bienvenue.

—Nous avons bien hâte de savoir comment tout s'est passé, M. Rocques, lui dis-je.

—Eh! bien, Mesdames, tel que vous me voyez, je suis en probation pour un an...

—En probation! Que voulez-vous dire? demanda Mlle Brasier.

—Voici: je me prépare à partir pour le sud des États-Unis.

—Pour le sud des États-Unis! Si loin que cela! m'écriai-je.

—Nous allons beaucoup nous ennuyer de vous, M. Rocques, fit Mlle Brasier.

—Assurément, oui!

—Merci, Mesdames! Vous êtes infiniment bonnes de me dire de si gentilles choses! Je les apprécie hautement, croyez-le!

—Mais, pourquoi cette décision subite... ce départ subit, plutôt, je devrais dire? Et qu'allez-vous faire dans le sud des États-Unis?

—“*Je pars pour chercher la fortune
Qui ne veut pas venir à moi*”, fredonna-t-il.

—Ah! fis-je. Je comprends.

Je ne comprenais que trop; les choses s'étaient passées à peu près ainsi que je l'avais prévu.

—Le fait est que M. Tourville exige que je me fasse un nom, avant d'oser prétendre à la main de sa fille, reprit Rocques. Dans un an, si je suis devenu un artiste de renom, je pourrai réclamer Béatrix comme ma fiancée. En attendant, il est entendu que nous sommes libres, tous deux... mais je sais bien que ma Béatrix me sera fidèle!

—Vous réussirez, je l'espère, M. Rocques, dis-je.

—J'y compte bien... Si je ne réussissais pas... Mais cela c'est improbable... impossible, j'oserais dire...

—Vous ne nous avez pas dit encore pourquoi vous vous en alliez si loin, M. Rocques, interrompit Mlle Brasier.

—J'ai l'offre d'une chance exceptionnelle, dans le sud des Etats-Unis, Mlle Brasier, répondit-il, et quoique je devrai être séparée de ma bien-aimée, je ne me sentirai pas tout à fait malheureux, puisque je travaillerai dans le but de me rendre digne d'elle. C'est M. Tourville, lui-même, qui m'a mis sur la piste de cette chance exceptionnelle, ajouta-t-il naïvement.

—Ah!... fit Mlle Brasier.

—Quand pensez-vous partir? demandai-je.

—Après demain, me répondit-il en soupirant.

—Si tôt que cela! s'exclama Mlle Brasier.

—Oui, si tôt que cela, Mlle Brasier, dit Rocques. Donc, c'est ma visite d'adieu que je suis venu vous faire aujourd'hui, Mesdames, ajouta-t-il en se levant pour partir.

—Nous aurons quelques fois de vos nouvelles, n'est-ce pas, mon jeune ami? demandai-je, véritablement émue.

—Certes! Je vous écrirai un mot dès mon arrivée à destination, tout d'abord, puis, je vous donnerai souvent de mes nouvelles... Adieu, Mesdames! Vous avez été de si bonnes amies pour moi; il m'en coûte infiniment de vous quitter!

Ainsi qu'il nous l'avait annoncé, Rocques Valgai partit, deux jours plus tard; nous l'appriâmes par Béatrix, qui vint nous rendre visite le lendemain. Ce fut une

très courte visite qu'elle nous fit, mais nous étions bien contentes de la voir.

—Rocques est parti, Madame! me dit-elle en pleurant. Vous le saviez, sans doute? Pauvre Rocques! Et pauvre moi! ajouta-t-elle, en souriant à travers ses larmes.

—Oui, je savais qu'il devait partir, répondis-je, et j'espère qu'il réussira dans toutes ses entreprises!

—Il réussira, j'en suis sûre! s'exclama-t-elle. Mais, oh! chère Madame, je... je m'ennuie tant depuis qu'il est parti! C'était si, si pénible de nous quitter! et elle éclata en sanglots.

—Un an est vite écoulé, chère Béatrix, dis-je, afin de la consoler un peu, dans sa réelle peine.

—Un an... c'est long, long! soupira-t-elle. Si père avait voulu pourtant, Rocques n'eut pas été obligé de partir!

Cela, je le savais très bien. Mais je savais aussi que M. Tourville avait son idée, en agissant comme il l'avait fait, et plus que jamais, je plaignais ces deux jeunes gens qui s'aimaient tant.

Lorsqu'elle partit, elle promit de revenir nous voir bientôt.

—Rocques écrira, bien sûr, dit Béatrix au moment de partir. Il a dû promettre de vous donner de ses nouvelles, à vous aussi?

—Oui, il l'a promis, répondis-je.

Après le départ de la jeune fille, je dis à Mlle Brasier :

—J'espère que je ne fais pas un jugement téméraire, mais je crois que M. Tourville doit se frotter les mains, dans le moment, et se réjouir d'avoir joué un si bon tour à sa fille et à l'ami de sa fille. C'est rusé comme un renard cet homme-là!

—Que voulez-vous dire, Mme Duverney? demanda Mlle Brasier.

—Voyez-vous, Mlle Brasier, c'est comme ceci : quand Rocques a avoué à M. Tourville qu'il aimait sa fille et qu'il était aimé d'elle en retour, ce même M. Tourville s'est dit qu'il savait précisément comment il allait arranger les choses... S'il avait fait une scène et qu'il eut défendu l'accès de sa maison à notre jeune ami, il était, d'avance, certain d'une chose; Béatrix et Rocques seraient parvenus à se rencontrer ailleurs...

—C'est probable, fit Mlle Brasier.

—Eh! bien, M. Tourville s'est tout sim-

plement débarrassé de Rocques. Il l'a envoyé dans le sud des Etats-Unis... pour un an... et durant un an, qui sait ce qui peut arriver?

—Cependant, objecta ma compagne, il leur a permis de correspondre...

Je ne pus m'empêcher de hausser les épaules en riant, quoiqu'assez tristement; Mlle Brasier était vraiment trop naïve!

—Oh! fis-je, cela ne signifie pas grand' chose... cela ne signifie rien après tout, cette permission de correspondre. Une correspondance est assez facile à interrompre... quand on a peu de scrupules, s'entend... et je ne crois pas que M. Tourville soit embarrassé d'un bien lourd bagage de scrupules... ni même de délicatesse. Vous verrez! Vous verrez, Mlle Brasier! repris-je. Ils correspondront pendant un certain temps, puis, de mystérieuse façon, leurs lettres se perdront en route; bref, ils cesseront de recevoir des nouvelles l'un de l'autre.

—Pauvre Béatrix! Pauvre Rocques! Les pauvres enfants! soupira Mlle Brasier. Mais peut-être êtes-vous portée à voir tout en noir, Mme Duverney...

—Je l'espère! Je l'espère de tout mon coeur! Et tout bas, je murmurai à mon tour: Les pauvres enfants!

Car, chaque fois que je pensais à eux, surtout depuis le départ de Rocques, j'étais assaillie d'un noir pressentiment, contre lequel j'essayais vainement de réagir.

XXX

LE CAUCHEMAR

Comme il nous manquait notre jeune ami, comme il nous manquait!

Nous avions été si habituées à le voir arriver de temps à autre, cela paraissait étrange de ne plus le voir, de ne plus l'attendre. Tout ce qui nous restait maintenant, c'était son souvenir et la réception de ses lettres. Tous les quinze jours, nous recevions une bonne longue épître de Rocques Valgai et nous essayions de nous consoler de son absence en nous disant qu'il réussissait parfaitement dans ses entreprises, là-bas, dans le sud des Etats-Unis, où il s'était vu obligé d'émigrer. Bientôt, sous très peu probablement, il aurait acquis la réputation d'un artiste de renom et alors...

Oui, je le répète, Rocques nous manquait; surtout cet automne-là, qui fut la saison la plus triste, la plus désagréable, la plus déprimante qu'on puisse imaginer. Rocques... avec son sourire si aimable, son rire si contagieux, ses propos si gais... Souvent, quand sonnait la cloche de la porte d'entrée, nous nous disions: "C'est Rocques!" Mais aussitôt, nous nous souvenions, et nous soupirions toutes deux, Mlle Brasier et moi.

Cet automne-là! Ce fut le plus lugubre imaginable, et à *Bois-Sinistre*, ce fut... eh! bien, ce fut sinistre. Lorsque tombèrent les feuilles et que le vent se mit à gémir à travers les sapins du petit bois, je me demandai plus d'une fois pourquoi, avant d'acheter cette propriété, je ne m'étais pas rappelée que l'été n'a qu'un temps; que c'est la plus courte des saisons et que l'automne et l'hiver ce serait presque intolérable, sur le promontoire. On ne pense pas à tout; plus souvent qu'autrement, on ne prévoit pas l'avenir.

Durant le jour, nous étions continuellement occupées; conséquemment, nous ne nous arrêtions pas à "écouter les bruits de la nature". Mais la nuit! Le vent qui soupirait, pleurait, gémissait, sifflait, hurlait, nous tombait sur les nerfs.

Combien de fois le vent souffla en ouragan! Alors, nous entendions ces cris mystérieux, ces éclats de rire étranges, et ces détonations d'un pistolet. Cette pauvre Prospérine en perdit presque l'esprit. Quant à moi, j'en étais rendue à regretter amèrement d'avoir acheté *Bois-Sinistre* et je me demandais parfois si je n'allais pas me décider de mettre ma propriété en vente. Je résistai à cette tentation cependant, me disant que nous finirions par nous habituer aux fracas du vent et que avec le temps, nous n'en ferions plus aucun cas. Vraiment, c'était à espérer!

Une nuit, (c'était la nuit du 1er décembre, l'anniversaire du décès de mon bien-aimé mari), j'eus un rêve étrange... un cauchemar plutôt... Il me semblait que j'étais assise dans mon studio, à l'heure du soleil couchant. J'entendais, venant du boudoir ouvrant sur le studio, un orchestre, jouant de la musique ravissante... Depuis, j'ai compris que cette musique que j'entendais ainsi en rêve, ça devait être le bruit du vent.

Soudain, j'aperçus Caroline (la petite

soeur de Mme Martigny), descendre de son cadre... et qu'elle paraissait bizarre dans sa robe à crinoline et ses longs pantalons brodés!

Je vis les autres portraits du studio remuer dans leurs cadres, puis, le vieux monsieur à la longue barbe blanche et à calotte de velour noir mit le pied à terre et offrit le bras à la mère de Mme Foret, la vieille dame aux cheveux blancs surmontés d'une boucle de dentelles.

Puis, vinrent les deux militaires, tous deux s'inclinant ensemble devant la dame en costume de masquerade...

Vint ensuite l'homme d'Etat au visage sévère; celui-là s'avança jusqu'à Mme Martigny et bientôt, tous deux étaient debouts au milieu de la place...

Je voyais aussi Rocques, dans son cadre, souriant à Béatrix, dans le sien; eux aussi descendirent et allèrent se joindre aux autres...

L'orchestre se mit à jouer une valse (je me souviens, c'était "Danube Bleu") et immédiatement, tous se mirent à danser. Mais, quelle danse! Ils avaient un air solennel tous ces danseurs; aucun sourire n'effleurait leurs lèvres... cela produisait un singulier effet.

Il n'y avait que Rocques et Béatrix qui se souriaient, tout en exécutant des pas de valse. Comme ils paraissaient heureux tous deux! Et quel couple idéal que ce joli grand garçon brun et cette belle jeune fille blonde!

Dans tous les rêves, même dans les cauchemars, souvent, il y a toujours une note drolatique. Levant les yeux sur le portrait de la Reine Victoria, je l'aperçus, dans son cadre, qui battait la mesure du "Danube Bleu" avec son sceptre, accompagnant chaque geste d'un hochement de tête. J'eus envie de rire; mais le rire se figea sur mes lèvres en jetant les yeux sur le portrait de mon ancêtre; son sourire moqueur, ses yeux durs et méchants... Que regardaient-ils, que voyaient-ils ces yeux, pardessus la tête de Rocques Valgai?... Ils voyaient quelque chose, bien sûr; quelque chose que je ne pouvais pas voir, moi, ni même les danseurs.

Bientôt, je compris ce que voyait mon ancêtre, ce qui paraissait tant l'intéresser et la réjouir; une ombre, une ombre noire, venait de se placer entre Béatrix et Rocques, les séparant l'un de l'autre...

Lorsque l'ombre eut prise une forme définie, je vis que c'était celle d'un homme grand et corpulent, dont on ne pouvait pas apercevoir le visage.

Soudain, l'orchestre cessa de jouer. Alors, je vis Rocques Valgai aux prises avec l'ombre, tandis que Béatrix, non loin des deux hommes, les regardait batailler ensemble tout en se tordant les mains dans son désespoir.

Ce fut une terrible bataille. Ainsi qu'il arrive souvent, en rêve, Rocques disparut subitement; mais je pouvais encore apercevoir Béatrix. Ciel! L'ombre l'avait saisie dans ses bras et cherchait à l'entraîner. Je ne parvenais pas à voir le visage de l'ombre, car il était couvert d'un voile rouge lui descendant jusqu'aux épaules.

Béatrix essayait vainement de se dégager de l'étreinte de l'homme voilé; je l'entendais qui appelait:

—Rocques! Mme Duverney! Au secours! Au secours!

J'allais accourir auprès de la jeune fille, lorsqu'apparut de nouveau, mais pour un instant seulement, Rocques Valgai... Je me dis qu'ils allaient batailler encore et je fermai les yeux afin de n'être pas témoin de ce qui allait se passer...

Quand j'ouvris les yeux, l'ombre venait de disparaître... en laissant derrière elle, sur le plancher de mon studio, une longue et large traînée de sang... Du sang!... Mais, il y en avait partout; et le sillon qu'avait laissé l'homme voilé semblait ramper... ramper... jusqu'à mes pieds... Bientôt, je pataugerais dans le sang!...

—Mme Duverney! Mme Duverney! Eveillez-vous! Vous rêvez! Vous avez le cauchemar, bien sûr!

Je reconnus la voix immédiatement; c'était celle de Mlle Brasier.

—O ciel! m'écriai-je. Merci de m'avoir éveillée, Mlle Brasier! Je faisais le plus horrible rêve... Je rêvais que...

Mais je me tus. Pourquoi raconter mon rêve? Probablement que ça effrayerait inutilement Mlle Brasier et qu'elle n'en dormirait pas de la nuit ensuite.

Ce rêve, ce cauchemar plutôt, m'impressionna fort désagréablement et ce fut une impression par trop durable. J'eus une terrible attaque du spleen, qui dura deux ou trois semaines... était-ce un pressenti-

ments d'événements à venir? me demandais-je souvent.

Le jour suivant la nuit où j'avais eu le cauchemar, nous attendions une lettre de Rocques... mais elle ne vint pas... Et comme le temps s'écoulait sans nous apporter de nouvelles de notre jeune ami, je me rappelais mon rêve et je devenais mortellement inquiète.

Pas de nouvelles de Béatrix non plus... Que devenait-elle la chère enfant?

XXXI

SOUPÇONS

—Je ne sais pas si Béatrix et Rocques correspondent encore ensemble? me dit, un jour, Mlle Brasier, alors que nous faisions une excursion dans les magasins.

—Je serais très-étonnée s'ils échangeaient encore des lettres ces deux-là! répondis-je. M. Tourville a dû y voir... il y a longtemps. D'ailleurs, Béatrix a été absente, vous savez, Mlle Brasier.

—Oui, je sais. Elle arrive de l'Europe, avec son père, et ils ont été longtemps en voyage.

—Peut-être ont-ils rencontré M. et Mme Martigny quelque part, soit en France, soit en Angleterre.

—C'est probable. Les Martigny ne seront pas de retour avant l'automne, paraît-il. On dit qu'ils font un voyage splendide.

—Je voudrais bien que Béatrix vint nous rendre visite! s'écria ma compagne. Il y a si longtemps que nous ne l'avons pas vue... que nous n'avons pas entendu parler d'elle seulement!

—Moi aussi, j'aimerais beaucoup à la voir la chère enfant, dis-je. Mais je ne crois pas que mon désir se réalise.

—Pourquoi pas, Mme Duverney?

—Parce que... Parce que... Eh! bien, je ne sais que vous répondre, au juste... M. Tourville a dû s'y prendre de manière à lui faire rompre (à Béatrix, je veux dire) toute relation avec nous... et avec Rocques. Ce voyage en Europe, ce n'était qu'un prétexte pour éloigner sa fille d'ici.

—Pour l'éloigner d'ici?... Dans quel but?

—Mais, dans le but d'interrompre la correspondance entre les amoureux, tout simplement. S'il est arrivé des lettres de Roc-

ques Valgai aux *Pelouses-d'Emeraude* pendant leur absence, quelqu'un, parmi les domestiques, a dû être grassement payé pour les détruire, croyez-le.

—Pourtant, Mme Duverney, fit Mlle Brasier, M. Tourville n'a pu intervenir entre notre correspondance, à nous, avec Rocques, et nous n'avons pas eu une seule fois de ses nouvelles, depuis le mois de décembre... c'est-à-dire depuis près de cinq mois maintenant.

—C'est bien vrai!...

—Il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire qui est arrivé à notre jeune ami, je le crains. Pauvre, pauvre Rocques!

—Si Béatrix avait donc la bonne inspiration de venir nous voir soupirai-je.

—Mais elle ne viendra pas... Il est probable que ça lui a été défendu, dit Mlle Brasier. Tiens! ajouta-t-elle aussitôt, nous allons précisément croiser la voiture des Tourville. Voyez!

Je vis une voiture qui venait, en effet, à notre rencontre; elle contenait deux personnes: Béatrix et son père. M. Tourville était à lire un journal, au moment où sa voiture rencontrait la nôtre; mais Béatrix nous regardait... et je lui trouvai l'air étrange... tragique plutôt, je devrais dire... Comme elle était changée la pauvre enfant!... Son visage était blanc comme de la cire et ses yeux étaient comme effrayés... ou navrés... Qu'y avait-il?... Elle nous salua, mais nous cherchâmes en vain un sourire sur ses lèvres, presque aussi pâles que le reste de son visage.

—Pour l'amour du ciel, qu'a donc cette enfant! cria presque Mlle Brasier, aussitôt que la voiture de M. Tourville nous eut dépassées. Mais! Elle se meurt cette petite! Ou bien elle s'en va en consommation!

—Il y a assurément quelque chose d'étrange! murmurai-je.

—Oh! si elle pouvait donc venir nous voir! s'exclama ma compagne.

Mais Béatrix Tourville ne vint pas. C'est en vain que nous l'attendîmes. Je soupçonnais son père de faire surveiller sa fille, et bientôt, je découvris que mes soupçons étaient fondés.

XXXII

UNE ANNONCE DANS "LE BABIL"

Nous la rencontrâmes, quinze jours plus

tard, dans un magasin; mais elle n'était pas seule; une sorte de duègne l'accompagnait. J'appris, plus tard que la duègne était une cousine éloignée et pauvre de M. Tourville. Mlle Arabella Tourville; c'était là son nom; on l'appelait "*Miss Bella*" généralement.

Miss Bella était payée généreusement par son cousin riche pour veiller sur Béatrix... et surtout pour la surveiller.

Nonobstant la présence de la cousine duègne cependant, aussitôt que j'aperçus Béatrix, je m'approchai du comptoir auprès duquel elle était assise et je lui demandai :

—Comment vous portez-vous, Béatrix?

—O Madame! s'écria-t-elle. Que je suis heu...

Elle se tut subitement; ses yeux venaient de rencontrer ceux de *Miss Bella*.

—Vous avez été malade, n'est-ce pas, chère enfant? demandai-je, car, la voyant de près, je m'aperçus qu'elle avait beaucoup maigri.

Je vis trembler ses lèvres, comme si elle eut un envie de pleurer; je vis aussi ses yeux me regarder tristement, comme s'ils eussent voulu implorer mon aide ou ma pitié.

Je fis un signe à Mlle Brasier, que celle-ci comprit, car elle s'approcha de *Miss Bella* et se mit à lui parler... du temps qu'il faisait.

—Madame! Madame! murmura Béatrix. Oh! Si vous saviez! Si vous saviez!

Des larmes coulaient sur ses joues... elle cacha son visage dans ses mains amaigries et tremblantes... je l'entendis sangloter et je faillis sangloter moi-même.

—Qu'y a-t-il, ma pauvre chère enfant? demandai-je. Que vous a-t-on fait? Dites-le moi! Dites vite!... Je vois bien qu'il y a quelque chose d'anormal... de tragique plutôt... Il y a de la tragédie dans vos yeux, Béatrix...

—Madame! Madame! murmura de nouveau la pauvre enfant.

—Ne me direz-vous pas ce qu'il y a? Peut-être pourrais-je vous aider?... qui sait?... Rocques...

Mais *Miss Bella* venait de se joindre à nous, et je n'osai plus dire un seul mot, sachant bien qu'elle était là, cette vieille demoiselle, comme une sorte de détective et qu'elle répèterait tout à son cousin... Et

Dieu sait ce que cet homme pourrait inventer, pour punir sa fille!

—Hâtons-nous, Béatrix! fit *Miss Bella*. Nous sommes en retard, et votre père n'aime guère à attendre, comme vous le savez... Au revoir, Mesdames! ajouta-t-elle, puis elle entraîna (traîna presque) Béatrix hors du magasin.

Je fus prise d'une affreuse envie de pleurer; vraiment, c'est à grand'peine que je me contins; pour un rien, j'aurais versé des larmes, devant tout le monde, toutes les pratiques qui envahissaient le magasin, Mlle Brasier était rouge comme une pivoine; je compris que, elle aussi, elle allait pleurer.

—Cette pauvre, pauvre enfant! s'exclama-t-elle, aussitôt que Béatrix eut quitté le magasin.

—Je suis fermement convaincue d'une chose, dis-je à ma compagne; c'est qu'on la maltraite, qu'on la martyrise, d'une manière ou d'une autre.

—O ciel! Vous ne croyez pas cela, sûrement!

—Je le répète, j'en suis fermement convaincue!

Nous ne parlâmes que de Béatrix toute la veillée. Mais c'est en vain que nous l'attendîmes; elle ne vint pas.

Le temps s'écoulait assez vite, malgré tout. Le printemps était arrivé, le beau printemps, et *Bois-Sinistre* était redevenu un véritable Eden. Les arbres bourgeonnaient, les fleurs s'épanouissaient, les oiseaux chantaient, une brise douce et légère soufflait à travers les sapins du petit bois.

Un après-midi (on était au 25 mai, je m'en rappellerai toujours) Mlle Brasier et moi nous étions à lire dans la bibliothèque, lorsque nous aperçûmes Zeus sur L'Avenue des Cèdres; il revenait du village et il nous apportait notre courrier. Il y avait deux lettres, puis le journal du matin.

Les lettres n'avaient pas grande importance; donc, je dépliai le journal, une feuille publiée à J... et connue sous le nom de "*Le Babil*".

Assez indifféremment, je parcourus des yeux les colonnes du journal...

Soudain, une annonce attira mon attention... Je la lus, une fois, deux fois, trois fois, puis je m'écriai :

—Oh!... C'est horrible, horrible!

—Qu'est-ce donc, Mme Duverney? demanda Mlle Brasier. Qu'est-ce qui est hor-

rible?... Une nouvelle que vous venez de lire dans "Le Babil"?

—Oui... Quelque chose que je viens de lire dans "Le Babil"... balbutiai-je, et j'éclatai en sanglots.

—C'est... c'est à propos de quelqu'un que nous connaissons, qui nous intéresse alors?... Rocques... Béatrix...

—Oui! Oui!... Oh! Ecoutez, Mlle Brasier!... Attendez-vous à être surprise... Vous le croirez à peine... Vous...

—Vous m'effrayez, chère amie! s'écria ma compagne.

—Ecoutez... Voici ce que je viens de lire.

Je lus ce qui suit:

Martigny - Tourville.

"Hier, le 24 mai, à l'église Sainte-Clotilde, a eu lieu un mariage entre M. Aurèle Martigny, rentier, de M... à Mlle Béatrix Tourville, enfant unique de M. Robert Tourville, des *Pelouses-d'Emeraude*. L'heureux couple résidera à M..., où M. Martigny possède, dit-on, un véritable château".

—Que Dieu ait pitié de nous! s'écria Mlle Brasier, lorsque je lui eus lu l'annonce. Mais! C'est horrible!

—C'est ce que je disais, répondis-je.

—Pensez-y! Béatrix, la douce et innocente enfant, mariée à cet homme!

—Elle a été forcée de l'épouser... il ne peut y avoir l'ombre d'un doute là-dessus. Pauvre Béatrix!

—Et pauvre Rocques! ajouta Mlle Brasier.

—Il n'est guère surprenant qu'elle ressemblait à une morte, la dernière fois que nous l'avons vue, n'est-ce pas?

—Et le mariage a eu lieu hier?

—Hier, oui.

—Voyez-vous cette enfant, si jeune et si délicate étant contrainte de vivre dans le "palais" d'Aurèle Martigny, entourée de ces domestiques nègres! reprit ma compagne. Mais! reprit-elle, elle mourra de peur, et ça ne saurait tarder!

—Je préférerais la savoir morte, repliquai-je. Quand je songe à ce que Mme Martigny nous a raconté, tandis qu'elle était en promenade ici, concernant son beau-frère!

—Que Dieu la garde cette pauvre Béatrix! sanglota Mlle Braier.

A ce moment précis, nous entendîmes frapper à la porte de la bibliothèque ouvrant sur le petit bois de sapins.

Me sentant peu disposée à aller ouvrir, je dis:

—Entrez!

La porte s'ouvrit, pour livrer passage à... Rocques Valgai!

—Rocques! C'est Rocques! criâmes-nous.

—Oui, Mesdames, c'est Rocques! répondit notre jeune ami en souriant. Rocques, qui ne vous a jamais oubliées, quoiqu'il eut cessé de vous écrire... Rocques Valgai, qui revient réclamer votre amitié... et l'amour de sa Béatrix!

XXXIII

ROCQUES APPREND LA NOUVELLE

Je faillis m'évanouir...

Comment allais-je m'y prendre pour lui dire que Béatrix était mariée, de la veille; qu'elle venait d'épouser Aurèle Martigny, que Rocques Valgai méprisait tant; il me l'avait dit déjà... Nous échangeâmes un regard, Mlle Brasier et moi et je vis ma compagne secouer la tête, comme pour me dire: "Dites-le lui, vous; moi je ne le puis pas"!

Je résolus de remettre la chose autant que possible, comme ça se fait généralement dans les situations difficiles; le moment fatal viendrait bien assez vite.

—Eh! bien, Rocques, dis-je en souriant, après que nous lui eûmes souhaité la bienvenue encore et encore, vous allez être obligé de nous expliquer bien, bien des choses, vous savez; surtout la raison pour laquelle vous avez cessé tout à coup de nous donner de vos nouvelles.

—Certes, Mesdames, je vous dois des explications et je suis prêt à vous les donner, croyez-le.

—Tout à l'heure, répondis-je, toujours souriante. Vos explications, nous les écouterons, après le souper...

—Et voici la cloche du souper qui sonne! fit Mlle Brasier.

Lorsque nous fûmes à table, je dis à notre jeune ami.

—Je sais que Mme Hénault a loué votre chambre et qu'elle ne peut pas vous pren-

lire chez elle; je sais aussi que les maisons de pensions sont rares comme... comme les fraises en décembre, en cette localité. Vous allez donc rester avec nous, ici, durant votre séjour à J...; c'est entendu.

—Vraiment... commença-t-il.

—Vous êtes le bienvenu; de cela vous ne pouvez douter, repris-je, et *Bois-Sinistre* est assez grand pour me permettre d'offrir l'hospitalité à mes amis, Rocques. Où avez-vous laissé votre bagage?

—A la gare, Mme Duverney... Mais, chère Madame, je ne peux pas abuser de votre bonté ainsi... Et puis, ce soir même, je dois aller aux *Pelouses-d'Emeraude*, rendre visite à Béatrix; elle m'attend.

—Elle vous attend, dites-vous! cria presque Mlle Brasier.

—Mais, oui! Je lui ai écrit, lui annonçant mon arrivée, vous savez, Mlle Brasier.

—Oui! Oui! Comme de raison... balbutia ma compagne.

—Vous ne pouvez pas vous rendre aux *Pelouses-d'Emeraude* avant huit heures ou huit heures et demie, n'est-ce pas, Rocques? demandai-je, avec un sourire très forcé.

—Oh! non, naturellement, répondit-il. Quant à votre offre très aimable de jouir de votre hospitalité à *Bois-Sinistre*, Mme Duverney, je l'accepte avec un plaisir et une reconnaissance infinis.

Nous n'étions pas destinées à apprendre la raison du silence du jeune artiste à notre égard, l'interruption de notre correspondance, je veux dire, ce soir-là. Pendant le souper, nous discutâmes, lui et moi, sur des questions d'art, de peinture surtout, et puis Mlle Brasier donna à Rocques les nouvelles locales qui pouvaient l'intéresser.

Après le souper, nous nous retirâmes dans le studio. Rocques examina quelques uns de mes dessins, quelques unes de mes peintures, sur lesquels il me donna le bénéfice de son opinion ou de ses conseils.

A huit heures moins le quart, notre jeune ami ayant regardé l'heure à sa montre, annonça qu'il allait partir pour les *Pelouses-d'Emeraude*.

—Ne vous sentez-vous pas fatigué, après votre long voyage... trop fatigué pour sortir, ce soir? demandai-je, d'une voix qui tremblait malgré moi.

—Pas du tout! Pas du tout! me répon-

dit-il. Voyez-vous, ajouta-t-il, avec un sourire ému, Béatrix m'attend.

—Vous lui avez écrit, avez-vous dit?

—Oui, Mme Duverney. Je lui ai annoncé ma visite pour ce soir; je lui ai dit que je serais chez elle, entre huit heures et huit heures et demie.

Je le vis enlever son chapeau et sa canne de la patère; il était prêt à partir ce pauvre Rocques.

Mlle Brasier et moi nous échangeâmes un coup d'oeil vraiment tragique.

—Savez-vous, mon ami, lui dis-je, je crains que vous ne trouviez pas Béatrix, aux *Pelouses-d'Emeraude*.

—Ne pas la trouver?... Mais, pourquoi?... N'est-elle pas de retour de son voyage en Europe?... Pourtant, j'ai certainement lu, dans un journal, il y a plusieurs mois, que Béatrix et son père étaient de retour aux *Pelouses-d'Emeraude*, Mme Duverney!

—Oh! oui! Ils sont revenus depuis longtemps, bien sûr... Mais... Béatrix n'est pas chez elle, de ce temps-ci.

—Où est-elle donc?... En visite chez quelqu'une de ses amies?

—Elle... Elle... Mon Dieu, mon pauvre Rocques... Béatrix... vous ne la reverrez plus...

—Comment? Je ne la reverrai plus, dites-vous? Dieu tout-puissant! Serait-elle... morte, ma Béatrix, ma tant aimée?

—Non! Non! me hâtai-je de répondre, car je l'avais vu pâlir affreusement. Cependant, je le répète, vous ne trouverez pas Béatrix aux *Pelouses-d'Emeraude*... Elle est... partie pour ne plus revenir.

(Ciel! Comme j'essayais de le préparer pour le terrible choc qu'il allait éprouver tout à l'heure!)

—Partie... pour ne plus revenir? M. Tourville aurait-il vendu sa propriété et seraient-ils allés demeurer ailleurs?

—M. Tourville est encore aux *Pelouses-d'Emeraude*... mais Béatrix en est partie... O Rocques, ne comprenez-vous pas? Je me sentais prête à éclater en sanglots.

—Je ne comprends certainement pas, chère Madame, fit-il. Ne me direz-vous pas... n'expliquerez-vous pas?...

—Je vais tout vous dire, tout vous expliquer, moi... si vous n'y avez pas d'objections, Mme Duverney! dit alors, à mon profond étonnement, Mlle Brasier. C'est inutile de prendre tant de détours, Roc-

ques, continua-t-elle, puisqu'il faut que vous finissiez par savoir... ce qui en est...

—Mon Dieu! Qu'allez-vous donc m'apprendre, Mlle Brasier! s'écria notre jeune ami, d'une voix tremblante. Béatrix...

—Béatrix... Eh! bien, reprit Mlle Brasier, lorsque vous êtes arrivé, cet après-midi, nous venions justement de lire une annonce, dans "le Babil"... une annonce de mariage...

—Oui! questionna Rocques, tout à fait insoupçonneux.

—Béatrix... murmura la vieille demoiselle. Elle... Elle...

—Elle a épousé, hier, M. Aurèle Martigny, achevai-je.

—Béatrix! Mariée! A Aurèle Martigny! Cet homme!... Je n'en crois rien Mesdames; voilà!

—Ce n'est que trop vrai pourtant!... Nous étions obligées de vous en avertir, mon pauvre enfant, sanglotai-je. Le journal... l'annonce...

—Voici le journal, Rocques... et voici l'annonce, fit Mlle Brasier, en lui tendant "Le Babil".

Il lut l'annonce... il la lut deux ou trois fois... puis il éclata de rire... d'un rire infiniment plus pathétique que les sanglots les plus amers.

—Aidez-moi, Mlle Brasier! criai-je soudain.

Car Rocques Valgai, sans un cri, sans une plainte, venait de s'évanouir...

Nous eûmes juste les forces suffisantes pour empêcher que sa tête donnât contre la petite galerie de fer forgé entourant le foyer. Pauvre Rocques!

XXXIV

ETAIT-CE UN AVERTISSEMENT?

Nous fîmes tout en notre pouvoir pour faire revenir Rocques de son évanouissement; ce fut inutile.

Nous devîmes très-inquiètes. Avec l'aide de Zeus, nous avions couché notre pauvre ami sur le canapé, puis je dis à notre domestique d'atteler notre coursier le plus rapide et d'aller chercher le Docteur Foret.

Lorsqu'arriva le médecin, il parut fort surpris en apercevant Rocques.

—Mais! C'est Rocques Valgai! s'écria-t-il.

—Il nous est arrivé cet après-midi. Nous

le l'attendions pas, répondis-je. Le pauvre garçon!

—Y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état?

—Nous vous avons envoyé chercher, aussitôt qu'il eut perdu connaissance.

—Qu'est-ce qui a déterminé cet évanouissement, Mme Duverney? Le savez-vous? demanda le Docteur Foret.

—Oui, je le sais, Docteur. Il a lu, dans "Le Babil", l'annonce du mariage de Béatrix Tourville... Béatrix Martigny maintenant.

—Ah!... Le pauvre enfant! fit le médecin en se penchant sur son malade. Il a, évidemment, reçu un rude coup, ajouta-t-il.

—Vous voulez dire?... Sûrement, vous ne voulez pas insinuer qu'il est en danger, Docteur, n'est-ce pas?

—Je veux dire qu'il fera probablement une longue et dangereuse maladie... Il est possible qu'il ait une congestion du cerveau.

—Une congestion du cerveau! Cette exclamation fut poussée par Mlle Brasier et moi.

—Oui... Il s'est presque tué à travailler, afin de se rendre digne d'épouser Mlle Béatrix Tourville... fit, assez amèrement le médecin, et celle-ci a épousé Aurèle Martigny, un triste sire vraiment, et assez vieux pour être son père, à Béatrix. Ainsi va le monde, hélas! L'argent a de l'attrait et Aurèle Martigny est très-riche, paraît-il.

—Pauvre, pauvre Béatrix cependant soupirai-je. Il a dû se passer d'étranges drames, aux Pelouses-d'Émeraude... Mlle Tourville a dû forcer sa fille à épouser Aurèle Martigny, car, la dernière fois que je l'ai vue la pauvre petite, elle paraissait se mourir de... de désespoir. Je reverrai toujours ses yeux navrés; ça faisait mal au cœur de la voir vraiment!

—Dans tous les cas, Mme Duverney, dit le médecin, Rocques Valgai va faire une longue maladie, je le crains. Il sera inconscient pendant bien des jours; donc, faut le faire transporter à l'hôpital tout de suite.

—A l'hôpital? Non, non!... Pauvre Rocques! Pauvre garçon! m'écriai-je. Nous ne l'abandonnerons pas, au moment où il a tant besoin de nous... n'est-ce pas, Mlle Brasier? demandai-je.

—Nous le garderons ici, et nous suivrons

vos prescriptions à la lettre, Docteur Foret, dit Mlle Brasier.

—Et vous tomberez malade, toutes deux, à votre tour ensuite, hein?

—Si vous pouviez nous recommander une bonne garde-malade, suggèrai-je.

—Je peux vous en recommander une, assurément. C'est une veuve... une madame Simon. Elle n'a pas ses brevets de garde-malade, il est vrai; cependant, elle a pris si bien soin de son mari, qui a été malade deux années durant, qu'elle a "gagné ses épauettes" si je puis m'exprimer ainsi, répondit le Docteur Foret.

—J'aimerais à l'engager cette Mme Simon, si elle peut venir...

—Oh! Elle viendra, bien sûr. Elle a besoin de gagner un peu d'argent; de fait, elle va être folle de joie à la pensée de venir passer quelque temps à *Bois-Sinistre*, je sais. Je verrai Mme Simon, en partant d'ici tout à l'heure; même, je crois que je vous la ramènerai en voiture.

—Merci, Docteur!... Et, Docteur... peut-être serait-ce préférable de ne pas mentionner la présence de Rocques Valgai ici... Sous les circonstances... à cause du mariage de Béatrix...

—Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, Mme Duverney, répondit-il; je ne mentionnerai pas à âme qui vive la présence de M. Valgai ici. Il en parlera lui-même... lorsqu'il sera capable de le faire.

—Je vous remercie, Docteur.

—Allons, je vous quitte. Faites transporter le malade dans sa chambre le plus tôt possible; qu'on le mette au lit. Je ramènerai Mme Simon tout à l'heure. Au revoir, Mesdames.

Mme Simon était, en effet, la perle des infirmières. Le Docteur Foret n'abandonna pas son malade; deux fois par jour, il venait le voir. Ce pauvre Rocques ne paraissait pas prendre beaucoup de mieux; seulement, il ne rempirait pas et c'était là notre seule consolation.

Pendant trois longues semaines, notre jeune ami demeura inconscient. Il avait beaucoup de fièvre et de continuel accès de délire; il parlait... il parlait... nuit et jour, et le nom de Béatrix était sans cesse sur ses lèvres. C'était infiniment triste de le voir et de l'entendre.

J'étais assise près de son lit lorsqu'il reprit connaissance.

—Mme Duverney! murmura-t-il. Où... où suis-je?... Qu'y a-t-il?... Ai-je été malade?... Je ne comprends pas...

—Ne vous troublez pas la tête, mon pauvre jeune ami, je vous prie! répondis-je. Tout va bien aller maintenant et...

—Mais... Où suis-je? demanda-t-il de nouveau. Pas... pas...

—Vous êtes à *Bois-Sinistre*, cher Rocques, dis-je; que cela vous suffise pour le moment, n'est-ce pas? D'ailleurs, le médecin a défendu de vous laisser parler, et je lui ai promis de lui obéir à la lettre... Tenez! Voici Mme Simon, votre garde-malade... Elle est très-sévère, ajoutai-je, en souriant; elle vous fera obéir, croyez-le!

—Ainsi, vous êtes mieux? demanda Mme Simon, en s'approchant de son malade. Nous sommes tous contents, bien contents! Mais vous ne devez pas parler; pas maintenant, dans tous les cas... Ce sont les ordres du médecin!

Cinq semaines s'écoulèrent, avant que Rocques eut été capable de quitter sa chambre et venir se joindre à nous, soit dans la bibliothèque, soit dans l'étude, soit dans le studio, soit sur les verandas. Comme il était pâle et changé, le pauvre garçon!

Jamais il ne mentionnait plus le nom de Béatrix; mais nous savions bien qu'il était excessivement malheureux.

Deux autres semaines passèrent. Rocques, parfaitement rétabli, parlait de retourner dans le sud des Etats-Unis, où il avait laissé d'importants travaux inachevés. Il serait absent le temps nécessaire pour terminer son ouvrage, puis il reviendrait à J..., pour tout de bon.

—J'espère que vous n'aurez pas de mauvais temps pour voyager, par de pluie surtout, lui dit Mlle Brasier, le soir de son départ. Il vente et il est probable que ce vent va nous apporter de la pluie... avant minuit même; l'heure à laquelle vous partez... Voyager quand il pleut! Peut-on imaginer rien de plus déprimant?

—Ce n'est pas un temps très agréable, il faut l'avouer! m'écriai-je, et puis, je hais vous voir partir par le train de nuit, Rocques! On se croirait en novembre, plutôt qu'en juillet; le vent est si froid! et, malgré moi, je frissonnai.

—Le vent est froid, en effet, Mme Duverney; mais pas assez pour faire frisson-

ner, ce me semble, fit Mlle Brasier. Vous devez être malade... ou mal disposée... ou quelque chose de ce genre!

J'ouvrais la bouche pour répondre, quand nous entendîmes un terrible bruit arrivant du studio.

—Qu'est-ce que cela?

Mlle Brasier était devenue très pâle; je suppose bien que mon visage, à moi, devait être couleur de cire aussi.

—Qu'est-ce que ça peut bien être? m'écriai-je.

—Pas grand'chose. Rien qui doive vous effrayer, bien sûr, répondit Rocques. Quelque chose sera tombé, dans le studio; un cadre, un meuble... Je vais aller m'en assurer.

—Je vous accompagne, dis-je.

Nous nous dirigeâmes vers le studio; inutile d'ajouter que Mlle Brasier nous accompagnait. Je me disais, en riant, qu'elle ne serait pas restée seule dans la bibliothèque, pour tout au monde.

—Ce n'est qu'un cadre qui est tombé, fit Rocques, en pénétrant dans la pièce. Vous le voyez, il n'y a rien qui puisse effrayer un chat! ajouta-t-il en souriant.

Un cadre?... Oui; un grand cadre, contenant une peinture à l'huile, un portrait.

Le portrait était tombé face contre terre, s'accrochant dans une table, en passant. Le cadre s'était donc cassé net, à la hauteur du buste du portrait, la toile se trouvant ainsi repliée sur elle-même, il n'émergeait de ce cahos que la tête de la personne photographiée.

—C'est le portrait de mon ancêtre! m'exclamai-je. Et, voyez comme elle a l'air terrible! Que ses yeux sont méchants! Que ses lèvres sont moqueuses! Jamais elle n'a été si effrayante à voir!

—C'est vraiment horrible! C'est sinistre! Ces yeux durs et méchants semblent n'annoncer rien de bon! s'écria Mlle Brasier. Et remarquez bien ce que je vous dis, Mme Duverney, continua-t-elle, la chute de ce portrait présage quelque malheur... C'est un avertissement...

—Assûrement, vous ne croyez pas aux présages, aux avertissements, ou choses de ce genre, Mlle Brasier! dit Rocques en riant. Allons donc!

—Que j'y croie ou que je n'y croie pas, il va arriver quelque chose, ici, à Bois-Si-

nistre, bientôt... peut-être ce soir même...

Et ce qu'il y avait de vraiment ridicule dans tout cela, c'était que j'étais de la même opinion que Mlle Brasier; quoique je n'ajoutasse pas foi généralement aux avertissements, je ne pouvais me défendre du pressentiment d'une catastrophe toute prochaine.

XXXV

BEATRIX MARTIGNY

Nous étions retournés à la bibliothèque.

J'étais résolue à une chose: je renverrais dans le grenier le portrait de mon ancêtre et il resterait là. D'ailleurs, je l'ai dit déjà, je l'avais toujours détestée cette peinture.

Zeus était allée à la gare, cet après-midi-là, porter le bagages de Rocques. Valgaï Notre jeune ami n'avait gardé qu'une légers valise à main et aussi une boîte contenant des tubes de peintures et des pincesaux. Mlle Brasier et moi, nous étions allés empaqueter la valise et la boîte convenablement.

—Bon! Voilà qui est fini! fit Rocques lorsque nous eûmes attaché une forte ficelle autour de la boîte de peintures.

—Pas encore! Ce n'est pas encore fini, répondis-je en riant. Je vais d'abord couper ce bout de ficelle qui pend et qui est de trop. Voulez-vous me passer les ciseaux? Mlle Brasier, s'il vous plaît?

—Les ciseaux?... Où sont-ils?

—Ils doivent être sur la table, tout près de vous, dis-je.

—Ils n'y sont pas... Oh! Je me souviens maintenant; je les ai laissés dans la salle d'entrée... Je... je vais aller les chercher.

Je ne pus m'empêcher de m'éclater de rire: je savais que Mlle Brasier aimait autant mourir que de se risquer dans la salle d'entrée (c'est-à-dire le studio) où reposait encore le portrait de mon ancêtre face contre terre.

—Ne vous dérangez pas, Mlle Brasier. J'ai mon couteau ici; il fera l'affaire.

—Oh! Quel couteau... assassin! m'écriai-je en riant, lorsque notre jeune ami eut produit l'instrument en question.

—C'est un couteau très serviable, vous l'assure, chère Madame, répondit R-

ques, et j'ai tellement peur de le perdre que j'ai fait graver mon nom sur la poignée; voyez!

—“Rocques Valgai” vis-je, en effet sur la poignée du couteau.

—Ce couteau coupe comme un rasoir et les lames en sont si souples que je m'en sers, souvent, pour démêler mes peintures... lorsque j'ai égaré mon véritable couteau à peinture, ce qui m'arrive parfois... Maintenant où est ce bout de corde, que je le coupe?

A ce moment-là, nous entendîmes des coups précipités frappés à la fenêtre de la bibliothèque. Quoique les stores fussent baissées et que personne ne pouvait nous voir, du dehors, Mlle Brasier et moi ne pûmes nous empêcher de crier de toutes nos forces; évidemment, l'incident de la chute du portrait de mon ancêtre nous avait beaucoup énervées, toutes deux!

—Allons, Mesdames, allons! dit Rocques. Je vous en prie, ne criez pas ainsi!

—Mais qui peut bien frapper à la fenêtre... et à cette heure? m'écriai-je.

—Je vais aller voir...

—Non! Non! N'y allez pas! implora Mlle Brasier, tandis que, cramponnée au bras du jeune homme, j'essayais de le retenir.

—Mais...

La porte de la bibliothèque ouvrant sur le petit bois de sapins venait de s'ouvrir brusquement, et au même instant, la store de l'une des fenêtres remonta jusqu'au plafond, avec un bruit qui nous sembla assourdissant.

Une femme, recouverte entièrement d'un long manteau de nuance sombre, s'était précipitée dans la bibliothèque.

—Sauvez-moi! Sauvez-moi! cria-t-elle. O Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant directement à moi, pour l'amour du ciel, sauvez-moi!

—Béatrix! C'est Béatrix! m'écriai-je.

—Sauvez-moi! répéta-t-elle.

—Vous sauver, chère enfant? demandai-je. Mais, de qui... ou de quoi?

—Ils me poursuivent! Cachez-moi quelque part! Vite! Vite!

—Qui est-ce qui vous poursuit, ma pauvre Béatrix? fis-je. Expliquez-vous, je vous prie!

—Mon mari... Aurèle Martigny... il est à ma poursuite... ainsi que son valet

nègre Caïn... Ils devineront que je suis venue droit ici et...

—Béatrix, dis-je, ne nous expliquerez-vous pas les choses plus clairement?... Vous êtes si excitée, si énervée!...

—J'ai... j'ai peur... murmura-t-elle. J'entendais claquer ses dents; elle paraissait à moitié folle d'épouvante, en effet.

—Dites-moi, repris-je, depuis quand êtes-vous à J...?

—Depuis une semaine. Mon père a été bien malade; de fait, il ne prend pas beaucoup de mieux. Mais comme il paraissait moins faible aujourd'hui, mon mari a insisté pour que nous retournions chez-nous demain... Je lui ai dit, à Aurèle, que je ne retournerais pas là, non, jamais! (Je la vis frissonner cette pauvre Béatrix). O Mme Duverney, reprit-elle, si vous saviez quelle vie j'ai menée dans cette maison qu'on nomme le “palais Martigny”!... C'est... C'est... horrible, tout simplement horrible!... Seulement des Noirs pour domestiques... Et mon mari m'a laissée seule, dans cette maison, pendant des jours et des jours... Je ne comprends pas que je n'aie pas encore perdu la raison! acheva-t-elle, et de nouveau, elle frissonna.

—Pauvre Béatrix! Pauvre enfant! s'écria Mlle Brasier. J'ai peur des nègres, moi aussi, ajouta-t-elle, et je ne suis pas surprise que vous ne puissiez pas les endurer autour de vous... Il n'est guère étonnant, non plus, que vous ne vouliez plus retourner au “palais Martigny”!

—Ces Noirs... reprit Béatrix. Ils me guettaient (me surveillaient peut-être), la journée entière, surtout quand Aurèle était absent de la maison; je les apercevais partout, m'observant; derrière les portes, les rideaux, les portières... m'observant, me guettant, me surveillant... toujours... toujours... J'en étais rendue à un tel point que j'éprouvais toujours le besoin de regarder par-dessus mon épaule, car je m'attendais sans cesse à être suivie par ces nègres... Oui, je le répète, je ne comprends pas comment il se fait que je n'aie pas perdu la raison!

—Pourquoi M. Martigny refuse-t-il de rester plus longtemps aux *Pelouses-d'Émeraude*, puisque votre père est encore si malade? demandai-je.

—Ah! Qui sait?

—Votre mari sait-il comme vous êtes malheureuse, là-bas, dans sa maison?

—Oui! Oui! Il le sait, répondit Béatrix, et cela le réjouit.

—Ma chérie! protestai-je. Vous ne devriez pas parler ainsi!

—C'est l'exacte vérité, voyez-vous, Mme Duverney, dit-elle. Aurèle Martigny est l'être le plus brutal du monde, ajouta-t-elle, assez tranquillement comme si elle eut énoncé la chose la plus ordinaire.

Ce fut à mon tour de frissonner; je ne pus m'en empêcher.

—Pauvre chère petite, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie! redis-je. Il est moralement impossible que...

—Je vous dis qu'il est brutal! s'exclama-t-elle. Mais! Je l'ai vu, de mes yeux vus, fouetter son valet nègre, Caïn je veux dire, jusqu'à ce que ce dernier (un piètre individu lui aussi, mais fort comme Samson) eut demandé grâce à genou.

—Dieu du ciel! cria Mlle Brasier.

—Aurèle se servait d'une crevache pour fouetter Caïn... Deux fois, je suis intervenue et j'ai cru que mon mari allait me tuer, tant il était en colère, à cause de mon intervention.

—Ma pauvre enfant, quelles horreurs nous racontez-vous là!

—Je n'invente rien, je vous l'assure, Mme Duverney, répondit-elle, avec un sourire amer. La première fois que je suis intervenue ainsi, j'ai reçu sur l'épaule un coup de crevache... qui avait été destiné à Caïn... et longtemps j'en portai les marques... La deuxième fois, je parvins à arracher la crevache des mains de mon mari et de la casser en deux sur mes genoux... Une scène terrible s'ensuivit... Mon mari, je le revois encore... il était pâle de colère contre moi, tandis que Caïn, le nègre, ses lèvres épaisses tendues sur ses longues dents blanches, ses yeux roulant dans leurs orbites, s'avancait vers celui qui l'avait fouetté, les mains tendues, comme pour l'étrangler... O mon Dieu! Mon Dieu! acheva-t-elle, en cachant son visage dans ses mains et éclatant en sanglots. Quelle vie j'ai menée, quelle vie! entre mon brutal mari et ses domestiques nègres!

—Ne pleurez pas ainsi, pauvre chère enfant! fis-je, en entourant Béatrix de mes bras.

—Comme je le disais tout à l'heure, je ne

veux pas quitter les *Pelouses-d'Emeraude*, et c'est pourquoi je me suis sauvée de mon mari. Les domestiques sont tous allés à une danse, ce soir; il ne reste à la maison, que la garde-malade, et elle ne quitte pas la chambre de mon père, pas un instant. Elle m'a vue partir, tout à l'heure; je lui ai dit que j'étais menacée de la migraine et que j'allais prendre l'air dehors un peu... Je suis venue ici tout droit... Aux *Pelouses-d'Emeraude* tous croient qu'Aurèle est parti pour M... par le train de neuf heures, ce soir.

—Mais il n'est pas parti?

—Oh! non!... Il m'a aperçue, sur le chemin; lui et son valet Caïn se sont lancés à ma poursuite. Tous deux étant fort corpulents, incapables conséquemment de courir bien fort ni bien longtemps, je les ai vite distancés, vous le pensez bien, et je me suis cachée parmi les broussailles... ils ont passé sans me voir...

—Que Dieu en soit béni! s'exclama Mlle Brasier. S'ils vous avaient trouvée, pauvre Béatrix...

—Pourtant, interrompit la jeune femme, ils devineront que je suis venue ici, vous demander protection; mon mari en sera convaincu et il me suivra... O Madame Duverney! O Mlle Brasier! Sauvez-moi! Cachez-moi quelque part! J'ai peur, peur!

—Je ferai tout au monde pour vous protéger, Béatrix, assurai-je.

—Moi aussi, vous n'en doutez pas, chère enfant, ajouta Mlle Brasier.

—Béatrix, demandai-je soudain, comment avez-vous pu vous décider d'épouser un tel homme?... Pour moi, c'est un mystère!

—Jamais je n'y ai consenti, jamais! On m'a forcée d'épouser Aurèle Martigny... Vous ne pourriez jamais vous imaginer tout ce que j'ai eu à endurer aux *Pelouses-d'Emeraude*, entre mon père et ma cousine-duègne Arabella Tourville! Ils me maltraitaient tout bonnement... Mon pauvre père alla jusqu'à me frapper, un jour, parce que j'osai l'accuser d'avoir détruit de mes lettres à Rocques et aussi les lettres de Rocques, à mon adresse... Donc, entre deux... horreurs, je choisis celui que je jugeai être le moindre, et j'épousai Aurèle Martigny... O ciel! ajouta-t-elle en sanglottant, si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, j'aurais préféré rester avec mon père et même, il aurait pu me frapper...

de temps à autre s'il l'eût voulu... j'aurais aussi enduré la présence continuelle d'Arabella Tourville, plutôt que d'épouser cet homme brutal qu'est mon mari!

—Quel récit douloureux que celui que vous venez de nous faire, Béatrix! m'écriai-je. Et combien je vous plains, ma pauvre petite!

—Sauvez-moi! Sauvez-moi, chère Mme Duverney! pleura-t-elle, en se cramponnant à moi. Vous et Mlle Brasier, vous êtes mes seules amies ici-bas. Vous deux exceptées, qui se soucie de ce que devient Béatrix Martigny, je vous le demande!

—Moi!... Moi, je m'en soucie plus que de tout au monde! fit une voix alors, et Rocques Valgai, que Béatrix n'avait pas aperçu encore et que, je l'avoue, j'avais complètement oublié, s'avança auprès du canapé sur lequel la jeune femme était assise.

—Rocques! cria Béatrix. Rocques! Vous ici!

—Béatrix!... Oui, je suis ici, depuis... depuis bien des jours... de fait, depuis le lendemain de votre mariage.

—Pardon, Rocques, pardon! implora-t-elle.

—Vous me demandez de vous pardonner, moi! O Béatrix! Ma bien-aimée!

—Ne me parlez pas ainsi, lui dit-elle. Je suis mariée maintenant, et n'ai plus le droit de vous écouter.

—Vous êtes mariée, oui... à un homme brutal et méchant...

—Tout de même, les vœux que nous avons échangés au pied de l'autel m'interdisent le droit de prêter l'oreille à vos expressions de tendresse... Mais, je l'espère, vous êtes un bon ami pour moi... et vous le serez toujours?

—Votre ami?... Oui, je le suis, et je le serai toujours; de cela vous ne pouvez douter, chère Béatrix, n'est-ce pas?

Il s'était agenouillé auprès du canapé et il couvrait de baisers les mains de la jeune femme.

“Bagne! Bagne”!

La porte de la bibliothèque donnant sur le petit bois de sapins venait d'être ouverte sous une poussée vigoureuse.

Nous levâmes les yeux... Béatrix, Mlle Brasier et moi, et nous ne pûmes réprimer un cri, car, debout sur le seuil, nous venions d'apercevoir la taille corpulente de... Aurèle Martigny!

XXXVI

LE MARI BRUTAL

—Ainsi!

Il ne proféra que ce seul mot, tout d'abord; mais c'était assez pour nous faire frémir toutes trois, Béatrix, Mlle Brasier et moi. Cette pauvre Béatrix tremblait de peur; elle avait caché son visage dans ses mains et elle gémissait.

—Ainsi! répéta Aurèle Martigny, en s'adressant à sa femme. Tu t'es échappée des *Pelouses-d'Emeraude* pour venir te jeter dans les bras de ton ex-amoureux, hein, Béatrix?... Je suis grandement étonné, Madame, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, que vous tolériez de pareilles choses sous votre toit. Un rendez-vous, entre...

—Taisez-vous! Taisez-vous! cria Rocques, en s'approchant d'Aurèle Martigny. Comment osez-vous, misérable, insulter votre femme, ainsi que cette dame? ajouta-t-il, en me désignant.

—Que venez-vous de me dire, M. Valgai? Vous ai-je entendu prendre le parti de ma femme contre moi, son mari? demanda Aurèle Martigny d'un ton sarcastique.

—Cessez! répéta Rocques, ou je vais vous donner le meilleur soufflet!... quoique, Dieu sait s'il m'en coûterait de me salir la main sur votre visage si répulsif!

—Prenez garde, jeune homme! hurla littéralement le mari jaloux. Si je ne me retenais pas, je vous... pulvériserais, d'un coup de poing, freluquet que vous êtes! Ecoute, Béatrix, ajouta-t-il, je suis venu te chercher; donc tu ferais bien de me suivre, à l'instant... J'ai dit qu'il te fallait me suivre! As-tu compris?

—Je refuse de te suivre, mon cher, répondit la jeune femme.

—Tu... Tu refuses, dis-tu?

—O Madame Duverney! implora-t-elle, en se tournant de mon côté. Pour l'amour du ciel, protégez-moi!

—Tu refuses de m'obéir, hein, Béatrix? fit Aurèle Martigny, pâle de colère. Eh! bien, nous allons voir... ce que nous allons voir!

Il saisit brutalement sa femme par le bras et la força de se lever du canapé sur lequel elle s'était affaissée.

—Madame! Madame! s'écria-t-elle, en s'adressant à moi. Sauvez-moi! Aidez-

moi! Ne le laissez pas m'entraîner hors d'ici, Rocques! implora-t-elle, Ils me tueraient, à eux deux, mon mari et son valet nègre Caïn!

—Viens-t'en, Béatrix! ordonna Aurèle Martigny.

—Non! Non! cria-t-elle. Ils me tueront! Ils me tueront! Je sais ce que je dis! Sauvez-moi! Sauvez-moi, de grâce!

—Laissez-la tranquille, canaille! s'écria Rocques. Je vous tuerais! Vous ne méritez pas de vivre, d'ailleurs, misérable!

—Vous me tuerez, hein?, dit Aurèle Martigny avec un rire méchant. Vous vous débarrasserez de moi... puis, vous épouserez ma veuve! Hé hé hé!

Rocque Valgai ne répondit pas, mais son poing arriva, comme un éclair, sur le menton d'Aurèle Martigny. Ce fut un rude coup que reçut le mari de Béatrix, assurément, car je le vis vaciller sur ses jambes, puis passer son mouchoir sur son front d'une main tremblante, comme s'il eut été étourdi tout à coup.

—Pas trop mal! Pas trop mal pour une sorte de nain presque moribond comme vous, M. Valgai! fit Aurèle Martigny avec un sourire affreux à voir. Mais, écoutez bien, jeune moucheron, votre vie payera pour l'insulte que vous venez de me faire; votre vie, entendez-vous!

—C'est un jeu qui se joue à deux que celui-là, M. Martigny, répondit Rocques. Je ne vous crains pas plus, mon pauvre homme, que le chien hargneux que je repousse du pied, lorsqu'il vient gronder près de moi... Je le répète, vous ne méritez pas de vivre, et le plus tôt cette terre sera débarrassée de vous, le mieux ce sera.

Aurèle Martigny se contenta de hausser les épaules; voyez-vous, il connaissait un moyen de punir Rocques, et cela, sans retard.

—Béatrix, tonna-t-il. Essuie tes yeux, ma chère, et suis-moi... tout de suite, entends-tu... et sans faire plus de scènes!

—Je ne veux pas! Je ne veux pas! sanglota-t-elle.

Ce fut fait dans l'espace d'un éclair: Aurèle Martigny leva la main (et je remarquai comme elle était blanche et forte cette main), puis je la vis tomber sur le visage de la femme. C'était lâche; c'était cruel; un soufflet appliqué avec tant de force que Béatrix retomba sur le canapé... évanouie...

Mlle Brasier et moi, nous sanglotions, tandis que nous essayions de faire revenir Béatrix à sa connaissance... Tous nos efforts paraissaient inutiles cependant.

Et Rocques?

Rocques s'était emparé de son couteau, qui était resté sur la table, et il venait de s'élançer sur Aurèle Martigny.

—Je vais vous tuer, sale chien! criait-il. Préparez-vous à mourir!

Quelle scène! Et que rappelait-elle à ma mémoire? Ah! oui... Le cauchemar, le terrible cauchemar que j'avais eu, en la nuit du 1er décembre, le jour anniversaire de la mort de mon bien-aimé Philippe... Ce cauchemar... L'ombre noire, s'interposant entre Béatrix et Rocques... La bataille, entre le jeune artiste et l'ombre... Puis... il y avait eu autre chose... mais qu'était-ce? Ciel! Je m'en souvenais, à présent! Le sang... le long sillon de sang sur le plancher du studio... un sillon de sang humain qui, lentement mais sûrement, allait atteindre mes pieds!

Mlle Brasier et moi, nous fîmes des efforts surhumains pour entraîner Rocques... pour empêcher qu'un meurtre se commit, là, sous nos yeux. Aurèle Martigny ne paraissait guère rassuré, à la vue du couteau qui allait lui percer le cœur; il restait là, figé... Souvent, ces hommes réellement brutaux ne sont que des lâches, en face du danger.

—Je vais le tuer, cet homme! fit Rocques. Je vais le tuer!

—Pour l'amour de Dieu, Rocques, m'écriai-je, contrôlez-vous! Il est évident que vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites!

—Je vais le tuer... comme je tuerais un animal malfaisant! répéta Rocques, qui était pâle comme un mort.

—Noirciriez-vous votre âme d'un meurtre, mon jeune ami? demanda tristement Mlle Brasier.

Nous parvîmes à l'entraîner assez loin d'Aurèle Martigny pour qu'il ne pût l'atteindre avec son couteau, et tandis que Mlle Brasier était encore penchée sur Béatrix, qui tardait beaucoup à reprendre connaissance, je dis tout bas au jeune homme:

—Si vous aimez véritablement Béatrix, Rocques; si vous avez un peu de considération et d'amitié pour moi, partez immédiatement, immédiatement!

—Comment! Vous laisser seules ici, avec cet homme! Jamais!

—Il le faut! Il ne nous fera aucun mal, croyez-le. C'est vous qui le mettez en colère; à nous trois, Béatrix, Mlle Brasier et moi, nous en viendrons bien à bout... Partez! Je vous en supplie, partez!

—Je ne le puis pas... Je serais trop inquiet à votre sujet.

—Oui, vous le pouvez... et vous le ferez, mon ami. Vous ne sauriez refuser ce que je vous demande, au nom de l'amitié. Partez... Allez faire une petite promenade, dehors; vous vous sentirez mieux... moins... belliqueux, lorsque vous reviendrez, ajoutai-je en souriant un peu tristement...

—Mais! C'est presque impossible ce que vous me demandez, Mme Duverney! Vous laisser à la merci de cet individu lâche et brutal!

—Allons! Allons, mon ami! Essayez de raisonner un peu... Béatrix n'est-elle pas assez malheureuse? Faut-il que vous la compromettiez à tout jamais, la pauvre enfant?

Il partit, emportant avec lui sa petite valise, sa boîte de peinture... et son couteau... (mais ceci, nous ne le remarquâmes que plus tard). Il partit... Cependant, il ne quitta pas les environs de *Bois-Sinistre*; pas immédiatement, dans tous les cas, car je le vis, à plus d'une reprise, nous observer tous quatre, Béatrix, Mlle Brasier, Aurèle Martigny et moi, à travers le chassiss, dont la store était relevée.

La scène qui se passa, après le départ de Rocques, fut si horrible, que je préfère n'y pas insister. Aurèle Martigny *tempêta*, *ragea*, se servant d'un langage seyant mal à d'honnêtes oreilles. Béatrix, impassible, (apparemment du moins) sous l'avalanche qui lui arrivait, déclara, à la fin, qu'elle y était résolue; elle ne suivrait pas son mari; elle ne quitterait pas *Bois-Sinistre* avec lui et ne retournerait aux *Pelouses-d'Emeraude* que le lendemain, dans la matinée. C'était inutile d'insister, acheva-t-elle; tous les discours du monde; toutes les insultes que son mari pourraient inventer, ne changeraient pas sa décision.

—Ecoute, Béatrix, tonna Aurèle Martigny, écumant de rage, j'ai laissé mon cheval et ma voiture dans l'Avenue des Cèdres et je m'en vais conduire le cheval ici immédiatement..... immédiatement, en-

tends-tu, et je vais te ramener ainsi chez ton père, tu ferais bien de te décider à m'obéir, car, aussi vrai que j'existe, je t'emporterai de force et je te ramènerai aux *Pelouses-d'Emeraude*, que tu aimes cela ou non. Nous verrons bien qui est le maître, ma chère!

Il sortit, fermant la porte avec grand fracas derrière lui.

Béatrix se mit à pleurer...

Mlle Brasier et moi, nous étions silencieuses... Que pouvions-nous dire? Que pouvions-nous faire d'ailleurs?

Soudain, il nous parvint un son étrange, venant du petit bois de sapins, sur lequel, on s'en souvient, ouvrait l'une des portes de la bibliothèque; c'était le bruit d'un piétinement, accompagné de celui d'une chute, suivis immédiatement d'une sorte de glissement... on eut dit que quelqu'un glissait.... glissait.... Puis il y eut un cri... un terrible cri... que j'entendrais jusqu'à mon dernier jour...

Bravo, dans la cuisine, se mit à hurler sinistrement...

Un autre cri nous parvint... un cri à faire dresser nos cheveux sur nos têtes... Puis, tout devint silencieux.

XXXVII

SUR L'EXTREME BORD DU PROMONTOIRE

Nous nous regardâmes, Béatrix, Mlle Brasier et moi; le fait est que nous étions à moitié mortes de peur, toutes trois.

—Rocques... murmura Béatrix.

Rocques... Oui, nous avons eu, toutes, la même pensée... Ne l'avais-je pas vu, plus d'une fois, nous regarder, à travers l'une des fenêtres de la bibliothèque? N'avait-il pas menacé Aurèle Martigny? N'avait-il pas dit au mari de Béatrix qu'il le tuerait? N'avait-il pas essayé même de le darder au coeur, avec son couteau, tout à l'heure? Et... Ah! N'avait-il pas emporté son couteau avec lui, en quittant la bibliothèque?

—Ce cri... balbutia Béatrix; cet horrible cri! C'était la voix de mon mari!

Cela aussi, nous en étions convaincues; nous avons reconnu la voix... et nous en étions stupides de peur.

Cette pauvre Béatrix faisait pitié à voir; elle ne serait pas plus pâle, plus changée, à

l'heure de sa mort. Mlle Brasier tremblait tellement; on eut dit qu'elle grelottait de froid. Quant à moi... eh! bien, j'essayais de réagir contre la véritable terreur dont j'étais envahie; mais au fond, j'étais aussi effrayée que mes compagnes.

—Il nous faut aller voir ce qu'il y a, parvins-je à dire. Venez, Mlle Brasier! Venez, Béatrix!

—Vous voulez dire que? demanda Béatrix.

—Je veux dire, ma chère enfant, que quelqu'un peut être blessé, et avoir besoin de notre aide, de nos soins... C'est notre devoir de nous assurer de ce qui vient de se passer dans le petit bois de sapins. Alons!

—Un... Un... meurtre vient d'être commis! s'écria la jeune femme d'une voix tremblante.

—C'est probable... C'est même presque certain... Cependant, nous devons nous en assurer... Je le répète, notre devoir nous le commande, et aucune de nous ne doit hésiter, même un instant.

—Je ne pourrais pas mettre le pied dans le petit bois, ce soir; non je ne le pourrais pas! s'exclama Mlle Brasier.

Jamais je n'avais parlé à Mlle Brasier d'un ton froid, même d'un ton impatienté; mais j'étais tentée de le faire, en ce moment. Ce n'était pas le temps, me semblait-il, de se considérer soi-même. Je ne dis rien cependant, et je suis contente aujourd'hui d'avoir pu surmonter ce mouvement de mauvaise humeur.

—Eh! bien, m'écriai-je, puisque, ni l'une ni l'autre, vous ne voulez m'accompagner dehors, j'irai seule! Mais, on le pense bien, mon coeur tremblait de peur.

—Non! Non! fit Béatrix. Je vais vous accompagner, moi, Mme Duverney!

—Et moi aussi! ajouta Mlle Brasier. Je préfère me trouver en face des choses les plus horribles, plutôt que de rester seule ici, ce soir, même pour un instant, achevat-elle, en frissonnant.

Nous nous rendîmes à la cuisine, où Bravo faisait un grand vacarme, car il voulait absolument s'élancer dehors. Chacune de nous mit une paire de chaussures, arrangées expressément pour pouvoir marcher, sans danger, sur le terrain glissant du petit bois. Dans les talons de ces chaussures des petites chevilles de fer avaient été plantées; ces chevilles s'enfonçaient dans le sol

et empêchaient de glisser sur les aiguilles si traîtres des sapins; de cette manière, nul accident n'était à craindre.

J'allumai trois fanaux; j'en remis un à Mlle Brasier, l'autre à Béatrix, gardant le troisième pour moi-même, puis ayant enroulé un câble assez mince mais fort résistant, autour de ma taille, nous nous acheminâmes vers le petit bois. Bravo nous accompagnait.

Debout sur le seuil de la porte de la cuisine, nous observions le chien, qui paraissait hésiter, sur le bord du bocage. Bravo semblait se demander quelle direction il allait prendre: par le petit bois, ou par l'avenue des Cèdres?... Il grondait tout bas; on eut dit qu'il s'adressait des observations.

Soudain, il s'élança vers le petit bois, et bientôt, nous l'entendîmes gronder et aboyer.

Nous guidant sur les aboiements de Bravo, nous pénétrâmes, à notre tour, sous les sapins. Nos lanternes éclairaient bien, car elles étaient toujours soigneusement entretenues par Zeus.

Inutile de dire si nos coeurs battaient fort en entrant dans le petit bois. Les sapins, tels d'immobiles sentinelles, semblaient nous guetter; les oiseaux nocturnes passaient tout près de nous, nous frôlant presque de leurs grandes ailes. Au loin, dans la direction du lac, un hibou faisait entendre son lugubre "hou hou".

Nous marchâmes une certaine distance, puis nous nous arrêtrâmes soudain; c'est que, à nos pieds, nous venions d'apercevoir des traces... des traces... suggestives... Oui, à cet endroit, il y avait eu une bataille... Deux hommes avaient dû se battre ici... Deux hommes... mais qui? J'entendais encore, comme dans un rêve, les divers bruits qui nous avaient tant effrayées, dans la bibliothèque, tout à l'heure...

—O mon Dieu! cria alors Mlle Brasier.

—Qu'y a-t-il? criai-je, à mon tour.

—Là! Là! Voyez!

Une trace longue et presque droite, ressemblant à un véritable serpent..... une trace, conduisant, incontestablement, jusqu'à l'extrême bord du promontoire, du précipice; là où les rochers tombaient à pic dans le lac... à trente pieds plus bas..... Une tragédie s'était jouée là; à cela il ne pouvait y avoir aucun doute...

Marchant lentement... et péniblement,

car nous avions vraiment peine à nous tenir sur nos jambes, tant nous étions éfrayées, nous tenions nos lanternes tout près du sol, examinant, et inconsciemment presque, suivant la longue trace droite conduisant... nous ne savions que trop où...

Comme nous approchions de l'extrémité du promontoire, je vis Béatrix, qui nous précédait, se pencher et ramasser quelque chose. Une exclamation épouvantée de la jeune femme fit que nous nous hâtâmes, Mlle Brasier et moi, d'aller la rejoindre.

—Qu'est-ce donc, Béatrix? demandai-je.

Elle ouvrit sa main gauche et nous vîmes qu'elle contenait un objet qui brillait, à la clarté de nos lanternes :

—Voyez! Voyez! s'écria Béatrix, en désignant l'objet brillant... Aurèle, mon mari... ceci lui appartient.

—Un bouton de manchette, dis-je.

—Oui, un bouton de manchette... J'étais avec lui, chez le joalier, lorsqu'il a choisi ces boutons; il avait même insisté pour que je lui dise mon goût... C'était, il y a à peine quinze jours...

—Etes-vous certaine que ce bouton appartenait à M. Martigny, chère enfant? demandai-je. Vous pourriez vous tromper et...

—Ses initiales, à mon mari, doivent y être gravées... murmura-t-elle. Ah! tenez; les voilà! fit-elle ensuite.

Sur le bouton de manchette, je distinguai clairement, à la lueur de mon fanal, ces deux initiales : "A. M."

"A. M."... Aurèle Martigny... il n'y avait plus de doute possible...

On s'était battu... Aurèle Martigny avait été attaqué... puis il avait été poussé... poussé... jusqu'au bord du précipice... Lancé, sans pouvoir s'arrêter, sur les traîtres aiguilles de sapins, il avait glissé... glissé... jusque dans le lac... C'était la troisième tragédie, du même genre, à *Bois-Sinistre!* excepté que, les deux autres avaient été des accidents, tandis que celle-ci, c'était un meurtre!

—Ce n'est pas bien nécessaire d'aller plus loin, dit, d'une voix méconnaissable, cette pauvre Mlle Brasier. Nous savons à quoi nous en tenir et...

—Quelques pas de plus, s'il vous plaît, Mlle Brasier! implorai-je. Accomplissons notre devoir jusqu'au bout...

—Oh! pour l'amour du ciel, rentrons à

la maison! s'écria la vieille demoiselle, et je compris bien qu'elle était affolée de peur.

—Rendons-nous jusqu'à l'extrémité du promontoire, suggurai-je. Voyons ce qui se passe, au pied des rochers... Qui sait? M. Martigny... Peut-être essaie-t-il de nager, de se maintenir sur l'eau; nous devons lui sauver la vie, si nous le pouvons.

Béatrix avait, encore cette fois, pris de l'avance sur nous; elle nous précédait sur ce sentier, au bout duquel nous trouverions... quoi?

Tout à coup, elle s'arrêta, tout près du bord du précipice, puis elle se mit à crier; ses cris s'élevant, clairs et horrifiés, dans l'air du soir.

Mlle Brasier et moi, nous la rejoignîmes, à la course... et ce que nous vîmes nous arracha des cris, à nous aussi : étendu sur l'extrême bord du promontoire, de telle manière qu'il était impossible de comprendre comment il n'avait pas été précipité dans le lac, était le cadavre d'Aurèle Martigny... Le devant de sa chemise était couvert de sang; il avait été dardé en plein coeur!

Et sur le roc, tout à côté du cadavre, était un couteau, que nous reconnûmes immédiatement, Mlle Brasier et moi, car, sur le manche étaient gravées les initiales de Rocques Valgai...

Et ce couteau aussi était rouge de sang!!

XXXVIII

DETRUISANT L'EVIDENCE

Instinctivement, je saisis le malencontreux couteau et je le lançai dans les eaux du lac.

—Qu'est-ce que cela? fit Béatrix.

—Ce n'est... rien, répondis-je.

—Rien, dites-vous, Mme Duverney? Mais, quelque chose est tombée dans le lac, ce me semble!

—Ce n'est rien, vous dis-je! répétei-je, impatientée. Occupons-nous de votre mari, Béatrix, conseillai-je.

—Mais... Il est mort! balbutia-t-elle.

En effet, nous le constatâmes tout de suite, Aurèle Martigny était mort, mort assassiné... un coup de couteau dans le coeur! Quelle horreur! Quelle nuit d'horreurs plutôt, mon Dieu!

Le cadavre d'Aurèle Martigny était effrayant à voir; les yeux presque sortis de

leurs orbites, les lèvres tendues et découvrant une rangée de dents larges et blanches... Oui, c'était effrayant et jamais de ma vie je ne l'oublierai!

Je restais là, pétrifiée de terreur... Un meurtre avait été commis sur ma propriété, un horrible meurtre, et j'aurais pu, si je l'avais voulu, dire le nom du meurtrier, poser le doigt sur le coupable!

—Oh! Que c'est épouvantable! s'exclama Béatrix soudain, comme si elle ne faisait que constater un fait; Aurèle, mon mari, a été assassiné... et nous serons, toutes trois, impliquées dans ce meurtre!

—Impliquées? Que voulez-vous dire pour l'amour du ciel, Béatrix! cria Mlle Brasier.

—Ne dites donc pas de si ridicules choses, Béatrix! fis-je, sévèrement. Comment pourrions-nous être impliquées dans un si horrible crime, je vous le demande?

—Le cadavre... Qu'allons-nous en faire? murmura la jeune femme.

—Oh! Que Dieu nous vienne en aide! pria Mlle Brasier.

—Le cadavre, dites-vous, Béatrix? La seule chose qu'il nous reste à faire, c'est d'éveiller Zeus et de l'envoyer chercher la police.

—La police! La police! Non! Non! Chère, chère Mme Duverney, n'en faites rien! Rocques serait arrêté, sous soupçons, et moi... et moi... je serais compromise à jamais... Vous et Mlle Brasier, vous seriez appelées, comme témoins... Ils découvrirait, d'une manière ou d'une autre, ce qui s'est passé ici, ce soir et...

—Nous ne pouvons empêcher cela, hélas, Béatrix, répondis-je. Le cadavre de votre mari sera découvert, aussitôt qu'il fera jour; alors...

—Et puis, je mourrais de peur, s'il me fallait passer la nuit à *Bois-Sinistre*, sachant que ce cadavre est ici, sur l'extrême bord du promontoire! (Ceci de Mlle Brasier, inutile de le dire, n'est-ce pas?)

—Je vais faire lever Zeus, répétai-je. Il n'y a pas autre chose à faire voyez-vous, Béatrix! S'il y avait moyen d'agir autrement, Dieu sait que je n'hésiterais pas, car, moi non plus, je n'apprécie pas la notoriété et le scandale qui nous est réservé, à toutes trois.

—Rocques... murmura Béatrix. Il sera arrêté... Il sera condamné... Il montera sur l'échafaud...

—Mais! Que pouvons-nous y faire? criai-je. Nous sommes, assurément, dans une peu enviable position; cependant...

—Il y aurait un moyen de tout arranger... si... si... chuchotta Béatrix. O Mme Duverney, continua-t-elle, je vous en prie... je vous en supplie, consentez à ce que je vais suggérer... pour notre sûreté!... c'est le seul moyen à notre disposition pour sortir de la terrible impasse où nous nous trouvons...

—Je ne peux pas m'imaginer ce que vous voulez dire, Béatrix, répondis-je. Il y a un moyen à notre disposition pour sortir de cette impasse, dites-vous? Quel est ce moyen, pauvre enfant?

—Voici... Je... *Jetons le cadavre dans le lac!*

—Hein? Oh! Horreur!

—S'il vous plaît... *s'il vous plaît*, Mme Duverney, raisonnez un peu et vous ne trouverez pas ma suggestion si... horrible, après tout. Aurèle est mort, n'est-ce pas? Il n'y a pas de doute là-dessus... Ce n'est pas de notre faute... Ce n'est pas nous qui avons commis ce meurtre... cependant, nous serons soupçonnées... du moins, moi je le serai... On me soupçonnera d'avoir été complice... Si nous pouvions faire revenir mon mari à la vie, nous n'hésiterions pas à le faire, c'est certain... Quelle différence cela fera-t-il que le cadavre soit au fond du lac Judas, plutôt que sur ce rocher?

—Aucune, c'est certain, répondit Mlle Brasier.

—Mais nous nous trouverions à détruire l'évidence d'un horrible crime, fis-je, et à cela je ne consentirai jamais.

—Mme Duverney! Chère bonne Mme Duverney! supplia Béatrix.

—Je le répète, je n'y consentirai jamais, jamais! Mais! en agissant tel que vous le suggérez, Béatrix, nous deviendrions complices d'un assassinat, tout simplement! Jamais! Jamais!

—Ecoutez, chère Mme Duverney, je connais bien ce lac; il y a un contre-courant, tout au fond... Le cadavre s'en ira... loin d'ici... passé *Site-Morne*... passé les rapides... Quand le corps d'Aurèle sera retrouvé... eh! bien, ni *Bois-Sinistre*, ni celles qui l'habitent ne pourront être soupçonnées, ni même mentionnées.

—Tout de même, nous deviendrons complices... répétai-je.

—Complices! Pas la miette! s'écria Mlle Brasier, et je trouve bonne l'idée de Béatrix.

—Pourtant, Mlle Brasier... commençai-je.

—Nulle de nous n'aime à être associée à un meurtre, n'est-ce pas; donc...

Soudain, il y eut un clapotement... significatif... Et quoique j'eusse le dos tourné au lac, je compris que le cadavre d'Aurèle Martigny venait d'y être jeté... Mon coeur "ne fit qu'un tour"... je crus que j'allais m'évanouir.

XXXIX

LE SILLON DE SANG

Je trouvais épouvantable, très mal aussi, ce qui venait d'être fait... Il me semblait que nous venions de commettre un crime...

Déroulant le câble que j'avais enroulé autour de ma taille, au moment de quitter la cuisine, je m'en servis pour abaisser jusqu'aux eaux du lac ma lanterne... Le cadavre d'Aurèle Martigny flottait sur la surface et c'était chose assez lugubre. Quoiqu'il ne ventât pas beaucoup maintenant, les vagues étaient un peu agitées, ce qui faisait que le corps qu'elles portaient paraissaient être vivant; on le voyait se balancer doucement... De plus, le meurtre ayant été commis il n'y avait que peu de temps, les bras du cadavre, que le *rigor mortis* n'avait pas encore atteints, semblaient nous faire des signaux; on eut dit qu'ils essayaient, par moments, de se tendre vers nous, tandis que les yeux de l'assassiné nous fixaient littéralement et paraissaient nous adresser des reproches... ou se moquer de nous...

Enfin, les restes mortels d'Aurèle Martigny s'enfoncèrent sous l'eau, et toutes trois, nous soupirâmes... soulagées.

Mais le cadavre revint, encore une fois à la surface du lac... A la lueur de ma lanterne, le mari de Béatrix semblait réellement nous regarder d'un air nargueur, puis, il disparut de nouveau.

Nous attendîmes encore, croyant que le cadavre allait apparaître encore... Il n'en fut rien... Entraîné par le contre-courant dont Béatrix nous avait parlé, il serait emporté bien loin... à des milles et des milles de *Bois-Sinistre* probablement...

—Nous sommes sauvées! s'écria Béatrix.

—Sauvées?

En ramenant ma lanterne, j'aperçus quelque chose qui me fit presque perdre connaissance: une longue traînée de sang! Du sang qui avait coulé de la blessure d'Aurèle Martigny et avait sillonné tout le long des rochers...

Sauvées?

Non! Certainement, non! Pas avant que la pluie eut lavé le roc du promontoire, l'eut lavé net et bien; alors seulement, serions-nous hors de danger...

—Regardez! murmurai-je.

Béatrix et Mlle Brasier se penchèrent au-dessus de l'abîme et regardèrent. Un cri de véritable désespoir s'échappa de leurs poitrines.

—Qui osera dire que nous sommes sauvées, fis-je? Ce sillon de sang... il nous trahira... Quelqu'un qui se promènerait en chaloupe sur le Lac Judas l'apercevrait clairement... Sauvées? Nous étions moins en danger, croyez-le, alors que le cadavre à peine refroidi d'Aurèle Martigny était étendu sur ces rochers, tout à l'heure...

—Il va pleuvoir cette nuit, dit Mlle Brasier, qui tremblait de tous ses membres. La pluie lavera le rocher... fera disparaître ce sang.

—Espérons-le! répondis-je, à moitié convaincue. Qu'il pleuve à verse; cela seulement nous sauvera... S'il ne pleut pas bientôt, et beaucoup, nous aurons commis un... crime inutile, toutes trois.

—Un crime? crièrent mes deux compagnes.

—Un crime... Je dis, "un crime", Mlle Brasier, Béatrix. Nous n'avions pas le droit d'intervenir... nous aurions dû laisser faire la justice. On ne joue pas avec la Loi, mes amies.

—Il pleuvra cette nuit, répéta Mlle Brasier. Ce vent nous amènera de la pluie, vous verrez!

—Puissiez-vous dire vrai! sanglotai-je presque. Dans tous les cas, que Dieu nous vienne en aide!

—Et si nous avons enfreint ses lois, qu'Il nous pardonne! ajouta Mlle Brasier.

—Amen! acheva Béatrix.

Puis, silencieusement, la tête baissée, le coeur battant à rompre nos poitrines, nous nous dirigeâmes, toutes trois, vers la maison.

A ce moment, la pluie se mit à tomber ; la pluie, que nous appellions de tous nos vœux.

XL

POUR ELOIGNER LES SOUPÇONS

Nous nous glissâmes dans la bibliothèque, plus mortes que vives.

Nous tombâmes, épuisées, sur le canapé ; nous étions oppressées, toutes trois, comme si nous venions de faire une longue course. Je ne pouvais pas voir mon propre visage, naturellement ; mais je voyais ceux de mes compagnes ; ils étaient effrayants à voir : pâles, les yeux cernés de noir jusqu'au milieu des joues, les lèvres tendues comme en un rictus, les yeux remplis de frayeur...

Le silence régna dans la bibliothèque, tout d'abord, puis, d'une voix tremblante, je dis :

—Ecoutez, Mlle Brasier ! Ecoutez, Béatrix ! Un meurtre a été commis, ce soir, sur ma propriété. Laissons à Dieu de nous juger ; de décider si nous avons eu tort d'agir ainsi que nous venons de le faire, afin d'éloigner de nous, qui sommes innocentes, tout soupçon... Nous avons disposé du corps de l'homme assassiné ; nous l'avons précipité, du haut des rochers, dans le Lac Judas... Ma conscience me dit que nous avons mal agi, très mal même... Mais passons...

—Essayons d'oublier... commença Mlle Brasier.

—Oublier ! m'exclamai-je. Eh ! bien, repris-je, nous pouvons toujours essayer de n'y plus penser...

—Avec le temps... murmura Béatrix.

—Oui, avec le temps s'atténueront nos impressions de cette nuit... du moins, espérons-le... Maintenant, il n'y a que nous trois qui soyons dans le secret de la tragédie (excepté l'assassin lui-même, s'entend). Prospérine et Zeus ne se sont pas éveillés, cela je pourrais le jurer et, heureusement, Mme Simon, l'infirmière, a dû nous quitter hier, pour se rendre auprès d'un autre malade... La question, pour le moment, c'est celle-ci : "et puis après" ?

—Comment, "et puis après", Mme Duverney ? demanda Béatrix. Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, que nous reste-t-il à faire ?

—Mais... rien, ce me semble !

—Rien, dites-vous, Béatrix ? Ce n'est pas là mon opinion ; il nous reste beaucoup à faire, et il faut vite nous exécuter.

—Je ne comprends pas... balbutia la jeune femme.

—Voici : nous avons écarté les soupçons au sujet du meurtrier d'Aurèle Martigny ; c'est très bien... il nous reste maintenant à nous protéger nous-mêmes et pour ce faire, nous allons agir promptement... Tout d'abord, Béatrix, vous allez retourner aux *Pelouses-d'Emeraude*, sans perdre un instant !

—Retourner... Retourner aux *Pelouses-d'Emeraude*, Mme Duverney ? Oh ! Je ne le pourrais pas ; non vraiment, je ne le pourrais pas !

—Vous le pouvez, et vous le ferez, Béatrix ! Les domestiques sont allés à une danse, nous avez-vous dit ; mais il reste la garde-malade, et elle sait que vous avez quitté la maison.

—C'est bien vrai... fit Béatrix.

—Nous allons partir pour les *Pelouses-d'Emeraude* le plus tôt possible.

—Il vous faudra faire lever Zeus alors, Mme Duverney, dit Mlle Brasier. Nous ne pouvons nous rendre aux *Pelouses-d'Emeraude* à pied et...

—Heureusement, je peux atteler un cheval moi-même, Mlle Brasier, répondis-je ; j'attellerai notre plus rapide coursier à la voiture légère... Quelle heure est-il ? demandai-je.

Béatrix regarda l'heure à sa montre.

—Il est dix heures moins le quart, me répondit-elle.

—Dix heures moins le quart ? Mais, ma pauvre enfant, votre montre doit être arrêtée ; il est plus près de minuit que de dix heures, je parierais.

Je me levai et j'allai regarder l'heure à l'horloge de la pièce où nous nous tenions, et je vis qu'en effet, il n'était que dix heures moins le quart. Jamais je n'aurais cru qu'il fut de si bonne heure ! Ah ! c'est qu'il s'était passé de si tragiques événements, dans l'espace d'un peu plus d'une heure ! L'arrivée d'Aurèle Martigny... le départ de Rocques Valgai... celui du mari de Béatrix... puis... puis... la chose épouvantable... tout à l'heure... au bord du précipice... au fond du Lac Judas maintenant...

—Votre montre est bien, Béatrix, dis-je.

—Vous voulez dire qu'il n'est réellement

pas encore dix heures! s'écria Mlle Brasier. Grand Dieu! Il y a à peine une heure...

—Partons! Partons, sans perdre une minutes, pour les *Pelouses-d'Emeraude*! fis-je vivement. (Vraiment, nous n'avions pas de temps à perdre en réflexions morbides)!

Nous nous rendîmes aux écuries et "en un tour de main" comme eut dit ce pauvre Rocques, le cheval fut attelé à la voiture; nous étions prêtes à partir, et ce n'était pas trop tôt.

Nous volâmes littéralement au-dessus de L'Avenue des Cèdres; mais je fis ralentir l'allure de notre bipède lorsque nous commençâmes à apercevoir les maisons bordant le lac. Arriver au village à fond de train, cela eut attiré l'attention sur nous... ce que nous voulions éviter à tout prix.

Arrivées aux *Pelouses-d'Emeraude*, je conduisis le cheval presque jusqu'à la porte d'entrée et, ainsi qu'il avait été convenu entre nous, Béatrix sonna pour demander l'admission.

Au bout de quelques instants, la porte fut ouverte par la garde-malade. Du siège que nous occupions dans la voiture, Mlle Brasier et moi, nous pouvions distinguer la jeune fille clairement, dans le corridor vivement éclairé.

—Mme Martigny! s'écria-t-elle, en apercevant Béatrix. O Mme Martigny! Que je suis contente de vous savoir de retour! Quel soulagement pour moi!

—Qu'y a-t-il? demanda Béatrix. Cela va-t-il plus mal ici? Mon père aurait-il respiré?

—M. Tourville n'a pas l'air aussi bien, ce soir, Mme Martigny, répondit la garde-malade. De fait... il m'a l'air d'être plus mal... beaucoup plus mal.

Mlle Brasier et moi nous descendîmes de voiture et nous nous avançâmes jusqu'au pied des marches conduisant à la maison.

—Vous dites que M. Tourville est plus mal, ce soir, Rose? demandai-je.

—Mais! C'est Mme Duverney! s'exclama la garde-malade, une jeune fille du village que nous connaissions bien Mlle Brasier et moi.

—M. Tourville? répétai-je.

—M. Tourville est pire, ce soir, Mme Duverney, répondit Rose. Savez-vous, ajouta-t-elle, j'étais presque certaine que Mme Martigny était allée à *Bois-Sinistre*, et vraiment, je ne savais comment m'y prendre

pour l'avertir de ce qui se passe... L'état de M. Tourville est très inquiétant.

—Je suis vraiment en faute d'avoir gardé Mme Martigny si longtemps chez moi alors, répliquai-je, avec un sourire un peu forcé. Mais, vous le savez, le temps passe si vite quand on cause.

—Ça se comprend! répondit Rose... Les domestiques étant tous absents, ajouta-t-elle, je n'avais aucun moyen d'envoyer chercher Mme Martigny... Vous dire si j'en ai fait du mauvais sang, depuis une heure!

—Pauvre Rose! fis-je.

—Entrez donc, Mme Duverney, Mlle Brasier! dit, à ce moment Béatrix. Moi, je monte immédiatement à la chambre de mon père. S'il vous plaît m'attendre dans le salon.

—Avec plaisir, Béatrix, répondis-je.

Ayant attaché le cheval à un poteau, sous un arbre, à l'abri de la pluie, j'entrai dans la maison, suivie de Mlle Brasier.

XLI

"IL N'EST RIEN DE CERTAIN
COMME LA MORT"

C'était la première fois que je mettais le pied aux *Pelouses-d'Emeraude* depuis que j'avais vendu ma propriété à M. Tourville. Combien j'eusse été heureuse de revoir cette maison où j'avais connu tant de paix et de réel bonheur, en d'autres circonstances que les présentes! Mais, sous le coup de l'horrible tragédie qui venait de se dérouler à *Bois-Sinistre*, je ne pouvais penser à autre chose vraiment.

—Je suis si peinée que M. Martigny ait été obligé de partir pour M... par le train de neuf heures! nous dit la garde-malade, lorsqu'elle nous eut fait entrer dans le salon.

—M. Tourville est-il en danger de mort? demandai-je.

—Oui, Mme Duverney... M. Tourville se meurt... Et Mme Martigny n'aura pas son mari auprès d'elle pour la consoler... C'est pourquoi je dis qu'il est infiniment regrettable qu'il ait été obligé de partir ce soir.

Je jetai les yeux sur Mlle Brasier et je m'aperçus qu'elle me regardait; elle était très pâle; je présume que je devais l'être moi aussi.

—J'attends le Docteur Foret d'un mo-

ment à l'autre, continua la garde-malade. Si vous voulez bien m'excuser, je vais retourner auprès de M. Tourville.

—Certainement! Certainement! répondis-je. Nous resterons pour quelque temps... jusqu'à l'arrivée du médecin, dans tous les cas.

—Je suis bien contente de savoir que vous allez rester, fit la jeune fille, au moment de quitter le salon.

Ma compagne et moi, nous étions silencieuses; chacune de nous étant occupée de ses propres pensées... et on s'imagine bien ce à quoi nous pensions... Les mauvais moments passent, comme les autres, c'est certain; tout de même je me demandais quand nous pourrions retourner à *Bois-Sinistre*, afin de nous y enfermer... de nous y cacher... d'essayer d'y trouver la sûreté enfin...

La sûreté? La trouverions-nous à *Bois-Sinistre*... ou en aucun lieu de la terre dorénavant? J'en avais le pressentiment, jamais nous ne connaîtrions la tranquillité, la paix, de jadis... Toujours, notre conscience nous reprocherait le rôle que nous avons joué dans la tragédie de ce soir... Le remords n'allait-il pas nous ronger, sans trêve, chaque fois que nous nous rappellerions ce qui s'était passé, sur l'extrême bord du promontoire, il y avait à peine une heure?

Même aux *Pelouses-d'Emeraude* où nous étions en ce moment; dans cette maison au-dessus de laquelle planait l'Ange de la Mort, il me semblait entendre encore un clapotement... celui qu'avait produit le cadavre d'Aurèle Martigny, alors qu'il tombait dans le Lac Judas...

La cloche de la porte d'entrée sonna soudain. Je ne m'y étais pas attendue... je ne me rappelais plus que le Docteur Foret devait venir; mes pensées avaient été ailleurs. Je ne pus réprimer un cri, au son de la cloche, et Mlle Brasier bondit sur le fauteuil où elle s'était assise.

—Qu'est-ce? Qu'est-ce que cela? murmura-t-elle. Sont-ils déjà sur nos traces? Sommes-nous poursuivies? La Justice...

—“Sur nos traces? Poursuivies? La Justice?” *Que* voulez-vous dire, chère Mlle Brasier?

—Nous... nous avons été découvertes... commença-t-elle, en frissonnant.

—Allons! Allons, ma pauvre amie! m'é-

criai-je, plus peinée qu'impatientée de l'état de ma compagne.

—Mais... La cloche a sonné!... Quelqu'un...

—C'est le Docteur Foret; voyez, Mlle Brasier, fis-je en essayant de sourire et en indiquant le médecin, qui venait de pénétrer dans le corridor. Vous le savez (la garde-malade nous l'a dit) M. Tourville se meurt et...

—Oui! Oui! Je me souviens! répondit Mlle Brasier, d'un ton soulagé. Ciel! Que j'ai eu peur! murmura-t-elle ensuite.

Nous entendîmes le médecin monter l'escalier et au bout d'une demi-heure nous le vîmes redescendre; il était accompagné de Béatrix cette fois.

—Puisque vous insistez pour connaître la vérité, Mme Martigny, disait le Docteur Foret à la jeune femme, je dois vous avertir que votre père ne passera pas la nuit... il se meurt.

—Oh! Mon pauvre, pauvre père! s'écria Béatrix.

—Vous feriez bien d'envoyer une dépêche immédiatement à votre mari, chère Madame, continua le médecin. M. Martigny devrait être auprès de vous, le plus tôt possible, car, Dieu sait que vous aurez besoin de ses consolations et de son appui dans l'épreuve qui vous attend, ma pauvre enfant.

—Envoyer une dépêche! cria Béatrix. Une dépêche... à... à... Aurèle! Dieu tout-puissant!

Nous entendîmes un sanglot étouffé, puis un cri, suivi de la chute d'un corps. Nous devinâmes que Béatrix venait de perdre connaissance et nous nous précipitâmes dans le corridor Mlle Brasier et moi.

—Mme Duverney! Mlle Brasier! Vous ici! s'exclama le médecin en nous apercevant.

—Béatrix... balbutiai-je. Elle a passé la veillée avec nous, à *Bois-Sinistre* et nous l'avons ramenée en voiture.

—Mme Martigny s'est évanouie, répondit le Docteur Foret, qui tenait la jeune femme dans ses bras. Je crains fort être la cause involontaire de son évanouissement; je lui ai annoncé trop soudainement la gravité de l'état de son père.

—Il fallait que quelqu'un la mit au courant, dis-je, en manière de consolation, car le médecin avait l'air très désolé de ce qui venait d'arriver. Nous allons prendre soin

de Béatrix, ajoutai-je, si vous voulez bien la coucher sur le canapé du salon.

—Merci, chère Madame, merci! fit-il. Mais, voyez; elle reprend lentement connaissance, je crois.

—Ses yeux sont ouverts, dit Mlle Brasier, Béatrix! appela-t-elle.

—Ça va mieux, je l'espère? demanda le Docteur Foret.

—Oui... murmura-t-elle.

—Nous allons vous soigner, Mlle Brasier et moi, Béatrix, dis-je en souriant.

—O Mme Duverney! supplia-t-elle, en se cramponnant à moi, ne me quittez pas! Pour l'amour de Dieu, ne me quittez pas! Mlle Brasier, restez avec moi, n'est-ce pas?

—Nous allons passer la nuit ici, Béatrix, annonçai-je, prenant une subite résolution.

—Je reviendrai demain matin, de bonne heure me dit le médecin, au moment de partir. Mais ce sera inutile, je crois, ajouta-t-il d'une voix basse; M. Tourville n'en a pas pour plus qu'une heure ou deux à vivre maintenant.

La prédiction du Docteur Foret se réalisa; à minuit précis, au moment où les domestiques des *Pelouses-d'Emeraude* revenaient de la danse à laquelle ils avaient assisté, M. Robert Tourville exhalait son dernier soupir.

Béatrix avait perdu, en l'espace de quelques heures, son mari et son père!

LXII

LES JOURS QUI SUIVIRENT

Dès le lendemain, Mlle Brasier et moi (Béatrix aussi probablement) nous commençâmes à observer les journaux, nous attendant à y lire un rapport de la découverte du corps d'Aurèle Martigny...

Nous eûmes l'occasion de lire force décès de M. Tourville et des préparatifs qui étaient à se faire pour ses funérailles (qui seraient vraiment "royales", disaient les journaux); mais qui seraient retardées de quelques jours, à cause de l'absence de M. Aurèle Martigny, gendre du défunt, celui-ci n'ayant pas encore répondu aux dépêches qui lui avaient été envoyées lui annonçant le décès de son beau-père.

Le lendemain, et le surlendemain encore, les journaux annonçaient qu'aucune nouvelle n'était parvenue concernant M. Martigny; tout ce qu'on pouvait affirmer c'é-

tait qu'il n'avait pas reparu chez lui, depuis qu'il en était parti, en compagnie de sa femme, il y avait un peu plus qu'une semaine. Mme Martigny, interrogée, n'avait pu donner aucune explication du silence de son mari, silence que l'on commençait à considérer comme étant, pour le moins, étrange; la seule chose qui lui paraissait probable, c'était que son mari eut pu être appelé au loin pour le règlement de quelque affaire importante, comme cela lui arrivait parfois. Tout de même, cette absence de nouvelles paraissait inquiéter beaucoup Mme Martigny, déjà si éprouvée par la mort si récente de son père. De plus, comment se faisait-il que M. Martigny n'eut pas vu dans les journaux, notices du décès de M. Tourville? C'était assurément très incompréhensible.

Le quatrième jour, nous apprîmes que les funérailles de M. Robert Tourville avaient eu lieu, au milieu d'un grand concours d'amis. C'avait été les plus imposantes funérailles qui se fussent jamais vues, à J...

Aucune nouvelle n'avait été reçue encore de M. Aurèle Martigny, annonçait le même journal, et les témoignages de sympathies pleuvaient littéralement aux *Pelouses-d'Emeraude*, pour la jeune épouse si inquiète, et si désolée dans sa récente épreuve.

Une semaine se passa...

Un soir, en dépliant "Le Babil", j'aperçus en lettres longues de près de deux pouces, l'entête suivant :

"Mystérieuse disparition de M. Aurèle Martigny".

Puis, en caractères un peu plus petits :
"Tout porte à croire qu'il lui est arrivé malheur".

Ce à quoi nous nous attendions depuis plusieurs jours était enfin arrivé, et nous devions être préparées pour ce qui allait suivre. Mlle Brasier et moi nous étions devenues si nerveuses! Nous appréhendions sans cesse quelque catastrophe. Toutes deux, nous étions changées à faire peur, car nous dormions à peine, et toute nourriture nous donnait des nausées.

Comment Béatrix supportait-elle tout cela? Nous étions terriblement inquiètes à son sujet; mais nous n'osions pas trop nous montrer aux environs des *Pelouses-d'Emeraude*. Nous ne lui avions fait qu'une courte visite, à Béatrix, la veille des funé-

railles de son père, mais nous n'avions pas eu l'occasion de lui dire un seul mot en particulier.

Nous avions cessé de travailler à nos cadres. Les diverses commandes que nous avions en mains restaient là, inachevées, et notre atelier avait un air abandonné, qui m'eut fait mal au coeur, si je n'avais pas été trop préoccupée pour m'en apercevoir, ou, du moins, pour m'y arrêter.

Le fait est que nous étions presque malades, ma compagne et moi. Nous ne vivions plus que pour l'heure du courrier, dévorant les journaux et nous demandant, chaque jour, quelles nouvelles horreurs ils allaient contenir.

Quinze jours s'écoulèrent... et quelle quinzaine énervante ce fut pour nous!

Enfin, la nouvelle fut publiée : le cadavre d'Aurèle Martigny avait été trouvé, dans le Lac Judas, à deux milles à peu près de *Site-Morne*, la propriété de son frère; ce dernier, absent depuis quelques mois, voyageait en Europe, avec sa femme.

M. Martigny avait été trouvé dans le lac, mais ce n'était pas une noyade accidentelle, car il avait été dardé en plein coeur par une arme tranchante quelconque; un couteau probablement.

La triste nouvelle, disait "Le Babil", avait été annoncée, avec tous les ménagements et toutes précautions du monde, à Mme Martigny, qui n'avait pas encore quitté les *Pelouses-d'Emeraude*, depuis le décès de M. Tourville, son père. Un cablogramme avait été envoyé à M. Eustache Martigny, le frère de l'homme assassiné, l'enjoignant de revenir immédiatement au pays.

Il y aurait enquête, dans quelques jours et tous les efforts possibles seraient faits pour découvrir le coupable de ce lâche assassinat.

Ainsi que Béatrix l'avait prédit, le corps d'Aurèle Martigny avait été porté loin, bien loin de *Bois-Sinistre*!... Quel soulagement pour nous! Et voyant que, à mesure que l'enquête se poursuivait, le nom de *Bois-Sinistre* n'était pas une seule fois mentionné, je regrettais moins... je ne regrettais plus du tout même, la tragédie qui s'était jouée sur l'extrême bord du promontoire... il y avait si peu de temps.

Le verdict fut comme suit: "M. Aurèle Martigny avait été assassiné d'un coup de

couteau dans le coeur, par une personne inconnue".

Et ce fut tout...

L'horrible incident eut été oublié assez vite probablement. Aurèle Martigny n'avait pas été très connu, ni très populaire, à J... et ses environs; bientôt, on parlerait d'autre chose.

Mais un soir, un entrefilet parut dans le journal, entrefilet qui me causa presque une syncope du coeur et qui sembla coaguler tout le sang dans mes veines. Voici ce que je lus :

"M. Eustache Martigny sera bientôt de retour au pays. Il est rumeur qu'il revient avec l'intention d'engager des détectives, pour découvrir le meurtrier de son frère, M. Aurèle Martigny, si lâchement assassiné, tout dernièrement".

—Ainsi, pensai-je, ce n'est pas fini cette affaire!... Fini?... Mais, ça ne fait que de commencer! Que Dieu nous vienne en aide!

XLIII

SUR LE "QUI VIVE"

"Il est rare qu'un meurtre reste impuni".

Cette phrase, que j'avais entendue, un jour, à propos de... je ne me souviens plus quel événement, me revenait sans cesse à la mémoire, depuis que j'avais lu le petit entrefilet dans "Le Babil". M. Eustache Martigny serait bientôt de retour de voyage; il revenait, en toute hâte, venger la mort de son frère; il revenait, avec l'intention de donner chasse au meurtrier, de mettre les plus fins limiers à sa poursuite; de le trouver, en un mot, et de le faire monter sur l'échafaud.

Ces détectives!... Ils peuvent tout découvrir!... Ils déterrent les plus petites preuves!... Ils pénètrent, pour ainsi dire, dans la vie d'un homme (ou d'une femme) et ils en découvrent jusqu'à ses pensées les plus intimes souvent... Vraiment, nous n'étions pas encore sortis du bois, Béatrix... Mlle Brasier... Rocques... et moi... sans mentionner *Bois-Sinistre*...

Les choses étant comme elles l'étaient maintenant, combien je regrettais de n'avoir pas agi selon ma conscience, le soir de la tragédie!... Nous étions intervenues avec la Justice; nous avions détruit l'é-

vidence du crime qui venait d'être commis... et nous allions payer chèrement notre malencontreuse intervention, j'en étais convaincue. Le scandale qui découlerait de tout cela serait terrible; nous ne saurions plus où nous cacher ensuite!...

Il n'y avait qu'une chose que je ne regrettais pas, que je ne regretterais jamais non plus; c'était d'avoir jeté le couteau de Rocques dans le Lac Judas. Cette preuve convaincante de la culpabilité de celui que nous avions considéré longtemps comme notre jeune ami, ne serait jamais trouvé, car le couteau était lourd et il avait immédiatement coulé à fond. A moins qu'on ne se servit de grappins pour faire une investigation dans le lit du lac... mais on ne ferait pas cela; pourquoi le ferait-on?

Les événements se passèrent ainsi que je me les étais imaginée. Aussitôt que Eustache Martigny fut de retour, il mit un détective sur la trace du meurtrier de son frère. Ce détective!... J'en avais une excessive peur!... C'était un homme trapu, aux cheveux et à la barbe noirs, dont les yeux, noirs aussi et perçants comme des vrilles, semblaient vous transpercer de part et d'autre et vous demander compte de chacune de vos actions, de vos pensées.

Oui, ce détective me faisait peur, horriblement peur! J'étais devenue tellement nerveuse, faisant les sauts les plus ridicules au moindre bruit inusité, tremblant de frayeur, si j'apercevais quelqu'un montant L'Avenue des Cèdres; criant, oui criant, à la vue d'un visage étranger, et m'évanouissant presque, si quelqu'un s'adonnait à me toucher, même me frôler en passant. Allais-je perdre la raison? Je ne pouvais vivre dans cet état continuel d'énerverment et de peur, sans que mon intelligence en sombrât, sûrement!

Et Mlle Brasier?... Eh! bien, elle ne pouvait être pire que moi; mais, elle aussi, était menacée de perdre la tête, je crois. Nous ne quittions *Bois-Sinistre* que lorsque nous y étions obligées, car notre pâleur, notre agitation, n'auraient pu manquer de susciter les commentaires, nous le savions.

Un jour, en sortant d'un magasin où j'étais allée faire divers achats, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je ne pus m'empêcher de crier; de plus, je crus que j'allais m'évanouir... Le détective!... Ça devait être lui! Je serais arrêtée...

pour complicité dans le meurtre d'Aurèle Martigny... Rapidement passèrent devant mes yeux les visages de Béatrix et de Mlle Brasier; elles aussi... leur tour viendrait!... Eh! bien, nous devons nous y attendre!

—Mais! Ma chère Mme Duverney! Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il?... Vos nerfs sont malades, bien sûr! Ma pauvre amie...

—Mme Foret! m'écriai-je, soulagée. Je... Je...

—Vous êtes malade, n'est-ce pas?

—Non! Non! Seulement un peu fatiguée, répondis-je en souriant.

—Fatiguée?

—Nous travaillons peut-être un peu trop fort, Mlle Brasier et moi... Je m'aperçois, depuis quelque temps, que je deviens excessivement nerveuse.

—Vous avez tort de vous faire mourir à travailler, croyez-le, me dit Mme Foret. C'est bien bel et bon d'avoir de l'ambition à propos de votre futur orphélinat; mais si vous vous rendez malade, vous ne pourrez pas jouir de votre bonne oeuvre, ma chère.

—Je me propose de prendre un repos, fis-je en souriant. Mlle Brasier elle aussi est fatiguée d'ailleurs et...

—Ah! A propos de Mlle Brasier... Mon mari l'a rencontrée, l'autre jour... Il m'a dit qu'elle était bien changée et... nerveuse, tressautant au moindre bruit; il lui a même prescrit un calmant, dit Mme Foret. Suivez mon conseil toutes deux chère amie, continua-t-elle; laissez l'ouvrage de côté pour un certain temps et reposez-vous; vous en avez grandement besoin, selon moi.

Mme Eustache Martigny vint nous rendre visite, un matin. Nous ne l'attendions pas; mais, inutile de le dire, elle fut la mille fois bienvenue.

—Mon mari est absent, nous dit-elle; il a quitté *Site-Morne*, ce matin.

—Il est allé à M..., sans doute? demandai-je, voir aux affaires de son frère...

—Je n'en sais rien, répondit Mme Martigny. Il est parti avec cet individu... le détective, je veux dire; donc, j'ai pensé que j'aimerais à venir passer une partie de la journée avec vous, Mesdames... si je ne suis pas de trop, s'entend, ajouta-t-elle en souriant.

—Vous savez bien que nous sommes heureuses de vous recevoir! fis-je.

—Vous n'avez pas été malade, Mme Du-

verney? Ni vous, Mlle Brasier? demanda notre visiteuse.

—Mais... non...

—C'est que je vous trouve excessivement changées, toutes deux; pâles, maigres...

—Oh! Notre santé est assez bonne, Mme Martigny, me hâtai-je de répondre. Maintenant, repris-je, parlez-nous de votre voyage.

Elle nous parla des pays qu'elle avait visités, puis elle ajouta :

—Imaginez-vous que nous allions partir pour le Japon, quand nous reçûmes le cablogramme nous annonçant la mort si tragique d'Aurèle! Nos plans s'en sont allés à l'eau alors, vous le pensez bien, et mon mari a résolu de revenir tout de suite. La mort de son frère l'a beaucoup affecté.

—Je n'en doute pas, répondis-je, pour dire quelque chose. Nous avons vu dans les journaux l'annonce du retour des Martigny.

—Pour vous dire la franche vérité, dit Mme Martigny, je ne crois pas qu'Aurèle se serait donné tant de peine pour Eustache, si celui-ci eut été mort. Non vraiment, je ne vois pas mon beau-frère interrompant un voyage intéressant pour accourir ici se mettre à la recherche de son frère comme l'a fait mon mari. Mon beau-frère n'eut pas pris la chose tant à coeur, car il était d'un égoïsme rare, ce pauvre Aurèle!...

—“Ne disons que du bien des morts” fis-je, répétant une phrase qui avait été dite devant moi déjà.

—C'est vrai! Vous avez raison, Mme Duverney, répondit Mme Martigny contrite. Pauvre Aurèle!... Que Dieu ait pitié de son âme!

—Amen! dis-je gravement.

—Savez-vous, reprit Mme Martigny, je ne suis pas encore allée rendre visite à Béatrix, ma petite belle-soeur!

—Vraiment? m'écriai-je.

—Le fait est que je ne la connais pas Béatrix... seulement de vue.

—Elle serait contente de faire votre connaissance, j'en suis sûre! Elle a besoin de consolations et de sympathies cette pauvre Béatrix, dit Mlle Brasier.

—J'aimerais à aller la voir; mais je n'aime pas à y aller seule. Ne m'accompagneriez-vous pas, Mme Duverney, et vous aussi, Mlle Brasier?

Une telle chance d'aller rendre visite à

Béatrix! J'allais saisir l'occasion par les cheveux!

—Je vous accompagnerai, avec plaisir, annonçai-je. Que penseriez-vous d'y aller cet après-midi?

—Ce serait une excellente idée!

Je donnai ordre à Zeus d'atteler les chevaux à la berline et nous partîmes, Mme Martigny et moi, Mlle Brasier ayant refusé de nous accompagner.

Béatrix... En l'apercevant, je faillis crier; elle était maigre, changée, au point d'en être à peine reconnaissable! Elle aussi paraissait être dans un grand état d'énerverment.

—Chère, chère enfant, dit Mme Martigny, en s'adressant à la jeune veuve, mon coeur saigne pour vous... Ce pauvre Aurèle! Faut-il avoir une si triste, une si tragique fin!

—Ne... Ne... parlez pas, je vous en prie! s'écria Béatrix.

—Non, je n'en parlerai pas, chère enfant, promit cette bonne Mme Martigny.

—Je désire vous remercier du fond du coeur pour les exquis cadeaux de nocces que vous m'avez envoyés, de Paris, chère Mme Martigny, dit Béatrix. C'était si aimable de votre part, car vous ne me connaissiez seulement pas... Mais, dites-moi, mes amies, fit la jeune femme tout à coup, en s'adressant à sa belle-soeur et à moi, y a-t-il de nouveaux développements... de nouvelles découvertes?... Le détective a-t-il trouvé quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'était pas connu déjà?

—Je ne le crois pas, répondit Mme Martigny. Cependant, je ne suis guère au courant, car mon mari est excessivement réservé et discret et jamais il ne me fait de confidences... Si j'apprenais quelque chose d'intéressant ou de nouveau, Béatrix, je vous promets de vous le dire.

—Je le voudrais bien! C'est... c'est... intolérable ce suspend... L'inquiétude... l'anxiété... les soucis...

—Je comprends, je comprends parfaitement, pauvre enfant! assura Mme Martigny, et c'est bien naturel; vous voulez que le meurtrier de votre mari soit arrêté et puni ainsi qu'il le mérite...

—Oh! Taisez-vous! Taisez-vous, de grâce! cria Béatrix.

Mme Martigny parla d'autre chose, et le reste de notre visite fut agréable.

Cinq heures sonnaient lorsque nous nous

levâmes pour partir. Mme Martigny s'était retirée au fond du salon où elle examinait une gravure qui l'intéressait. J'étais donc seule avec Béatrix. Mais nous n'osions pas échanger un seul mot sur le sujet qui nous intéressait et nous préoccupait le plus au monde; il nous fallait parler de choses indifférentes. Nos yeux parlaient cependant... il était évident que nous étions, toutes deux, affolées d'inquiétudes et de frayeur.

Soudain, la porte du salon fut brusquement ouverte et une jeune servante se précipita dans la pièce; elle paraissait très excitée.

—Madame! O Madame! s'écria-t-elle, en s'adressant à Béatrix.

—Qu'y a-t-il, Rachel? Qu'est-ce qui vous excite tant? Et depuis quand prenez-vous la liberté d'entrer dans une chambre, sans frapper pour demander admission auparavant? demanda Béatrix.

—Je vous prie bien humblement de me pardonner, Madame, répondit la servante. Mais, je viens d'apprendre que...

—Apprendre que... quoi, Rachel?

—C'est... c'est à propos du... de...

—Voulez-vous bien parler, ma fille! s'exclama Béatrix, très impatientée. Et vraiment, on l'eut été à moins.

—Madame, fit Rachel, le... le... meurtrier de M. Martigny...

—Ma fille, dis-je, m'adressant à la servante, hâtez-vous de dire ce que vous avez à dire, hein? Ne voyez-vous pas que votre maîtresse...

—Le meurtrier, Madame... il vient d'être arrêté... ils le conduisent droit en prison.

Mme Martigny cria.

Moi, je me sentis prise de vertige; je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. C'était donc arrivé enfin ce que nous craignions tant depuis... depuis le soir de la tragédie?... Et malgré ce que nous avions fait pour détruire l'évidence; malgré que nous eussions chargé notre âme d'un presque crime; que nous soyions devenues, en quelque sorte, complices d'un assassinat; malgré, envers, et contre tout, Rocques Valgai avait été arrêté!

Et Béatrix, murmurant tout bas le nom de Rocques, tomba évanouie à mes pieds...

LXIV

LE MEURTRIER D'AURELE
MARTIGNY

Mme Martigny accourut à mon aide; à nous deux; nous transportâmes Béatrix sur un canapé, puis nous baignâmes d'eau froide son visage et ses mains, jusqu'à ce qu'elle reprit connaissance.

—Mme Duverney... murmura-t-elle.

Heureusement, Mme Martigny, occupée, un peu plus loin, à verser de l'eau dans un verre, ne l'entendit pas.

—Vous êtes mieux, Béatrix, n'est-ce pas? demandai-je vivement.

—Oui... Je me sens mieux, merci... Rachel, la servante?... Où est-elle?

—Je l'ai renvoyée... avec ordre de se mêler de ses affaires, Béatrix, répondis-je.

—Je désire lui parler... l'interroger...

—Tout à l'heure, chère enfant, tout à l'heure! Pour le moment, ce que vous avez de mieux à faire c'est de vous reposer un peu.

—Je vous obéis, Mme Duverney... comme je le fais toujours, fit-elle en souriant tristement.

—Puisque vous voilà toute revenue, Béatrix, ma chère, intervint Mme Martigny, je crois que je vais vous laisser aux soins de Mme Duverney, tandis que j'irai rendre visite à Mme Beurivage. Ça ne vous déplaît pas, n'est-ce pas, chérie? Je ne serai pas longtemps Mme Duverney; une demi-heure tout au plus, puis je reviendrai. Au revoir!

—Au revoir, chère amie! répondis-je sur un ton qui, je l'espérais du moins, ne dénotait pas trop la hâte que j'éprouvais de la voir partir; je voulais tant être seule avec Béatrix!

—Ma chère enfant, dis-je à la jeune veuve, aussitôt que Mme Martigny nous eut quittées, je vais faire venir Rachel immédiatement, si vous le désirez; il vaut mieux savoir tout à fait à quoi nous en tenir... Ce suspend...

—Oui! Oui! Faites venir Rachel, tout de suite, tout de suite! Ce suspend me tue.

—Vous serez brave cependant, n'est-ce pas, Béatrix? Souvenez-vous que les domestiques ont les yeux et les oreilles à pic, toujours, surtout lors qu'il s'agit de choses concernant leurs maîtres.

—Je serai sur mes gardes... Mais, O Madame Duverney, nous avons tout fait pour sauver Rocques... et il a été arrêté!

Elle eut une terrible crise de larmes, que j'eus peine à calmer.

—Je sais, Béatrix, répondis-je, et c'est bien triste... Mais il nous faut endurer cette affreuse épreuve... il nous faut y faire face et être plus prudentes que jamais... Le procès...

—Faites venir Rachel, s'il vous plait, Mme Duverney!

Lorsque la jeune servante arriva dans le salon, elle avait l'air toute confuse et peinée.

—O Madame! s'écria-t-elle, en s'adressant à sa jeune maîtresse. Je me suis tant reprochée de vous avoir annoncé si brusquement... ce que je venais d'apprendre... l'arrestation, je veux dire...

—N'en parlons plus, Rachel, dit Béatrix. J'aurais fini par apprendre la chose d'ailleurs... Maintenant, ma fille, racontez-nous tout ce que vous savez, n'est-ce pas?

—Je ne sais pas grand'chose vraiment, Madame, dit Rachel. J'ai appris seulement que le détective avait arrêté le meurtrier, il y a à peu près une heure... Il... le meurtrier je veux dire, a tout avoué... Il a dit avoir dardé M. Aurèle Martigny en plein coeur et qu'il ne regrettait pas l'avoir fait... qu'il ne le regretterait jamais, car... Vraiment, Madame, je n'aime pas à répéter les paroles de l'assassin, considérant que vous êtes la veuve de l'homme assassiné...

—Dites ce que vous savez, Rachel, ordonnai-je.

—Eh! bien, puisque vous me l'ordonnez... fit la servante. Le meurtrier a dit qu'il ne regrettait pas ce qu'il avait fait, parce que M. Aurèle Martigny n'avait été qu'un triste sire, une sorte de voyou, pas digne de vivre, et que le monde était bien débarrassé de lui... On lui a demandé, à l'assassin, de quel instrument il s'était servi pour darder M. Martigny et il a répondu:

—Mais!... D'un couteau, comme de raison!

—Ce couteau... je le trouverai! a dit le détective.

—Je ne le crois pas, a répondu le meurtrier d'un ton gouailleur.

(Le couteau!... Non, il ne serait jamais trouvé, je le savais bien; n'était-il pas

au fond du lac, depuis le soir de la tragédie, et qui penserait à le chercher là?... Mais, à quoi servaient les précautions que nous avions prises pour dérouter les soupçons? Rocques Valgai avait été arrêté!)

—Oh! C'est affreux, affreux! sanglota Béatrix.

—Il sera pendu, bien sûr, fit Rachel, et une bonne affaire fera l'exécuteur ce jour-là!

—Taisez-vous! cria Béatrix. Ah! Taisez-vous, misérable!

—Mais, Madame... balbutia la servante, ne tenez-vous pas à ce que le meurtrier de M. Martigny soit "pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suive", ainsi que se lit la sentence, assure-t-on?

—Sortez! Sortez à l'instant! s'écria Béatrix, et je vis que la pauvre enfant était menacée d'une crise nerveuse.

—Certainement, Madame, je vais me retirer... même, je vais quitter cette maison, immédiatement, répondit Rachel en se dirigeant vers la porte du salon. Je n'aurais jamais cru que vous pourriez ressentir de la pitié pour le meurtrier de votre mari, laissez-moi vous le dire!

—Sortez! Sortez! Allez-vous en!

—C'est bien!... Mais que je vous dise auparavant que, si vous plaignez l'assassin de M. Martigny, moi je ne le plains pas; loin de là! Si je peux en trouver le moyen, je me propose même d'aller le voir pendre; voilà!

—Oh! Pour l'amour du ciel, faites-la taire! fit Béatrix, en s'adressant à moi.

—N'avez-vous pas honte, Rachel, de tenir pareil langage; vous, une jeune fille, parler d'assister à une exécution! dis-je d'un air vraiment scandalisé.

—Non. Madame, me répondit-elle (effrontément, je trouvai), non, je n'ai pas honte, et j'irai certainement voir pendre le meurtrier si je le peux... Voyez-vous, ajouta-t-elle, ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de voir pendre un nègre.

—Un nègre?

Ce fut le cri que nous poussâmes Béatrix et moi; cri d'étonnement, d'incrédulité et d'extraordinaire soulagement.

Je courus vers la porte du salon que je fermai à clef, afin d'empêcher la servante de partir. Nous avions tant de questions à lui poser, tant de renseignements à prendre!

—Ecoutez, jeune fille, fis-je sévèrement,

ayez la bonté d'expliquer le sens des paroles que vous venez de dire.

—Expliquer?... fit Rachel d'un ton fort perplexe. Expliquer quoi, Madame! Vraiment, je ne comprends pas...

—Bien... dis-je, en hésitant un peu, *qui* a été arrêté pour le meurtre? Qui! *Qui* a avoué avoir assassiné M. Martigny? Qui? Allons, parlez!

—Mais, Madame... ne savez-vous pas?

—Non, puisque je vous interroge sur ce sujet.

—Alors, répondit Rachel, je vais vous le dire... M. Aurèle Martigny a été assassiné par Caïn, son valet nègre.

LXV

COMMENT CELA FINIRAIT-IL?

Ainsi, Aurèle Martigny avait été assassiné par son valet nègre, Caïn!...

Je comprenais tout maintenant; le nègre avait subi plus d'un mauvais traitement de la part de son maître et il s'était vengé... Mais, quelle vengeance!

Lorsque j'appris ce nouveau développement de la tragédie à Mlle Brasier, ce soir-là, après le départ de Mme Martigny, elle s'écria:

—Je vous le demande, comment avons-nous pu soupçonner Rocques d'avoir commis un crime aussi horrible, aussi lâche, Mme Duverney?

Je me le demandais à moi-même aussi... Comment avais-je pu avoir pareille pensée, même pour un instant?... Rocques avait certainement essayé de darder Aurèle Martigny, dans la bibliothèque, le soir du meurtre; mais il avait été grandement provoqué... Qu'il eut voulu tuer l'homme qui venait d'insulter sa femme... et nous toutes, cela eut pu se comprendre... Mais que Rocques, l'aimable, l'honnête Rocques, eut attendu Aurèle Martigny, à sa sortie de la maison, embusqué sous les sapins, et qu'il l'eut dardé au cœur, alors que celui-ci n'était pas préparé à se défendre, *cela*, je le comprenais bien maintenant, c'eût été impossible, tout à fait impossible...

Il y avait eu la découverte du couteau, il est vrai; mais nous pouvions comprendre parfaitement comment Rocques, en quittant la maison, avait cru le glisser dans sa poche et qu'il serait tombé plutôt sur le sol, sans qu'il s'en aperçut, puis Caïn,

ayant trouvé le couteau, s'en était servi pour accomplir un crime...

Le soulagement que nous éprouvions (je veux dire Béatrix, Mlle Brasier et moi) de la certitude que notre ami n'était pas coupable, est impossible à décrire; Béatrix aimait Rocques d'amour; Mlle Brasier et moi nous l'aimions d'une grande et sincère amitié, et nous avions été si malheureuses à la pensée qu'il avait noirci son âme d'un meurtre!

Nonobstant notre soulagement, de ce côté, nous étions mortellement inquiètes d'un autre. Nous savions bien que nous étions dans de mauvais draps... Le nègre parlerait... il dirait qu'il avait suivi son maître, le soir du crime, jusqu'à *Bois-Sinistre* et que celui-ci poursuivait sa femme... Il raconterait la rencontre entre Béatrix et Rocques, car il avait dû en avoir connaissance, à travers le chassis dont la store était relevée... Il parlerait de la scène qui s'était passée entre la jeune femme, affolée de peur, et son mari jaloux.

Oui, nous serions compromises, toutes trois; il n'y avait aucun moyen de sortir de là!

Qui sait de quoi le nègre avait eu connaissance encore?... Je me souvins tout à coup, de l'hésitation du chien, le soir de la tragédie, en sortant de la maison; Bravo avait semblé se demander s'il devait s'élaner vers le petit bois de sapins, ou vers L'Avenue des Cèdres... Caïn était probablement dans les alentours... il nous avait vues, sans doute, quitter la maison... peut-être nous avait-il vues aussi jeter le corps d'Aurèle Martigny dans le lac...

Les journaux étaient remplis de détails de toutes sortes concernant l'arrestation du meurtrier d'Aurèle Martigny et de son incarcération dans la prison.

Un jour, on commença l'examen préliminaire du prisonnier; il y en eut des colonnes et des colonnes, et quoique je ne m'attardasse pas, généralement, à lire ces sortes de choses, je ne perdais pas un mot de ce qui était imprimé à propos de l'assassinat.

Je lus... et je m'étonnai... car, pas un nom ne fut mentionné; pas un qui nous intéressât, dans tous les cas... En vain je cherchai le nom de Béatrix, de Rocques, de Mlle Brasier, puis le mien... Rien... Il ne fut pas du tout mention de *Bois-Sinistre* non plus; évidemment, tous étaient

sous l'impression que le crime avait été commis... c'est-à-dire loin, bien loin de ma propriété... Et Caïn, le valet nègre d'Aurèle Martigny, qui expierait sur l'échafaud probablement, le meurtre de son maître, Caïn ne dit mot pour les détromper... Je ne comprenais pas! Non, je ne comprenais pas!...

La cause fut envoyé aux Assises, qui ouvriraient dans cinq semaines... et de nouveau, une époque d'inquiétudes et de malaise commença pour nous...

Quant à moi personnellement, je savais que j'allais tomber malade; je sentais toujours le besoin de me coucher, durant le jour, chose à laquelle je n'étais certes pas habituée; la vie est trop courte vraiment, pour en gaspiller la plus grande partie à dormir; du moins, c'est là mon opinion, ou, si on le veut, ma manière de penser.

—Mme Duverney, me dit Mlle Brasier un après-midi, quinze jours après l'examen préliminaire de Caïn, je crois fermement que, à moins que vous ne vous absentiez, que vous ne quittiez Bois-Sinistre pour quelque temps, vous finissiez par tomber gravement malade.

—Que voulez-vous que j'y fasse, Mlle Brasier? demandai-je en haussant les épaules. Je n'y puis rien.

—Vous y pouvez beaucoup, au contraire... vous y pouvez tout, même. Pourquoi ne partez-vous pas en voyage?... Il vous faudrait de la distraction; sans quoi... Si vous le désirez, je vous accompagnerai.

—Partir pour voyage, dites-vous, Mlle Brasier? Impossible! Je ne pourrais songer, même un instant, d'abandonner Béatrix, de lui laisser faire face, seule, à... ce qui nous attend peut-être, n'est-ce pas?

—Béatrix pourrait nous accompagner...

—Elle n'oserait pas, vous le pensez bien... et nous, nous ne pouvons pas l'abandonner, je le répète.

—L'abandonner? Certes non! Cette pauvre Béatrix! La chère enfant!

—Puisque nous parlons de Béatrix... que diriez-vous de l'idée d'aller lui rendre visite? Etes-vous assez *sport* pour marcher d'ici aux *Pelouses-d'Emeraude*? Une bonne longue promenade à pied; voilà qui devrait nous remettre sur le ton, ce me semble; marcher, cela fouette le sang.

—Votre idée est bonne, Mme Duverney; partons!

—Oui, partons! Il y a plusieurs jours

que nous n'avons pas vu Béatrix; il me tarde de la revoir.

Nous habillant à la hâte, nous partîmes pour les Pelouses-d'Emeraude.

Comme nous arrivions au bout de L'Avenue des Cèdres, nous aperçûmes Béatrix; elle venait à *Bois-Sinistre*, évidemment.

—Voilà Béatrix! dit Mlle Brasier.

—Comme elle est changée la pauvre enfant; si pâle, si maigre...

—Son costume de veuve lui donne un air tout éthéré, je trouve.

—Eh! bien, je ne crois pas qu'elle le porte longtemps... son costume de veuve je veux dire, répondis-je en souriant, Rocques reviendra bientôt et...

—Mme Duverney! Mlle Brasier!

—Béatrix!... Nous nous rendions chez-vous, annonçai-je.

—Et moi, je venais chez-vous, fit-elle en riant.

—Télépathie... murmurai-je.

—Qu'allons-nous faire? demanda la jeune femme; irons-nous aux *Pelouses-d'Emeraude* ou bien resterons-nous à *Bois-Sinistre*? Quant à moi, ça m'est partaitement égal, du moment que nous serons ensemble.

—Retournons chez moi, proposai-je; nous en sommes plus près que de chez-vous. Allons!

—J'ai quelque chose de très important à vous communiquer, fit-elle, entre haut et bas. Pas ici cependant; les cèdres ont peut-être des oreilles, vous savez!

Non, ça ne ferait pas de se dire des secrets ici; si les cèdres n'avaient pas d'oreilles, il pourrait fort bien y avoir quelque un de caché sous les arbres; on ne savait jamais... Le détective... N'était-il pas un peu partout? Quoique le meurtrier eut été trouvé, il y avait le couteau qui n'avait pas été découvert, qui ne le serait jamais, mais à la recherche duquel le détective se livrait éperduement paraissait-il.

Nous nous dirigeâmes vers la maison...

Qu'il nous tardait d'être mises au courant "des choses importantes" que Béatrix avait à nous communiquer! Bien sûr, cela se rapportait à ce qui nous occupait, nous préoccupait, nous inquiétait tant!

Rencontrant Prospérine dans le corridor, je lui dis, indiquant Béatrix:

—Mme Martigny va rester à souper avec

nous, Prospérine; donc, ne manquez pas de nous servir de la crème fouettée et de la gelée, hein, car, vous le savez, c'est le plat favori de Mme Martigny.

—Certainement, Madame, répondit Prospérine. Et, Madame, ajouta-t-elle en se tournant du côté de Béatrix, si vous pouviez persuader Mme Duverney de prendre un peu de nourriture! Je vous dis que Madame ne mange pas assez pour soutenir un poulet, depuis quelque temps... Mlle Brasier non plus, quant à cela.

—Vous allez me voir dévorer la crème fouettée et la gelée, Prospérine dis-je en riant.

—Dieu sait si je serais contente de vous voir manger avec un peu d'appétit! s'écria la servante car, vraiment, ça ne vaut pas la peine de préparer des repas ici; personne n'y fait honneur, acheva-t-elle en se retirant.

Je fermai avec précaution la porte de l'étude, aussitôt que nous eûmes été installées dans cette pièce. Maintenant, nous étions prêtes à prêter une oreille attentive à Béatrix, tandis qu'elle nous raconterait cette "chose importante" qu'elle nous avait annoncée.

LXVI

LE DERNIER ACTE DE LA TRAGÉDIE

Une foi en sûreté dans l'étude, Béatrix me remit une enveloppe contenant une lettre, qu'elle avait reçue le jour précédent, me dit-elle.

—Veuillez la lire tout haut, Mme Duverney.

Naturellement, mes yeux coururent tout de suite à la signature.

—Oh! m'écriai-je. La signature de... Mais... Comment cette lettre vous est-elle parvenue, Béatrix?

—Je vous le dirai, après que vous l'aurez lue, chère Mme Duverney, me répondit-elle.

—Qu'est-ce donc? demanda Mlle Brasier. D'où... de qui vient cette lettre, et quelle nouvelle horreur...

—C'est une lettre de Caïn?... Le... le meurtrier?

—Oui, de Caïn le meurtrier.

—Quel nouveau malheur nous attend? s'écria Mlle Brasier.

—Je ne le sais pas... Mais la lettre est courte, très courte... ce n'est qu'un billet...

Lisez! Je vous en prie, lisez!

—Voici:

"Mme Aurèle Martigny,
"Pelouses-d'Emeraude.

"Madame,

"Ne craignez rien, ne soyez pas inquiète, Madame; je ne mentionnerai aucun nom, ni de personnes, ni de propriétés. On croit que votre mari a été assassiné là où l'on a trouvé son cadavre, et je ne les détromperai pas.

"Vous avez été bonne pour moi jadis, Madame; vous êtes intervenue plus d'une fois, alors que votre brutal mari voulait me fouetter comme un chien... Je n'oublie pas... et je me tairai.

"Ainsi, je le répète, ne craignez rien, ni pour vous, ni pour vos amies.

"Votre serviteur, jusqu'à la mort."

"Caïn."

—Cette lettre explique tout ce qui nous paraissait inexplicable, dis-je, après lecture de la missive du nègre; Caïn est reconnaissant, et il sait le prouver.

—Quel soulagement, mon Dieu! Quel soulagement! s'écria Mlle Brasier.

—Oui, Caïn est reconnaissant, fit Béatrix; ce qui prouve, une fois de plus, qu'un acte de bonté n'est jamais perdu.

—Quel soulagement! Quel soulagement! répéta Mlle Brasier. Et j'espère, maintenant que vous allez revenir à votre état normal, Mme Duverney, ajouta-t-elle.

—Je pourrais dire la même chose de vous... et de Béatrix, mon amie, répliquai-je, en souriant. Le fait est que cette affaire était en frais de nous jouer un mauvais tour, à toutes trois, je crois.

—Vous avez raison, Mme Duverney, répondit Béatrix. En ce qui me concerne, je crois que je n'ai pas dormi douze heures, depuis... depuis la tragédie.

—Mais, dites-nous donc comment Caïn est parvenu à vous envoyer ce billet, Béatrix? Pour moi, c'est un mystère. La loi des prisons...

—Ça sera toujours un mystère pour moi aussi, répondit-elle.

L'avez-vous reçu par la poste ce billet demanda Mlle Brasier.

—Oh! non!... Hier, un homme est

venu aux *Pelouses-d'Emeraude*, demandant à me parler. L'individu avait tellement mauvaise mine que mes domestiques voulurent le chasser; mais il a trouvé le moyen de m'approcher... Il m'a remis la lettre de Caïn, sans prononcer une seule parole, puis il se disposait à partir, sans avoir ouvert la bouche.

—Vous sortez de prison? lui demandai-je, après avoir jeté un coup d'oeil sur la signature de la lettre.

—Oui, me répondit-il. Et puis, après?

—Avez-vous de l'argent? fis-je.

Il me montra une poignée de sous et de petites pièces blanches, qu'il retira de sa poche.

—Le nègre... Il m'a donné cela... En retour, j'ai promis de vous remettre sa lettre.

Donc, je donnai à cet homme une somme d'argent et il partit, après m'avoir remerciée. Et lorsque j'eus pris connaissance de la lettre de Caïn, je regrettai de n'avoir pas été plus généreuse envers son messenger.

—Le fait est qu'il nous a rendu un immense service, dit Mlle Brasier, et Caïn, le nègre...

—J'espère qu'il ne sera pas pendu, fis-je.

—Moi aussi je l'espère

—Je ne crois pas que Caïn monte sur l'échafaud, dit Béatrix. J'ai causé avec M. Beurivage, qui défend le nègre, comme vous le savez, et il m'a fait entendre que la sentence serait changée, de meurtre à homicide.

Notre espoir fut réalisé: Caïn, le valet nègre d'Aurèle Martigny, ne monta pas sur l'échafaud; il fut condamné, à vie, au pénitencier. C'était mieux que la pendaison, dans tous les cas.

Mais Caïn ne *moisit* pas au pénitencier; moins de six mois après sa condamnation, il reçut une balle en plein coeur, au moment où il essayait de s'évader, avec un autre prisonnier.

Et ce fut là le dernier acte de la tragédie.

LXVII

TOUS HEUREUX

Un an s'était écoulé depuis les événements racontés dans le précédent chapitre.

Rocques Valgai était de retour du sud des Etats-Unis, y ayant complété, à sa sa-

tisfaction, l'ouvrage qu'il avait laissé inachevé, lors de son dernier voyage.

Sa première visite, en arrivant à J..., fut pour Béatrix; sa seconde fut pour nous. Que nous étions heureuses de le revoir ce cher Rocques!

Une autre année s'écoula... puis il y eut un grand mariage aux *Pelouses-d'Emeraude*: Béatrix, la riche veuve d'Aurèle Martigny, épousait Rocques Valgai, l'artiste, pauvre mais distingué.

Qu'ils étaient heureux ces deux-là, Béatrix et Rocques! Mlle Brasier et moi aussi, nous étions heureuses de leur bonheur.

Quoique Rocques Valgai ne fut plus obligé de gagner sa vie maintenant avec son pinceau, il continuait à travailler, par amour pour son art, et aussi parce que tout homme, qui est un homme, n'aime pas à être dépendant de sa femme. D'ailleurs, le jeune artiste disait souvent:

—Après ma femme bien-aimée, c'est mon art que j'aime le plus en ce monde!

Inutile de dire peut-être que Mlle Brasier et moi nous étions toujours les très bienvenues aux *Pelouses-d'Emeraude* et que les Valgai étaient toujours tout à fait chez eux à *Bois-Sinistre*?

Un an et demi s'écoula encore...

Dans les larges corridors et les immenses pièces des *Pelouses-d'Emeraude* il y a beaucoup de va-et-vient, beaucoup d'agitation, beaucoup d'excitation, car une héritière est née aux Valgai. Une belle, gentille enfant aussi! J'ai eu l'honneur d'être marraine, et la petite porte mon nom: Marita; un autre honneur que j'apprécie à sa valeur, soyez-en assurés.

Un an, deux ans, trois ans s'écoulaient encore et si rapidement qu'on a peine à les voir...

Sur le promontoire, du côté de Roc-Nu, une belle et imposante construction en pierre de taille a été érigée: c'est mon orphelinat, pour lequel nous avons tant travaillé Mlle Brasier et moi et pour lequel nous travaillons encore. Car nous tenons à contribuer au maintien de cette institution, où plus de cinquante orphelins, sous les soins maternels de Mme Simon, prospèrent et sont heureux.

La fortune d'Aurèle Martigny était allée à sa veuve; mais ni elle ni son mari n'avaient voulu en toucher un sou. La maison, à M... communément connue sous le nom du "palais Martigny", avait été convertie,

d'après l'ordre de Béatrix, en hospice pour les vieillards; quant à l'argent, elle l'avait placé, c'est-à-dire qu'elle l'avait donné pour l'érection de l'orphélinat de Roc-Nu. C'était donc grâce à la générosité de Béatrix que j'avais pu voir mon rêve se réaliser si tôt.

L'orphélinat est connu sous le nom de "l'Orphélinat Sainte-Marie" et j'y passe bien des heures heureuses, entourée de mes chers petits orphelins, qui me font fête, chaque fois que je vais leur rendre visite, ce que je ne manque pas de faire, au moins deux fois la semaine.

.....

Quand le vent pleure, se plaint, mugit, siffle ou hurle à travers les sapins, nous n'en faisons presque plus de cas maintenant, tant il est vrai qu'on se fait à tout, ici-bas; et puis, nous savons qu'il n'y aura plus jamais de tragédie dans le petit bois, jamais. Même, petite Marita, ma filleule, joue avec ses poupées et jouets dans le bocage, aujourd'hui...

C'est que j'ai fait clôturer tout le bord du promontoire tombant à pic dans le Lac Judas, et cette clôture n'enlève rien au charme, au pittoresque du paysage. Des fragments de rochers ont été roulés jusqu'au bord du précipice et cimentés sur place. Pour ceux qui ne le savent pas, ces

rochers paraissent avoir été là depuis le commencement du monde. Impossible qu'il y ait d'accidents maintenant; pour rouler dans le lac, il faudrait le vouloir vraiment, car la clôture s'élève à près de cinq pieds de hauteur.

.....

Ainsi se terminent mes "mémoires". J'espère que j'ai réussi à vous intéresser, chers lecteurs.

Si mes affaires personnelles peuvent vous intéresser aussi, je vous dirai que je suis encore "Mme Philippe Duverney", et je pense bien que je resterai "Mme Philippe Duverney" jusqu'à la fin de mes jours.

Mes amis se sont étonnés, plus d'une fois, et ils se sont demandés pourquoi je ne convolais pas en secondes noces... Je ne le sais pas vraiment... J'ai rencontré, en plus d'une occasion, des hommes aimables, charmants et distingués... Mais jamais je n'ai pu les comparer favorablement avec mon Philippe... encore.

Mon orphélinat... Ma filleule... L'entretien de *Bois-Sinistre*; voilà ce qui remplit ma vie... pour le moment du moins...

D'ailleurs, je commence à croire que je suis une de ces femmes, assez rares paraît-il, auxquelles un seul amour suffit... pour la vie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Page		Page
Mon cousin Arthur	3	Notre jeune ami	47
La bague	4	L'ouragan	49
"Quand je reviendrai"	5	Nuages à l'horizon	52
Cadeaux de noces	6	Pensées morbides	55
Les demoiselles Brasier	7	La décision de M. Tourville	57
Cruels moments	9	Le cauchemar	60
Le lendemain	10	Soupçons	62
Pelouses d'émeraude	12	Une annonce dans le "Babil"	62
Installation	13	Rocques apprend la nouvelle	64
Notre visiteur	15	Etait-ce un avertissement	66
Jours ensoleillés	17	Béatrix Martigny	68
Jours sombres	19	Le mari brutal	71
Inquiétudes	21	Sur l'extrême bord du promontoire	73
Le hurlement de la mort	23	Détruisant l'évidence	75
Mes bons amis	25	Le sillon de sang	77
Madame Philippe Duvernay	28	Pour éloigner les soupçons	78
Un télégramme	30	"Il n'est rien de certain comme la mort"	79
A la recherche d'une demeure	32	Les jours qui suivirent	81
Les Grandin	33	Sur le Qui-Vive	82
La tragédie	36	Le meurtrier d'Aurèle Martigny	85
Le petit bois de sapin	38	Comment cela finira-t-il?	87
Le portrait de mon ancêtre	40	Le dernier acte de la tragédie	89
Les yeux de mon ancêtre	42	Tous heureux	90
Le studio	43	FIN	

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 33

MAI

LA ST-JEAN-BAPTISTE

PAR BENJAMIN SULTE

M. Gérard Malchelosse a publié le 15e volume des Oeuvres de Benjamin Sulte, dont il est le pieux continuateur pour le plus grand bien de nos lettres et de notre histoire. Ce volume traite le sujet bien intéressant de la Saint-Jean-Baptiste.

La plume alerte de Benjamin Sulte nous donne les sources et la signification de notre fête nationale. Il faut lire ce volume quand ce ne serait que pour faire justice des critiques injustifiées auxquelles a donné lieu cette fête qui est l'expression la plus noble du caractère canadien-français.

Comme tous les peuples, le Canadien-français a traversé les phases de son évolution parmi tous les obstacles auxquels un idéal humain doit faire face.

Ici comme ailleurs ce sont des noms historiques qui marquent les tournants des chemins que notre race a parcourus.

Pour résumer, nous commençons par Duvernay et Papineau, qui ont exprimé les aspirations distinctives de la race canadienne-française. Tout en gardant leur esprit, les modernes en ont développé le sens et la portée. De nos jours, des hommes publics ont consacré toute leur énergie à maintenir les belles traditions de cette fête, pendant que E.-Z. Massicotte, J.-B. Lagacé, Elzéar Roy et autres ont fait ressortir par des tableaux historiques l'éclat de cette oeuvre toute faite de bonté, de modestie et de travail, tableaux qu'il faut voir dans nos processions pour les apprécier.

Le Canadien-français se distingue de certains groupes, en ce que son but est non de dominer et d'accaparer, mais de se maintenir et en se maintenant de préserver les belles qualités de loyauté et de simplicité harmo-

PARIS

DIPLOME

LONDRES

L'ONDULATION PERMANENTE

— FAITE PAR —

Prof. BERNARD, Enrg.

Est la plus belle, la plus naturelle que l'on puisse voir.—Le vrai chic de Paris est dans son travail.—"SATISFACTION GARANTIE".—Tout ce qui regarde la culture de la beauté.

4567, AVENUE DU PARC

BELAIR 0433

(Près Mont Royal)

MONTREAL

NOUS ENSEIGNONS LA COIFFURE

nieuse, qui donnent à la vie son véritable sens et sa valeur idéale.

Max O'Rell, qui s'y connaissait, disait qu'il avait vu plus de véritable aristocratie dans les foyers canadiens-français que dans des salons de milliardaires.

Nous souhaitons à M. Malchelosse tout le succès que mérite sa belle oeuvre.

W.-A. BAKER

1.—*Préface de Victor Morin et notes en appendice par E.-Z. Massicotte, Douglas Brymner et G. Malchelosse. Aux Editions Edouard Garand, in-8, 132 pages, portraits. Prix .75 sous.*

W.-A. BAKER

M. Baker, qui a toujours eu un faible pour les "Mélanges historiques" de Benjamin Sulte, à ce point qu'il a tâché à chaque volume d'en faire une critique aussi juste que bien faite, expose aujourd'hui son appréciation de "la Saint-Jean-Baptiste", 15e volume qui vient de paraître aux Editions Edouard Garand. Il est aisé de voir que M. Baker encourage fortement cette série des oeuvres de notre historien et les éditeurs lui en savent gré.

M. Baker est l'un de nos littérateurs les plus distingués. Il est le seul Canadien-français qui se soit livré aux études philosophiques, car M. Baker est fait pour l'étude solitaire et désintéressée. Avec un plaisir déli-

cieux il demeure de longues heures en contact avec les maîtres de la pensée moderne. Aucun classique ne lui est étranger. De toutes ses lectures, Goethe, Pascal, Emerson et Bergson semblent l'avoir le plus influencé, parce que son oeuvre entière, tant prose que vers, se ressent des diversités de penser, de croire, de pratiquer qui sont départies à l'humanité. Mais à considérer cet inestimable ami, jovial, affable, prévenant et tout ainsi dans l'intimité, avec une politesse extérieure exquise et des façons dégagées qui dénotent le parfait savoir-vivre, on ne se douterait pas que l'on a devant soi un penseur si sérieux, un philosophe si profond. L'auteur exerce dans son genre une inspiration métaphysique et une séduisante originalité qui le classent comme distinct parmi nos poètes laurentiens.

Né à Beauharnois le 21 juin 1870, M. Baker commença ses études classiques au collège classique de Joliette pour les terminer au collège Sainte-Marie, chez les Jésuites. Il étudia le droit à l'université Laval de Montréal. Admis au barreau en 1895 et reçu Conseil du Roi en 1912, il fut l'associé de l'honorable F.-D. Monk, plus tard ministre, jusqu'en 1906, puis de F.-S. Maclellan, maintenant juge, jusqu'en 1912. Sauf un court stage avec Howard-S. Ross, il pratique seul depuis.

M. Baker a collaboré à la "Presse", à la "Patrie", au "Terroir", au "Monde illustré",



Gin Canadien Melchers Croix d'Or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited



M. W.-A. Baker, C.R., distingué poète-philosophe.

(Photo Albert DUMAS)



En vente avec succès depuis 1881
Diplôme et Médaille d'or de Paris

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et de tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout



COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, (\$1.00).

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Papineau — AMherst 5419

au "Pays Laurentien", à la "Revue Légale", etc. Il a publié deux piécettes de théâtre, "Place à l'amour" (1903), et "Une partie de 500" (1913), égratignant plus volontiers les moeurs que les hommes mêmes. Dans "Proses et pensées" (1911), il fait revivre la figure des grands penseurs et philosophes et stéréotype le caractère de ces génies et en souligne les ombres. Poète, il a donné surtout des sonnets: "Rêveries" (1915), "Nouvelles Rêveries" (1917), "Les Disques d'Airain" (1918) et les "Aubes sur les cîmes" (1924).

Ces oeuvres font honneur à la réputation d'un homme de loi consciencieux qui n'a jamais cessé de partager ses loisirs qu'entre sa profession, sa famille et les lettres.

Gérard MALCHELOSSE

Tél. Cherrier 9932
MADAME MIMIE

ELEVE DE Mme LENORMAND
DE PARIS

CLAIRVOYANTE

Reçoit de 9 a.m. à 9 p.m. ou par
correspondance

Consultations: \$1.00 et \$2.00

1166 DORCHESTER EST

1ère rue au sud de Ste-Catherine

TÉL. CHERRIER 9932 - MONTREAL

- Rêve et Réveil -

Rêver, c'est se laisser aller à la dérive,
C'est un adieu suprême à tout souci qui vive;
Rêver, c'est rendre un culte au sublime intérêt
Du pur renoncement sans art et sans apprêt.

Le calme règne alors comme une force vive,
Des obstacles du monde, je laisse là la rive ;
Je ne tiens plus à rien, ni de loin ni de près,
Planant dans l'infini, l'esprit est sans objet.

De moi-même et de tout, j'ai pris l'ardent congé,
Dans le désert, mon Dieu, je t'ai longtemps
[cherché,
Que ta grâce sur moi tombe comme la pluie,

Gouttes célestes où la plaine communie,
Afin que réveillé, comme elle et sans vain bruit,
Je vive du divin dans ma profonde nuit.

W. A. BAKER

Mai 1929.

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent
directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

CHESTERFIELDS

CAROSSES

CHAISES

LITS

LAMPES

BIBLIOTHEQUES

TABAGIES

ETC.

CHAMBRES A COUCHER

DIVANETTES

FAUTEUILS

MIROIRS

RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS

exhibés dans mes vitrines.

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achetez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.



DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter



*La même qu' autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience*

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

1.— <i>L'Iris Bleu</i> , 2ème édition	Par J. E. Larivière
2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> , épuisé	Par X X X
3.— <i>Ma cousine Mandine</i> , 3ème édition, 75c	Par N. M. Mathé
4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé	Par Aulia Richefort
5.— <i>La Métisse</i> , 2ème édition, 75c	Par Jean Féron
6.— <i>Gaston Chambrun</i>	Par J. F. Simon
7.— <i>Le Lys de Sang</i> , épuisé	Par Henri Doutremont
8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , 2ème édition	Par Mme A. B. Lacerte
9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> , épuisé	Par André Jarret
10.— <i>L'Aveugle de St-Eustache</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
11.— <i>Nypsia</i>	Par Henri Doutremont
12.— <i>Fierté de Race</i>	Par Jean Féron
13.— <i>Roxane</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
14.— <i>La Revanche d'une Race</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
15.— <i>L'Expiatrice</i>	Par André Jarret
16.— <i>L'Associée Silencieuse</i>	Par J. E. Larivière
17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
18.— <i>La Besace d'Amour</i>	Par Jean Féron
19.— <i>Le Grand Sépulcre Blanc</i>	Par Emile Lavoie
20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i>	Par Jean Féron
21.— <i>La Cité dans les Fers</i>	Par Ubald Paquin
22.— <i>La Taverne du Diable</i>	Par Jean Féron
23.— <i>Le Trésor de Bigot</i>	Par Alexandre Huot
24.— <i>Le Patriote</i> , 1837-38	Par Jean Féron
25.— <i>Le Mort qu'on Venge</i>	Par Ubald Paquin
26.— <i>Le Manchot de Frontenac</i>	Par Jean Féron
27.— <i>Fleur lointaine</i>	Par François Provençal
28.— <i>La Ceinture Fléchée</i>	Par Alexandre Huot
29.— <i>Le Bracelet de Fer</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
30.— <i>La Digue Dorée</i> , Roman des Quatre	Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron, Jules Larivière
31.— <i>La Besace de Haine</i>	Par Jean Féron
32.— <i>Le Lutteur</i>	Par Ubald Paquin
33.— <i>Le Siège de Québec</i>	Par Jean Féron
34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i>	Par Pierre Hartex
35.— <i>Le Drapeau Blanc</i>	Par Jean Féron
36.— <i>Les Caprices du Coeur</i>	Par Ubald Paquin
37.— <i>Les Trois Grenadiers</i>	Par Jean Féron
38.— <i>L'Impératrice de l'Ungava</i>	Par Alexandre Huot
39.— <i>Le mystérieux monsieur de l'aigle</i>	Par Mme A. B. Lacerte
40.— <i>Le Mendiant Noir</i>	Par Marc Lebel
41.— <i>L'Espion des Habits Rouges</i>	Par Jean Féron
42.— <i>L'Empoisonneur</i>	Par Jean Nel
43.— <i>Le capitaine Aramèle</i>	Par Jean Féron
44.— <i>Le Massacre dans le temple</i>	Par Ubald Paquin.
45.— <i>L'Enjoleuse</i>	Par Madame E. Croff
46.— <i>L'Ile au Massacre</i>	Par Prosper Williamme
47.— <i>La Prise de Montréal</i>	Par Jean Féron
48.— <i>Le secret de l'orpheline</i>	Par Andrée Jarret.
49.— <i>Jean de Brébeuf</i>	Par Jean Féron.
50.— <i>La folle de la Pointe-du-Mort</i>	Par L. Dubois McCabe.
51.— <i>La belle de Carillon</i>	Par Jean Féron,
52.— <i>Les aventures de l'amour</i>	Par Henri Deyglun
53.— <i>La corvée</i>	Par Jean Féron
54.— <i>Bois sinistre</i>	Par Mme A.-B. Lacerte
55.— <i>Boeufs roux</i>	Par Jean Féron

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS

PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL